

Le premier mai, il est revenu le temps du muguet
dans le jardin de Mique du Lay, la muse de Jeanne

Actualités du Patrimoine Autobiographique

Le douze mai, c'est la saint Germain.
Le treize mai, c'est la saint Servais.
Les saints de glace se visent de nouveau, il pleut,
il fait froid et vent.

Le vingt mai, j'apprends la disparition soudaine de
Dora Myriam De Meerdt d'Anderslecht.
Nous avions de l'empathie l'un pour l'autre,
elle se retrouvait disait-elle, dans ma poé- dans
ma poésie autant que j'appréciais sa lucidité et son humour un peu déco-
Je crois qu'elle aimerait ces phrases
simplement pour lui rendre honneur
Nul n'est maître de son destin

... elle n'est maîtresse de son
La mort est-elle une puni-
Je ne sais.

Alors l'humour du poète.
Candis que Charles traîne
Jean, toujours lui, se marie
On avait mis quelques au Fran-
sous les fesses de la Bambou
Alors... alors...

Une notice est un peu qui vient du fond du cœur,
qui tient de l'antique, qui veut les brèves de son auteur.
On ne peut pas donner à tout le monde un effet d'émotion.
Il faut que les hommes aient leur part de bon plaisir.
On ne peut pas donner à tout le monde un effet d'émotion.
Il faut que les hommes aient leur part de bon plaisir.
On ne peut pas donner à tout le monde un effet d'émotion.
Il faut que les hommes aient leur part de bon plaisir.

Jean Chasse

Bulletin de liaison APA-AML n°9 - 2019

... aviateur - acrobate.
Le trente mai, c'est l'ascensi-
Le fils rejoint le père.



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Claude Buchkremer (APA-AML), Carine Dierkens (APA-AML), Nadine De Kock-Hardt (APA-AML), Myriam De Weerd† (APA-AML), José Dosogne (APA-AML), Merry Hermanus (collaborateur extérieur), Huguette Lendel (collaboratrice extérieure), Michèle Maitron-Jodogne (APA-AML), Colette Meunier (APA-AML), Francine Meurice (APA-AML), Marc Quaghebeur (AML), Louis Vannieuwenborgh (APA-AML).

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

Relecture :

Claude Buchkremer, Carine Dierkens, José Dosogne, Michèle Maitron-Jodogne, Christophe Meurée (AML), Louis Vannieuwenborgh.

Graphisme de la couverture :

Claudine Vandewoude

Éditeur responsable :

Francine Meurice, APA-AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

La revue est consultable en ligne sur le site des AML :

<http://www.aml-cfwb.be/archives/fondsapaaml>

Contacts et/ou commande:

Francine Meurice : fmeurice@4email.org

Louis Vannieuwenborgh :

Louis.Vannieuwenborgh@belgacom.net

Par courrier : Archives et Musée de la Littérature/ pour l'APA-AML

Bibliothèque Royale (3^e étage)

4, boulevard de l'Empereur

1000 Bruxelles

Belgique

Tél +32-2-519-55-75

Fax +32-2-519-55-83

Prix du numéro : 12 euros (frais de port compris pour la Belgique)

Sur le compte IBAN des AML : BE14 0014 5212 7483 -

Code BIC : GEBABEBB

Couverture : Jean Chasse, *Lettre pour Myriam*.

4^e de couverture : page manuscrite du journal de Maurice De Wée, photographie de son épouse, Jeanne Cheval, et son portrait par le peintre Étienne.

Note liminaire :

Myriam De Weerd, membre de notre groupe de lecture APA-AML, nous a quittés. Elle signe ici son dernier écho de lecture. Nous ouvrons le numéro avec les textes des hommages que nous lui rendons.

Présentation du numéro

Comment rendre visible les contenus des archives familiales ?

La relecture de l'intégralité du journal de Maurice De Wée et des mémoires de Raymond Du Moulin, entamée dans notre bulletin précédent et menée à terme dans ce numéro (9), révèle l'intérêt d'identifier, grâce à nos *échos de lecture*, le contenu des archives familiales, ce qu'un simple inventaire et un archivage des documents ne permettent pas.

Cette lecture systématique, année par année, du manuscrit du journal que Maurice De Wée (1891-1961), juge aux tribunaux mixtes du Caire, a tenu de 1924 à 1959¹, offre, outre un portrait du personnage, de son évolution et de ses activités, une source d'autres informations qui resteraient invisibles sans cette recension des contenus.

Ces informations concernent le domaine de l'histoire politique. Par exemple, dans le journal de l'année 1948, Maurice De Wée raconte la journée du 5 avril, décrite comme une journée révolutionnaire en Égypte. Dans les rues d'Alexandrie, il a été pris dans une embuscade et a frôlé la mort. Plus tard dans l'année, il note que l'on a découvert de véritables arsenaux de guerre accumulés par les Frères musulmans.

Le journal offre en outre, et comme on pourrait s'y attendre des renseignements biographiques sur lui-même mais aussi sur ses contemporains. Par exemple, il rapporte plusieurs conversations privées avec le roi Léopold III, notamment fin septembre 1946 ; il dit être sensible à la grande amabilité et à la profonde timidité de Léopold III qui lui pose des questions sur la politique égyptienne, sur la situation du pays, sur l'attitude des Anglais envers les Égyptiens, sur la colonie belge. En ce qui concerne sa propre biographie, Maurice De Wée mentionne son travail de rédaction pour ses publications juridiques, concernant notamment « La fin des juridictions mixtes d'Égypte », article paru le 8 janvier 1950, dans le *Journal des Tribunaux*, 65^e année, n° 3835.

Dans le domaine de l'histoire de l'art belge, c'est la fille de Maurice De Wée, Élisabeth De Wée, sculptrice, qui apparaît comme une artiste de talent dont la biographie reste à écrire et les œuvres à recenser. Le journal suit les études, la carrière et les expositions de celle que le Tout-Bruxelles appelle aussi *Babette*. Les échos de lecture relèvent les traces d'Élisabeth De Wée, très présente dans le journal de son père : de l'enfance à l'adolescence en Égypte, des études à Bruxelles à l'artiste confirmée, de la jeune femme à la vie qu'il trouve trop tumultueuse mais avec qui il aime converser. Traces que le lecteur pourra mettre en parallèle avec un autre document des archives familiales De Wée qui nous est parvenu cette année, la correspondance d'Élisabeth De Wée avec son amie, Micheline Cohen, intitulée *Douce petite*. Nous remercions ici le docteur Jean De Wée d'avoir offert aux AML le buste de

¹ N.B. Le journal de 1960 est manquant (cf. les hypothèses sur son existence dans l'écho de lecture des années 1955 à 1959, p. 47).

son père, en bronze, sculpté par sa sœur Élisabeth De Wée, et dont nous savons, par le journal de Maurice, qu'il a nécessité plusieurs séances de pose dans l'atelier de sa fille. Ce buste couronne en quelque sorte ce rappel en miroir entre l'artiste et son modèle, entre la fille et son père, entre les deux écritures de l'histoire familiale.

Nous avons également terminé la relecture des mémoires de Raymond Du Moulin (1924-2016), ministre plénipotentiaire, directeur de consulat général, diplomate de 1947 à 1987 (à Lima, Bogota, New York, Paris et au Mozambique, entre autres). Son *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate* nous introduit également dans la politique internationale et nous montre l'élaboration du point de vue personnel de ce représentant de la Belgique dans différents postes d'ambassade. Ces mémoires révèlent, au travers des aléas de ses différentes missions, la personnalité intègre de Raymond Du Moulin – qu'il soit aux prises avec la mesquinerie de ses compatriotes lorsqu'il est en poste à New York (1974-1979), ou lorsque confronté à l'instauration d'une dictature en Turquie (1979-1983), il essaiera de préserver des îlots d'état de droit par la défense de la liberté d'expression, quitte à détourner l'interdit, comme il le fit aussi à Jérusalem (1985-1987)².

La lecture systématique de la correspondance de François Houtart (1925-2017) montre, quant à elle, comme pour le journal de Maurice De Wée, qu'un simple inventaire ne renseignerait nullement sur son contenu. Nous y lisons par exemple que c'est durant le premier voyage en Amérique latine (1954), lorsqu'il est en Colombie, qu'il rencontre pour la première fois Camillo Torres alors encore étudiant, et qui deviendra le héros martyr de la théologie de la libération. Nous y lisons également comment se forge sa conception politique du changement social à travers sa représentation du communisme évoluant de l'anticommunisme à une adhésion au marxisme. Ce corpus limité de lettres de François Houtart a été présenté au colloque sur les *Relations des Pays-Bas et de l'Amérique latine, du XIX^e siècle à nos jours*, à l'université de Louvain (Leuven), afin de faire connaître le potentiel de sources que constituent des collections d'archives comme celles des AML.

L'écriture autobiographique au long cours

Un type particulier d'écriture autobiographique au long cours arrive aussi régulièrement, dans nos archives, au côté des journaux personnels, des récits de voyages épistolaires, des mémoires, ce sont les lettres poétiques de l'artiste peintre hennuyer, Jean Chasse. Elles jaillissent comme d'une source du côté de Herchies, – l'auteur désigne leur advenue comme incoercible. Calligraphiées au jour le jour, elles cheminent par la poste jusqu'au destinataire apaisé qui les lira avant de les archiver dans le fonds de l'autobiographie de l'APA et de s'en faire l'écho. Elles composent un diaire dans lequel la langue épaisse le temps qui passe et donne des nouvelles des saisons, des êtres, des bêtes, du jardin, des vivants et des morts, du moi qui s'inquiète et joute avec le verbe.

² Cf. notre bulletin n° 8.

Les thématiques récurrentes : la guerre 1940-1945 et le Congo

Ce sont cette fois les souvenirs d'un prisonnier politique, Jacques Gewalt, dit Robert, que nous pouvons lire dans les trois petits cahiers qu'il a écrits en prison de 1940 à 1942, avant d'être fusillé. Arrêté pour acte de résistance, ce père de famille de 44 ans, petit patron d'une firme de chauffage bruxelloise (*l'Excelsior*), combattant de la Première Guerre mondiale, reste très discret sur son action alors qu'il décrit celles de ses compagnons.

L'interview d'Odette Kenoff par Claudine Vandewoude, *Récit de l'évacuation d'Élisabethville en 1960*, constitue d'autre part un témoignage direct d'une femme seule avec un bébé, aux premiers jours de l'indépendance et au moment de son retour vers la Belgique. Madame Kenoff-Bulpa a suivi son mari à Élisabethville en 1954 où il avait été engagé comme enseignant à l'école Saint-Boniface. Elle avait à l'époque 21 ans et lui, 23.

Les histoires de Frans Kwik (1931-2013), qui a été missionnaire scheutiste au Congo-Zaïre durant 39 ans, de 1960 à 1999, rendent compte, quant à elles, de son vécu au quotidien avec beaucoup d'humour. Elles font suite aux premiers récits dont notre numéro 8 a rendu compte.

Les autobiographies éditées

Signalons enfin que nous avons reçu de leurs auteurs, *Une famille belge au fil du temps. Rue Fontaine d'amour*, de Frédérique Van Acker, aux éditions Jourdan et à L'Amant vert, récente maison d'édition de la région de Mons, *Un verbe dans sa Joconde* de Laurence Amaury, ainsi que *Petits et grands départs : recueil de textes poétiques* de Gisèle Hanneuse.

Nous avons également reçu deux autobiographies autoéditées, celle de Fiorella Giovanni, photographe parisienne, *L'Oriental. Un roman du temps présent*, et celle de Pascale Gilson, thérapeute de la région de Vresse-sur-Semois, *Et si les étoiles étaient plus proches. Demandez au ciel*.

Notons aussi que les archives de l'autobiographie publient également certains de leurs manuscrits. Tel est le cas des Archives Néerlandaises du Journal (personnel) d'Amsterdam, NDA (Nederlands Dagboek Archief), avec *Schön ist die Jugendzeit* [Souvenirs du temps où j'étais servante], 1933-1939, de Houkje Bijlsma-de Vries. Elle est née en 1918 et décédée à 90 ans. Son fils Jan Bijlsma, membre du NDA, l'a encouragée à écrire ses souvenirs et commente son texte.

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

Hommages à Myriam De Weerd, née en 1946 et décédée le 16 mai 2019

« Pluie joie des limaces
Chats mouillés plantes luisantes
Rideaux écartés »
Myriam De Weerd – Haïku 30.04.2018

Je voudrais honorer la mémoire de Myriam en rappelant l'important travail qu'elle a effectué pour conserver et enrichir le patrimoine autobiographique inédit qui constitue une des collections des Archives & Musée de la Littérature.

C'était le 14 mars 2011 que Myriam avait rejoint notre groupe de bénévoles APA-AML, invitée par José Dosogne, son ami et collègue de travail à la Commune de Jette.

Elle était intéressée par l'autobiographie et a récolté plusieurs documents pour nos archives – travail précieux qui permet de sauver de l'oubli des témoignages, des récits, des lettres, des journaux personnels, qui, sans cela, se perdraient, puisqu'ils n'ont pas été édités.

Au fil des réunions, Myriam est devenue notre amie et une collaboratrice enthousiaste, curieuse, efficace et fidèle, en lisant les manuscrits qui nous parvenaient, en participant à la rédaction de notre revue par ses comptes rendus de lecture, en aidant l'un ou l'autre à dactylographier ses écrits. Jean Chasse, l'un de nos autobiographes montois, qui entretenait une correspondance avec elle, l'appelait Dame Myriam.

Francine Meurice

Transcription de la lettre manuscrite de Jean Chasse, dont l'original est reproduit en couverture

Le premier mai, il est revenu le temps du muguet dans le jardin de Mique du Ray, la muse de Jeannot le penseur.

Le onze mai, c'est la Saint Mamert qui fut évêque de Vienne en Gaule. (Il innova les rogations.)

Le douze mai, c'est la Saint Pancrace.

Le treize mai, c'est la Saint Servais.

Les Saints de glace sévissent de nouveau, il pleut, il fait froid et venteux.

J'ai un étrange pressentiment que je ne peux expliquer.

Le vingt mai, j'apprends la disparition soudaine de Dame Myriam De Weerd d'Anderlecht.

Nous avons de l'empathie l'un pour l'autre, elle se retrouvait, disait-elle, dans ma prose, dans ma poésie autant que j'appréciais sa guérisseuse lucidité et son humour un peu décalé.

Je crois qu'elle aimerait ces phrases un rien déjantées, simplement pour lui rendre hommage, c'est un fait.

Nul n'est maître de son destin.

La mort est-elle une punition ou une récompense pour l'éternité ?

Je ne sais.

Alors l'humeur du poète doit trancher.

Tandis que Charles traînait, Sophie démarrait, Jean, toujours lui, se marrait.
 On avait mis Hugues au frais mais Simone s'ignorait sous les feux de la rampe.
 Alors... Alors, l'humeur du poète doit trancher.
 Nonobstant, Johnny a l'idée de chanter : « Oh ! Marie si tu savais tout le mal que l'on m'a fait... »
 Et...
 Marie doit à Yahvé son fils JC, « l'alpageur-aviateur-acrobate ».
 Le trente mai, c'est l'ascension.
 Le fils rejoint le père.
 Une poésie est un cri qui vient du fond du cœur, qui vient de l'intérieur, qui vient des tripes de son auteur.
 La folie des hommes a toujours eu un effet dévastateur pour eux-mêmes.
 C'est d'ailleurs pour cela qu'ils en meurent.
 On nous ment, chaque jour est un leurre destiné à gêner la détection de la vérité et favoriser le mensonge.
 Bien d'honnêtes gens ne sont pas dupes, méfiez-vous de leurs lueurs.
 Le jour meurt avec la nuit mais tel un phœnix, il renaît de ses cendres dès potron-minet.
 Avoir le sens de l'humour dans le monde où nous vivons équivaut à faire de la médecine d'urgence.
 L'homme en a un pressant besoin.
 L'aurore est cruelle.
 Je redoute le chant du coq. Mique...
 Vient de cueillir le dernier brin de muguet.
 Et...
 Je me demande si ?

Jean Chasse

La mort d'une institutrice en colère

La mort, quel horrible mode de renouvellement des générations.
 Jules Michelet

Étrange que l'on soit toujours stupéfait de la mort de ceux qui, comme vous, ont atteint l'âge où le temps qui passe, c'est le temps qui reste. Impossible pourtant de ne pas ressentir le choc, l'effroi, l'horreur du vide créé par la disparition d'une femme qu'on a côtoyée pendant quarante-deux ans, avec qui on a partagé les peines, les joies, les triomphes et les échecs.

Face à la mort d'un ou d'une très proche, les paroles peinent à exprimer les sentiments. Seul l'écrit, les silences glacés du papier, le glissement triste du crayon sur la feuille blanche, peuvent exprimer la souffrance vraie, celle du ventre qui se tord, du souffle qui se coupe, des larmes qui jaillissent, qu'on ne peut retenir... Cette douleur-là bloque la parole. Les mots prononcés sont déjà un retour à une forme de sociabilité qui trahit la souffrance. Trahison, oui, car rien ne peut exprimer l'indicible de la mort, cette chute dans l'infini, dans l'incommunicable.

Comment nous sommes-nous rencontrés ?

Cela devait être dans le courant de 1977, j'avais à peine entamé mon premier mandat d'échevin des finances et de l'instruction publique, à Jette. Elle était institutrice. Elle vint me rendre visite avec son mari pour m'expliquer ce qu'était son admirable métier mais aussi les difficultés de toutes sortes qu'elle devait, jour après jour, affronter pour défendre cet enseignement public, déjà à l'époque en grand péril. Dès ce moment, nous ne nous sommes plus quittés. Elle devint rapidement ma collaboratrice, elle le fut jusqu'à la fin, lorsqu'elle corrigera les scandaleuses fautes d'orthographe qui éclaboussaient mes projets de livre. Je revois, au moment où j'écris ces lignes, son regard réprobateur se tourner vers moi, ses yeux furibonds, m'interpellant devant tant d'irrespect pour les règles de l'écriture.

Une enfance difficile

Sa jeunesse fut rude, bousculée entre un père trop volage et une mère malade, percluse de rhumatismes articulaires aigus. Un enfant au milieu d'un couple à la dérive n'a pas droit au bonheur, surtout si le géniteur pousse la goujaterie jusqu'à s'installer avec une nouvelle compagne dans le même immeuble que son épouse.

Le bonheur d'apprendre, une rencontre solaire

Excellente élève, Myriam intégra l'école normale de la Ville de Bruxelles. Elle est passionnée par les études mais surtout, elle y rencontre une femme exceptionnelle, une enseignante très douée, une passeuse de savoirs comme il en existe fort peu, Marthe Vandemeulebroeck, fille de l'un des bourgmestres de Bruxelles. Celle-ci lui ouvre une multitude d'horizons, en histoire, en sociologie, en littérature.

Pour Myriam, c'est une seconde naissance. Elle accède aux rumeurs du temps, d'un temps qui annonce Mai 68. Myriam est portée par un vent de liberté qui la transportera jusqu'à sa mort. Elle aura l'immense joie, bien des années plus tard, d'avoir Marthe Vandemeulebroeck comme marraine en maçonnerie. Myriam avait trouvé une autre mère, l'une lui avait donné la vie, l'autre lui a donné le Savoir, le goût d'apprendre ce qui est encore plus important... et qui ne la quittera jamais. Marthe lui avait montré les Lumières, ignorant que celles-ci seraient contestées par d'incultes barbares cinquante-cinq ans plus tard et pire encore, jetées par-dessus bord par de médiocres politiciens avides de suffrages, d'où qu'ils viennent.

Un mariage

C'est éblouie par cette soif de la jeunesse de s'inscrire dans les grands moments du siècle qu'elle rencontre Marcel. Un très brillant jeune homme, féru de littérature, esprit vif et acéré. Malheureusement, quelques années plus tard, malgré leur amour, il sombre dans un atroce désespoir lié à une terrible addiction dont il était l'esclave. Myriam s'est donc retrouvée, après une multitude de tentatives pour le sauver, face à un affreux dilemme, soit elle sombrait avec lui, soit elle le quittait. Le cœur meurtri,

elle choisit cette dernière option mais en gardant toujours un étroit contact, essayant de l'aider. Malgré tout il sombrera définitivement, englouti par ses démons intérieurs.

Institutrice, une nouvelle rencontre

Myriam commence une vie d'institutrice. L'échevin qui la recrute lui explique qu'il ne l'engagera pas si elle ne s'inscrit pas dans sa formation politique. Ce qu'elle fit avec un profond dégoût pour l'homme et le procédé. Mais, là aussi, elle rencontre une directrice d'école exceptionnelle, Madame Blanchard, qui dirige son établissement de façon merveilleuse. Elle enseigne à Myriam les règles de ce métier fabuleux : enseigner. Elle lui inculque cette chose essentielle, la fierté d'enseigner, elle lui fait comprendre l'importance capitale du rôle de l'instituteur dans le destin d'un enfant. Jamais Myriam ne l'oubliera. Je fus très heureux de pouvoir, en ma qualité d'échevin, comme Myriam le souhaitait, donner le nom de Blanchard à un groupe scolaire.

C'est à cette époque que je prends conscience que les directions d'école sont nommées sans la moindre vérification des compétences, la nomination étant exclusivement politique. J'ai donc instauré un examen mis au point par le conseiller pédagogique communal, imposé un jury extérieur. Épreuve particulièrement exigeante. Après quelques années, Myriam présenta cet examen et le réussit brillamment, elle fut nommée directrice d'école. Elle excella dans ce rôle difficile, ne laissant rien passer, ne cédant rien à l'air du temps, au laxisme ambiant. Un seul exemple : à la cour de récréation, certains élèves crachaient systématiquement par terre ; Myriam les contraignait à ramasser leur crachat, et tout était à l'avenant. Elle luttait pied à pied pour maintenir la qualité de l'enseignement communal.

À mes côtés

Elle s'était affiliée à la section locale du PS, elle en devint le moteur. Elle y joua un rôle considérable. Seule aux commandes, elle organisa trente-deux bals annuels... Croyez-moi, ce n'est pas une mince affaire : trouver des lots pour la tombola, trouver des sponsors, concevoir et imprimer le programme, trouver une salle, l'aménager, la nettoyer avant et après, trouver des militants pour servir, pour couvrir les différents emplois. Un travail de titan dont elle se chargea en maître d'œuvre, sans jamais se plaindre alors qu'elle comme moi nous détestions cette obligation, indispensable pour financer la section. Pendant vingt ans, elle organisa le marché annuel, transformant notre local en bistrot où elle et d'autres nettoyaient des verres, servaient à boire jusqu'à deux ou trois heures du matin. Le bal et le marché annuel, grâce à elle, furent à chaque fois des succès – le bal réunissant parfois plus de quatre-cents personnes. En outre, il y eut la multitude des campagnes électorales, affiches, tracts, distributions, collages... Un boulot effarant et tout cela sans jamais la moindre sollicitation pour elle. Rarissime ! Jamais elle ne demanda la moindre faveur personnelle. Elle s'impliquait par conviction, pour affirmer ce à quoi elle croyait. Ce fut sa seule récompense... Un monde disparu, assurément !

Une vie à reconstruire

Après sa séparation, je fus témoin de son extraordinaire vitalité. Myriam possédait une chose beaucoup plus rare qu'on ne le pense, la volonté de vivre, d'exister dans sa plénitude de femme. Elle rencontra Michel Djerjinsky, un homme merveilleux. Avec lui, elle forma un couple où chacun avait son domaine, son autonomie, son espace, sa liberté. Elle adorait les voyages. Elle fit un nombre considérable de visites aux quatre coins du monde, seule ou avec Michel. Son goût de découvrir, de connaître, de savoir, ne se tarit jamais.

Puis il y eut ce terrible coup de téléphone. Myriam appelait à l'aide. En voyage en Grèce, Michel était tombé gravement malade, devait être hospitalisé dès son retour à Bruxelles. Ce fut alors une lutte contre la maladie, deux années, alternant entre espoir et lucidité de l'inéluctable. La mort de Michel fut un choc effroyable, l'horreur taillait sa part dans la vie de Myriam. Solitude, angoisse du vide de l'autre. Mais une fois encore la vie reprit le dessus. Elle fit une nouvelle rencontre, me dit qu'elle était amoureuse de Jean. Avec lui aussi, elle réussit à construire une forme de lien qui n'excluait pas la liberté à laquelle elle tenait tant. À nouveau le bonheur était présent, un bonheur n'occultant pas le souvenir de Michel. Le goût de vivre, d'aimer, était le plus fort. Le malheur n'était pas oublié mais il était, grâce à Jean, vaincu.

Elle reprit ses voyages, alternant de grands déplacements avec des séjours en Espagne avec Jean. Je crois que sa dernière grande escapade fut en Sibérie.

À mes côtés, suite et fin

Bénévolement, elle vécut avec moi la fin de mon parcours politique. Ce furent à la fois des moments pénibles mais aussi à ce point grotesques que nous ne pouvions nous empêcher d'en rire. Nous étions nimbés de mensonges et d'hypocrisies, instaurés en système, où la médiocratie triomphante croyait chaque jour réinventer l'eau chaude... ou plutôt l'eau bénite. Dans ce royaume qu'aurait pu inventer Alfred Jarry, nous nous sommes bien amusés des egos gourmés de solennels imbéciles. Cela se termina par un énorme ouf de soulagement ainsi qu'un énorme éclat de rire. Notre bonheur n'est-il pas, comme le dit le Talmud, la plus belle des réponses aux vilénies. Je parie que l'un ou l'autre aura le culot d'être présent aux funérailles. N'est-il pas vrai que ces gens-là osent tout et que c'est à cela qu'on les reconnaît ?

La voix et le verbe et une immense générosité

Myriam avait le verbe vif, rugueux, exempt de toute afféterie. Elle m'avait dit, il y a une vingtaine d'années : « j'ai décidé de dire maintenant les choses exactement comme je les pense ». Elle ne s'en priva pas. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir un cœur immense. Peu de gens le savent, car elle n'en faisait aucune publicité, Myriam était d'une magnifique générosité. Elle n'hésitait pas à prêter, parfois des sommes énormes, à des gens en grande difficulté. Certains lui rendaient, d'autres oublièrent leur dette. Elle n'avait exigé aucun papier, avait fait confiance sans plus.

C'était un saisissant contraste entre la brutalité du verbe et la douceur du cœur toujours prêt à venir en aide à ceux qui en avaient besoin.

Une Institutrice en colère

Oui, depuis longtemps, Myriam fut une femme en colère, pis, en rage face à la dégradation constante de l'enseignement, à la prolétarianisation de ce merveilleux métier. Elle, mieux que beaucoup, savait combien est dramatique la baisse constante du niveau des formations dispensées. Elle ne le supportait pas ! Folle de rage devant le laxisme et la médiocrité dominante.

Elle calmait un peu sa rage en enseignant bénévolement à des femmes issues de l'immigration, d'abord à Molenbeek ensuite à Anderlecht. Elle adorait cette tâche car non seulement elle s'y sentait utile mais aussi parce qu'elle découvrait ces femmes venues d'ailleurs, qu'elle ne connaissait pas, et sur lesquelles certains *a priori* masquaient une réalité bien différente.

La Mémoire des autres

Son goût des autres, son désir de connaître, la conduisirent à s'investir dans une fort belle initiative : recenser des mémoires d'inconnus, qui sont sans doute le vrai souffle d'une époque. Elle a ainsi rejoint le groupe de bénévoles qui récolte, archive et lit ce patrimoine des autobiographies au sein des Archives & Musée de la Littérature à la Bibliothèque royale. Elle adora cette activité, ces lectures qui lui faisaient découvrir la vie des autres. Toujours ce goût d'apprendre, ce goût d'essayer de comprendre. Mais elle était d'une extrême sensibilité dans la découverte de talents ou de jeunes défendant des valeurs. Ainsi, notre dernier déjeuner fut celui où elle me permit de faire la connaissance d'un jeune enseignant en sciences de Saint-Gilles qui souhaitait s'engager en politique. Ce fut une belle rencontre, l'une de celles dont on comprend qu'elle construit l'avenir.

L'irruption de la maladie

Myriam s'était aussi investie à Érasme, où elle aidait, bénévolement avec la Croix-Rouge, les patients à se déplacer dans l'hôpital. Depuis cinq à six semaines, elle se sentait moins alerte. Elle entra dans l'inévitable pipe-line hospitalier : visite à l'hôpital, examens, prises de sang, biopsies, hospitalisation. On lui découvre un cancer du rein.

Notre dernière conversation téléphonique

Elle m'annonce ce cancer du rein, elle est heureuse... un rein, il y en a deux, donc tout est encore possible. Aucune crainte dans sa voix, plutôt une forme de soulagement. Les médecins ont trouvé de quoi elle souffrait. La vie en a décidé autrement. Au cours du week-end, elle s'effondre : soins intensifs, examens multiples, IRM... On ne trouve rien. Dans la nuit de lundi à mardi, coma... la fin.

Ceux qui n'ont pas connu cette femme, cette institutrice, se diront à quoi bon écrire ce texte sur quelqu'un qu'on ne connaît pas.

Oui, vous ne la connaissez pas ! Mais pourtant, celle qui disparaît aujourd'hui disparaît avec son siècle, disparaît avec les espoirs d'une époque. Elle est morte comme une certaine idée de l'enseignement. Elle fut à l'image des hussards noirs de la République, voulus par Jules Ferry, humbles soldats de l'enseignement public, ceux

pour qui le savoir était tout car il ouvrait sur le monde, sur l'Espoir, sur le Progrès, sur l'Avenir ! Elle incarnait la fierté d'enseigner, la gloire de transmettre la science du Savoir, la science d'Apprendre à apprendre, la gloire d'être celle qui ouvre les yeux des petites filles, des petits hommes en devenir, qui leur donne les outils avec lesquels ils construiront l'avenir du monde. C'est tout cela qui meurt avec Myriam De Weerd, institutrice.

Merry Hermanus

Publications de l'APA-AML

Actualités du Patrimoine Autobiographique. Bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML, n° 8, 2018.

Participation à des colloques

L'EDAC À VIENNE :

L'APA-AML a participé à la deuxième rencontre des archives européennes de l'autobiographie membres de l'EDAC (European Ego Documents Archive and Collection) qui s'est déroulée à Vienne du 19 au 20 octobre 2018. Ce colloque était organisé par Christa Hämmerle et Li Gerhalter, responsables du Sammlung Frauennachlässe / Collection of Women's Personal Papers au Département d'Histoire de l'Université de Vienne. <http://www.edac-eu.eu/?p=346>

ENCUENTRO 2019:

L'APA-AML a participé à *Encuentro 2019. The Low Countries and Latin America from the 19th Century until Present. Interdisciplinary Perspectives on Shared Histories and Sources.* KADOC-KU Leuven, du 8 au 10 avril 2019.

Organisé par Kim Christiaens (KADOC-KU Leuven, Documentation and Research Center on Religion, Culture and Society), Rafael Pedemonte (History Department, Ghent University) et Joren Janssens (Modernity and Society, KU Leuven). <https://kadoc.kuleuven.be/pdf/studiedagen/encuentro2019-programma>

APA FRANCE :

L'APA-AML a participé à Paris, du vendredi 31 mai au dimanche 2 juin 2019, aux Journées de l'autobiographie sur le thème des *Transmissions*, organisées par l'APA-FRANCE.

Voir les comptes rendus sur le site : <http://autobiographie.sitapa.org/reunions-publiques/journees-de-l-autobiographie/article/regards-europeens-sur-les-journees-2019>

Comment rendre visibles les contenus des archives familiales ?

Les archives familiales de la famille De Wée

Le journal de Maurice De Wée

La relecture du journal personnel de Maurice De Wée s'achève ici avec la publication des échos des années qui complètent celles déjà publiées dans le bulletin n° 8. Cette relecture a été effectuée par Claude Buchkremer et Carine Dierkens et a duré deux ans. Une transcription d'une grosse partie du journal de Maurice De Wée a été réalisée parallèlement par Claude Buchkremer, François Stevens et Carine Dierkens, et peut être consultée aux AML sous la cote MLPA 00148/0026.

L'intérêt de révéler le contenu d'une archive familiale

Présentation des premières années du journal de 1924 à 1937

La méthodologie de lecture

Dans un souci de rationalisation, les échos de lecture coïncident avec les années civiles. J'ai déchiffré 340 pages manuscrites du *Journal personnel* et les 146 pages du *Journal ter*, gribouillées à la hâte par Maurice De Wée sur du papier pelure, du papier à lettre jaunâtre fourni par les compagnies maritimes ou encore sur des feuilles de formats hétéroclites, pliées en deux ou en quatre. Il a fallu y mettre de l'ordre et puis transcrire ces pattes de mouche pour pouvoir mieux en appréhender le contenu. J'ai aussi lu les 327 pages dactylographiées du *Journal bis*.

Ces 813 pages au total portent toutes sur les années 1924 à 1937. Le nombre de pages manuscrites et dactylographiées dépasse la centaine par an en 1924 et 1925, puis diminue pour à nouveau atteindre la centaine en 1929 et 1930. Après trois mois de silence complet au début de l'année 1931, le nombre de pages se limite à une vingtaine par an jusqu'en 1937.

Nul ne sait pourquoi Maurice De Wée a écrit deux versions des mêmes épisodes de sa vie. Une troisième version, de ce journal personnel, figure de surcroît dans les 146 pages du *Journal ter* rédigé entre 1927 et 1930. Il est toutefois permis d'avancer une hypothèse : les manuscrits pourraient constituer le premier jet de sa narration et le tapuscrit, plus sommaire, plus neutre, serait la synthèse de ce qu'il voulait sans doute transmettre à la postérité.

Le *Journal personnel* proprement dit et le *Journal ter* relatif aux années 1927-1930 portent sur des faits identiques. Seuls quelques détails et les commentaires personnels de l'auteur varient. À noter également que des faits similaires sont relatés à des dates différentes dans ces deux manuscrits, l'humeur changeante de l'auteur pouvant alors expliquer les disparités que présentent ses commentaires.

La carrière de Maurice De Wée entre 1924 et 1937

En juin 1924, Maurice De Wée quitte la Belgique, sa famille et son poste de Premier Substitut du Procureur du Roi à Bruxelles pour prendre le chemin de l'Égypte. Il est nommé juge au tribunal mixte de Mansourah, une fonction prestigieuse et bien

rémunérée qui fait des jaloux parmi ses anciens collègues. Il devient président de chambre à la fin de la même année, puis vice-président du tribunal en décembre 1925 et président en novembre 1926. En janvier 1927, il bénéficie d'une nouvelle promotion sous la forme d'un transfert au tribunal mixte du Caire où il redevient *simple* juge. Deux ans et demi plus tard, à savoir en novembre 1929, il accède au titre de président de chambre.

Après cette évolution rapide de sa carrière, le juge De Wée va déchanter. En effet, il postule d'autres emplois plus prestigieux, mais se voit chaque fois dépassé par des collègues moins anciens que lui. Espérant toujours une nouvelle promotion, une autre distinction honorifique ou même un titre nobiliaire, son amertume se ressent lorsqu'il apprend que l'un ou l'autre ami ou collègue a obtenu pareil honneur.

Que raconte Maurice De Wée dans son journal ?

Le déroulement de sa carrière est le fil conducteur de ses journaux, les activités au tribunal étant ponctuées de mondanités, de sorties, de performances sportives (tennis, épée jusqu'en 1928 et golf à partir de la même année), d'excursions, de voyages et d'aventures en automobile dans le désert, sans oublier sa passion du jeu. Ce sont autant d'occasions de se divertir, d'être mis à l'honneur, de côtoyer des collègues, des autorités belges ou égyptiennes, des personnalités de passage en Égypte. La plupart de ces activités se déroulent dans des clubs réservés à leurs membres triés sur le volet. Maurice De Wée fréquente ainsi essentiellement des collègues, amis ou connaissances vivant à Mansourah ou au Caire. Son cercle de familiers représente 300 ou 400 personnes qui se rencontrent régulièrement en dehors des heures de travail.

Le nombre de personnalités en vue que Maurice De Wée a rencontrées est impressionnant. Citons quelques exemples. Parmi les têtes couronnées : le Roi Fouad d'Égypte, le Roi Albert I^{er} et la Reine Élisabeth de Belgique, l'Émir Abdallah (souverain de Transjordanie). Parmi les personnalités belges : Paul van Zeeland, Émile Vandervelde, le Baron Empain, le professeur Henri Pirenne, le professeur Jean Capart. Parmi les personnalités étrangères : le Président Doumergue, le Président Alexandre Millerand, le Docteur Charcot, Me Maurice Garçon, Howard Carter.

Pendant les vacances judiciaires, la famille De Wée rentre chaque année pour trois ou quatre mois en Belgique par le chemin des écoliers et effectue en outre une croisière ou un périple en automobile. Toutes les expériences et visites réalisées en cours de route font l'objet de relations précises et éclairées ainsi que de commentaires personnels de l'auteur.

Les informations précitées sont entrelardées de nouvelles et d'analyses souvent prémonitoires concernant l'évolution politique du monde. De temps à autre, l'auteur nous relate les événements majeurs de sa vie de famille : le décès de son père, son mariage avec Jeanne, la naissance de son fils Jean et celle de sa fille Élisabeth, ainsi que l'installation de son frère Albert en Égypte.

De ses écrits, il apparaît que Maurice De Wée était un fils, un frère, un mari et un père de famille aimant mais très exigeant ; un éminent juriste, unanimement reconnu ; l'auteur de nombreuses publications à caractère juridique et touristique ; un lecteur assidu et éclectique ; un homme très cultivé s'intéressant aux beaux-arts, à l'égyptologie, au théâtre et au cinéma ; un passionné d'actualité ; un sportif accompli ; un philatéliste averti ; un inlassable voyageur ; un aventurier du désert ; un amateur de

courses de chevaux ; un joueur invétéré, que ce soit en Bourse ou aux cartes, les pertes fréquentes lui donnant l'occasion de se plaindre de l'état de ses finances.

À part quelques moments de doute et de désillusion, il était très sûr de lui et aimait, par-dessus tout, les honneurs et le prestige. En un mot, un esprit curieux de tout, un homme de son temps qui donnait son avis sur tout, qui rêvait de gloire et de fortune... et qui avait la bougeotte...

Claude Buchkremer

1924 à 1927

Échos publiés dans le bulletin n° 8.

1928

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1928*, manuscrit, 56 pages, *Journal bis. L'année 1928*, tapuscrit, 15 pages, et *Journal ter. L'année 1928*, manuscrit, 30 pages [MLPA 00148/0002/008]

Écho de lecture

Après avoir passé deux joyeux réveillons, l'un à la Légation belge et l'autre chez ses amis Bassard, l'année 1928 commence pour Maurice De Wée par une suite ininterrompue de festivités, de réceptions et de sorties au Caire, en plus d'une *tournée triomphale* chez ses anciens collègues de Mansourah.

Le 8 janvier, il est reçu en audience privée par le Roi Fouad à qui il remet un exemplaire de son ouvrage sur la compétence des tribunaux mixtes. S'en suit une longue conversation animée et intéressante.

Il se met à la recherche d'un nouveau logement, pour Jeanne et lui, ainsi que d'un *appartement-clinique* pour son frère médecin à propos duquel il se demande s'il n'a pas eu tort de l'appeler en Égypte. La perspective de nouvelles dépenses en plus des pertes au jeu et en Bourse le tracasse : *Je crois qu'il faut renoncer à la fortune et se contenter de l'aisance au jour le jour.*

Lorsqu'ils arrivent en février, Albert et sa jeune épouse Germaine ont l'air *fatigué et aburi*. Maurice fait visiter la ville à son frère et le présente un peu partout. Albert est nommé médecin à la Société des tramways.

Maurice est nommé membre du Cercle belge qui organise essentiellement des conférences, des concerts et des banquets. Il prend le thé chez le Baron Empain à Héliopolis.

Il fait aussi l'acquisition d'un Ciné-Kodak et se met à filmer, *avec plaisir et succès*, monuments et scènes de rue afin de pouvoir montrer l'Égypte sur le vif à ses amis de Bruxelles.

Jeanne est enceinte : grande nouvelle. Voilà un grand changement de vie en perspective ! Des peines et des joies. En attendant, mes vacances prochaines vont en souffrir...

Le Président Peter étant malade, Maurice se voit confier l'intérim de la présidence de la 1^{re} chambre où il doit juger l'affaire financière compliquée de la Compagnie Immobilière. Au correctionnel, il statue notamment sur des affaires parfois drôles mais aussi irritantes. C'est ainsi qu'il en arrive à plaider pour une modernisation des règles de circulation automobile (au risque de sanctions sévères infligées par la police, les autos ne peuvent rouler à plus de 30 km heure alors qu'elles peuvent

impunément véhiculer vingt personnes et que cyclistes et piétons circulent en dépit du bon sens).

En avril, la vie cairote bat son plein : on est entraîné dans le tourbillon des déjeuners, dîners, thés et soirées. Il est difficile d'en sortir pour ne froisser personne, alors qu'on rencontre toujours les trois à quatre cents mêmes membres de *la Société*, et presque toujours les mêmes gâteaux. Puisqu'on a vite fait le tour des sujets de conversation, tout le monde s'adonne au jeu.

La Colonie belge invite M. et Mme Émile Vandervelde, *qui font un tour d'Orient*, à une excursion sur le Nil. Maurice De Wée se dit ravi d'entendre *le chef socialiste exposer certaines de ses idées loin des oreilles des masses populaires et des journalistes*. L'ancien ministre donne en outre une conférence intéressante sur Charles De Coster au Cercle belge.

Pour le Beïram, la grande fête musulmane, le roi reçoit toutes les personnalités du royaume. Civils, magistrats, militaires et religieux ont revêtu leurs grands uniformes très colorés, formant un *vrai kaléidoscope*. En habit du Corps des juges mixtes, Maurice porte une redingote à parements vert bouteille, un tarbouche rouge et une écharpe rouge barrant son plastron blanc.

Arrivé au sommet des honneurs après ses victoires au sabre et à l'épée, Maurice abandonne l'escrime pour finir en beauté : *je reste sur mes lauriers et ne pourrais plus que décliner*. Il se consacre désormais au tennis, en attendant le golf, *sport des plus de quarante ans*.

Le 30 mai, Jeanne et Maurice embarquent à Alexandrie en direction de Marseille sur un bateau grec à la propreté douteuse. Ils font une nouvelle escale à Patras et au Pirée. Marseille-Paris en train, 24 heures à Paris et puis le train jusqu'à Bruxelles, où les effusions familiales sont plus modérées que les autres années, car sa maman et sa sœur sont de mauvaise humeur. Reprise de contact avec les amis et connaissances. Mondanités nombreuses.

Au mois d'août, Maurice fait une croisière de trois semaines sans Jeanne. Sur le *Brazza*, un beau bateau confortable, il a les honneurs de la table du commandant. Il retrouve de nombreux amis, surtout des médecins, et une vingtaine de passagers avec lesquels il a effectué sa croisière de l'an dernier sur le *Cap Lay*. Cette fois, ils iront à Madère (*une merveille*, tout comme sa petite capitale, Funchal), à Tenerife et à Las Palmas aux Canaries (*rien de spécial mais un pays charmant*). Le Maroc emballe littéralement notre voyageur : les *merveilles* de Casablanca et Rabat, *ville arabe de toute splendeur*. Le clou du voyage est cependant la Corse et ses *paysages d'une sauvage splendeur*.

C'est à Marseille que Maurice retrouve Jeanne, dont l'embonpoint lui semble inquiétant. Le 20 août, ils reprennent le chemin de l'Égypte qui vient de changer de régime. Après la dissolution du parlement et la suspension de la Constitution, c'est la dictature. On manifeste toujours à Vienne en faveur de l'Anschluss, et l'Allemagne réclame l'évacuation de la Rhénanie et le désarmement... des autres.

Revenu spécialement plus tôt pour assurer le service d'été, le juge De Wée assure la présidence du tribunal par intérim et les audiences des référés. Au même moment, sa santé chancelle : il souffre de coliques néphrétiques, *premier signe de décrépitude*, ensuite c'est la dengue qui lui brise bras et jambes, et il termine par des douleurs inouïes aux dents. Puisqu'il y a peu de monde au Caire, les mondains étant

encore en Europe ou à Alexandrie, il n'y a pas de jeu ni de sport. Maurice nous livre alors une liste d'une quarantaine de lectures récentes.

En octobre, le couple s'installe dans son nouveau logement, un rez-de-chaussée élégant dans une coquette villa de la rue Émir Hussein.

Sa santé s'étant rétablie, Maurice se met au golf le 16 octobre avec un jeune Écossais *assez stupide. Pas facile ce jeu-là, ça ne m'emballe pas jusqu'à présent !*

Le 5 novembre, après plus de deux semaines *d'attente énervante et ridicule* pendant lesquelles Maurice colle des photos du voyage et classe des timbres, il nous annonce la naissance d'un *gros garçon* Jean Albert Émile, dit Anatole :

« Nous sommes très heureux. Voilà notre vie bouleversée ; elle va prendre un autre sens. Finie l'insouciance et sans doute les voyages de luxe, les sorties, le jeu, etc. Je sens naître en moi des responsabilités nouvelles. Depuis deux semaines, le gosse est ma principale occupation. Je ne sors presque plus ; je travaille chez moi soit à mes jugements, soit à classer mes timbres, mais tous les quarts-d'heure je vais me pencher sur le berceau. »

Ses principales distractions sont alors l'enfant qu'il aime à voir vivre ses premiers jours, les timbres, la lecture, un peu de golf, un peu de travail, et tous les jours le jeu.

Jean De Wée est baptisé le 20 novembre. Ses parrain et marraine sont Max Jacobs et Marie-Rose Naus.

Vu l'état de ses finances et les perspectives de dépenses pour Albert, Maurice renonce à faire venir sa mère et sa sœur Marie, contrairement à ce qu'il leur avait promis.

En décembre, les deux frères sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold, pour eux une *excellente et prestigieuse nouvelle*.

À la demande de l'assemblée générale des tribunaux mixtes, Maurice De Wée rédige un rapport circonstancié sur le relèvement du traitement des magistrats, mais il doute de la concrétisation de ce projet à brève échéance.

Une nouvelle loi égyptienne prévoit des peines plus sévères en ce qui concerne la vente de stupéfiants. Maurice est soulagé : *Il était temps car la « coco » et autres drogues se répandaient de plus en plus, abrutissant la population.*

Le 23 décembre, la famille De Wée fait une excursion à Sakkarah. C'est la première promenade du petit Jean. Son père se prend à rêver : *cela l'incitera peut-être à devenir archéologue...*

Claude Buchkremer

1929

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1929*, manuscrit, 50 pages, *Journal bis. L'année 1929*, tapuscrit, 10 pages, et *Journal ter. L'année 1929*, manuscrit, 41 pages [MLPA 00148/0003/001]

Écho de lecture

Le 1^{er} janvier 1929, Maurice De Wée écrit : *1928 compte parmi les meilleures années de ma vie. Elle m'a apporté mon petit Jean et la croix de Léopold ; ma situation financière n'a jamais été plus prospère, j'ai fait un beau voyage et je me suis logé confortablement.* C'est alors que reprend

la farandole des soirées au théâtre, dîners de collègues, banquets, promenades en auto, nuits de jeu, grands thés, courses de chevaux et de lévriers, bals costumés – Jeanne étant déguisée en circassienne et Maurice en bédouin. Les De Wée donnent à leur tour un thé à plus de cent personnes *pour rendre de nombreuses politesses*.

Le Professeur Jean Capart, grand égyptologue belge et vieille connaissance de notre magistrat, fait un séjour en Égypte. Il donne notamment une conférence très hermétique au Cercle belge et participe au traditionnel *dimanche* de Madame Naus bey.

Maurice termine son apprentissage au golf et se lance seul sur les parcours. Il se remet à l'escrime, car on lui a demandé de faire partie de l'équipe égyptienne aux Jeux Olympiques africains qui n'auront finalement pas lieu pour des raisons politiques.

Le 25 février, jour de ses 38 ans, Maurice est de mauvaise humeur : depuis 3 mois il est candidat au remplacement du conseiller van Ackere à la Cour d'appel. Il avait même engagé des démarches pour que le gouvernement belge appuie sa candidature. Mais van Ackere, qui avait pourtant annoncé son départ, ne se décide pas à démissionner.

Le traité de Latran est signé, mettant fin au conflit entre les deux Rome. La mort du Maréchal Foch a pour quelques heures ressuscité *l'entente*. Le Roi Albert est allé en personne à ses funérailles, *ce qui est chic étant donné que le maréchal nous avait contesté la victoire de l'Yser*.

Une grande soirée se tient chez le juge Peter. *Le tout Caire était là*. La Maison Renault offre un thé en plein désert pour présenter des expériences d'autochenilles. *L'assistance est choisie et le service somptueux* au grand thé organisé chez les Émir Loutfallah dans leur palais de Guézireh.

L'Italie s'est dotée d'une nouvelle Constitution de type fasciste et corporatif. Nonante pour cent des électeurs ont voté pour le gouvernement.

En avril, Albert De Wée est nommé médecin à la Compagnie des Eaux. *Il peut de la sorte cesser de s'endetter encore*. Son frère s'en réjouit. Un décret égyptien modifie le régime des pensions des juges mixtes. Ils ont désormais le droit – très appréciable – de se retirer dès l'âge de 50 ans au lieu de 55.

Le Procureur général belge Van den Bosch, ami et protecteur de Maurice, a pris sa retraite. Mais ce poste revendiqué par l'Angleterre est définitivement perdu pour la Belgique et pour le juge De Wée qui le visait *pour l'avenir comme fin de carrière : plus que toute autre cette place [lui] faisait envie*. Sa déception est grande. Il se console en apprenant qu'il est nommé commandeur de la Couronne d'Italie.

Partie le 24 juin de Port-Saïd sur le *Ramzrak*, où JeanJean (7 mois) supporte bien la traversée et fait des sourires à tout le monde, la famille De Wée fait escale à Malte. Train de Marseille à Paris et puis Bruxelles où Maurice a *hâte de montrer son fils à sa bonne-maman*. Comme prévu, le retour à la maison fut un succès. On trouve « Coco » *beau et charmant*.

Tandis que leur fils séjourne un mois chez sa grand-mère maternelle, Maurice et Jeanne effectuent leur *croisière annuelle* organisée par *Bruxelles-Medical* sur le *Brazza* qui navigue vers le nord, au-delà du Cercle polaire, en passant par les fjords de Norvège et les îles Lofoten. En cours de route, le *Brazza* croise une expédition du Dr Charcot à bord de son célèbre « *Pourquoi Pas ?* ». Après avoir admiré le soleil de minuit, le retour se fait par les îles Féroé, les Shetlands et l'Écosse, *ses châteaux, ses montagnes légendaires et ses lacs mélancoliques*. *Les paysages y sont moins grandioses que ceux de Norvège mais plus reposants*.

La Conférence de La Haye *qui doit liquider la guerre* débute mal. Le Plan Young est remis en question. On finira par trouver un compromis. La Rhénanie sera évacuée avant le 1^{er} juillet 1930.

Avec sa nouvelle *Graham Paige*, qui lui a été livrée à Anvers, Maurice emmène sa maman et sa sœur en Alsace. Ils parcourent 1.400 km en cinq jours et reviennent enchantés de ce voyage néanmoins fatigant. Ensuite Maurice séjourne quelques jours avec Jeanne et Coco chez son collègue Vroonen à Westende, puis il revient à Bruxelles où les déjeuners et dîners avec des amis et des collègues se succèdent. Il va au spectacle et assiste notamment à la projection d'un film parlant dans lequel Maurice Chevalier chante en anglais. Cela ne lui plaît qu'à moitié : *pour l'instant je préfère les films muets. Peut-être que dans quelques années cela ira mieux.*

Le voyage de retour, qui se fait par l'Alsace, le Jura, la Suisse et l'Italie, est plutôt mouvementé. Les De Wée y sont arrêtés par la neige et par la police, ayant écrasé une vache *venue se jeter sur la voiture*. Un pneu éclate, le moteur de la nouvelle voiture chauffe, le radiateur est cassé. Tout cela requiert pas mal de réparations et de pertes de temps, si bien que nos voyageurs ratent leur bateau à Gênes où ils abandonnent la voiture et prennent un train qui les conduit à Naples où ils embarquent sur un autre bateau pour Alexandrie. La voiture y arrivera deux jours après eux.

En quittant Bruxelles le 2 octobre, les adieux ont été plus émouvants que d'habitude à cause de JeanJean. Sa nouvelle nounou, *une demoiselle, veuve explorée, triste et sombre*, les accompagne en Égypte.

Troubles en Palestine entre Arabes et Juifs dont le Mur des Lamentations est la cause apparente. Retour au régime parlementaire en Égypte.

En novembre, on assiste à un grand mouvement dans le monde judiciaire. Le Président Houriet est nommé conseiller à la Cour d'appel mixte et est remplacé par l'Américain Julian Wright. L'Anglais Holmes devient Procureur général et le Suisse Peter devient Président du Tribunal mixte du Caire. Comme le Danois Beechman, Maurice De Wée est nommé Président de chambre. Il a un *boulot considérable* et bat même des records de jugements à la 2^e chambre commerciale qui s'occupe de contrats commerciaux, dissolutions de sociétés, marques de fabrique, concurrence déloyale et billets à ordre.

Le Tribunal mixte délègue le Président De Wée au Congrès international de la propriété littéraire et artistique. Il trouve assez plaisant de voir l'organisation d'un tel congrès dans un pays où il n'existe aucune protection légale de la propriété intellectuelle, la seule protection en la matière étant la jurisprudence des tribunaux mixtes.

Maurice fait son entrée au Club Mohamed Ali, un cercle qui réunit l'aristocratie et tout le gratin du Caire : princes, ministres, anciens ministres, hauts fonctionnaires, diplomates et notables. *On y fait une belle partie dans un cadre élégant et confortable.*

En cette fin d'année 1929, Maurice se réjouit : *Ma vie est confortable et aisée. J'ai une belle maison, une situation sociale enviable, des honneurs et mieux que tout cela une brave femme et un gosse délicieux, des parents dévoués et aimants, de bons amis.*

Mais il relève aussi : *Un cyclone souffle sur Wall Street. Tous les marchés sont atteints. Panique contagieuse. Comment les États-Unis pourront-ils financer le Plan Young ?*

Claude Buchkremer

1930

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1930*, manuscrit, 56 pages, *Journal bis. L'année 1930*, tapuscrit, 19 pages, et *Journal ter. L'année 1930*, manuscrit, 50 pages [MLPA 00148/0003/005-7]

Écho de lecture

Maurice De Wée est grognon en ce début d'année 1930 qui commence par un *stupide réveillon* et des *stupidités mondaines* (discours au tribunal, échanges de cartes, visites) et, qui plus est, sa fortune a fondu de moitié. La Bourse baisse de plus en plus et le coût de la vie ne cesse d'augmenter.

Le mariage de la Princesse Marie-José de Belgique avec le Prince Umberto de Piémont est fêté en grande pompe au Caire : *Te Deum* à l'église St-Joseph, grand bal italo-belge au club Risotto, cadeau offert par le Cercle belge.

Les activités diverses reprennent : excursions, parties de golf et de tennis, grands thés, grandes soirées, dîners de collègues.

Le 25 février 1930, Maurice fête ses 39 ans. Il a le cafard : même si pour sa candidature à la Cour tout espoir n'est pas perdu (la plupart de ses collègues et quatre ministres belges le soutiennent), il vient d'apprendre que certains de ses jeunes collègues de Bruxelles ont été promus au Parquet général. S'il ne s'était pas fait nommer en Égypte, il aurait donc lui aussi pu porter la robe rouge : *il y a des moments où je pense que j'ai fait la bête en venant ici*.

Toutes les autorités égyptiennes et la Colonie belge assistent aux funérailles solennelles du Baron Empain, *le génial créateur d'Héliopolis*.

En mars, le Roi Albert et la Reine Élisabeth rendent visite au Roi Fouad. La Colonie belge participe largement à la visite officielle. Le juge De Wée est invité à toutes les festivités. *Tout le gratin en uniforme* assiste à la grande soirée de gala au Palais d'Abdine (*j'y étais en tête de la Colonie belge*) et à la représentation de *Turandot* à l'opéra (*j'étais assis aux premiers rangs des fauteuils*). Les anciens combattants et prisonniers politiques sont présentés au Roi Albert (*j'y étais à titre de prisonnier civil*). Soirée à la Légation de Belgique : *c'était vraiment le « dessus du panier » qui était là*. Ensuite, tandis que le Roi Albert fait un tour en avion dans le Proche-Orient, la Reine Élisabeth, *entichée d'égyptologie et flanquée de Capart, visite en bateau et en détail tous les sites de la Haute Égypte*.

Jeanne est malade comme un chien du matin au soir : la naissance d'un n°2 est en perspective.

En avril, l'Égypte est une nouvelle fois confrontée à une invasion de sauterelles qui dévorent les plantations. La Chambre présidée par le juge De Wée accueille deux nouveaux collaborateurs : un Copte très travailleur et un Américain *plus fantaisiste que rigolo* qui a tout à apprendre.

Maurice participe à une expédition dans le désert avec des amis. Il revient fourbu et dégoûté par le manque de confort (logement sous la tente) et les risques en tous genres (serpents, moustiques, pannes multiples). Les voyageurs ont perdu leur chemin plusieurs fois et n'ont jamais atteint leur but, le couvent de Saint-Antoine. En revanche, il revient fourbu mais enchanté d'une semaine passée dans le désert du Sinaï, le but ayant cette fois été atteint. Les voyageurs ont été reçus chaleureusement par les moines orthodoxes qui leur ont fait visiter le couvent de Sainte-Catherine, une forteresse construite en 530 par Justinien.

Le 14 mai, Jeanne et Jean précèdent leur mari et père en Europe. Ses amis et collègues invitent tous les jours le *pauvre* « veuf » qui se lamente : *Chaque soir j'ai le cœur gros en rentrant dans ma maison vide. Mon petit bonhomme me manque vraiment. N'est-ce pas stupide de s'attacher de la sorte à un « petit bout » comme ça sans raisonnement et presque sans parole...* Avec l'appareil de projection qu'il s'est acheté, il donne une séance de cinéma au Risotto où son film sur le voyage au Sinaï obtient un gros succès.

Pour la troisième fois en 6 ans, le Roi Fouad bouscule le ministère wafdiste, dissout les Chambres et nomme Ismail Sidky Pacha, un homme à poigne. Le pays supporte mal sa dictature.

Le 25 juin Maurice embarque sur le *Canada* en direction de Marseille. Il explore le Roussillon en compagnie de son collègue Puech : Perpignan, Collioure, Andorre et enfin Toulouse où Albert et Germaine le rejoignent. Tous trois remontent vers la Belgique en passant par le Périgord, les châteaux de la Loire et Paris. À Bruxelles, ils retrouvent famille, amis et Jean, qui a bonne mine après avoir passé un mois à Westende. La prestation de serment de son ami Albert Houtart comme substitut du Procureur général éveille quelques regrets supplémentaires dans le cœur de Maurice.

La famille De Wée assiste aux grandioses manifestations organisées pour le Centenaire de l'Indépendance du pays : *Te Deum* à Sainte-Gudule (*J'y étais en robe à ma place habituelle*), fête sous l'arcade du Cinquantenaire, cortège historique des gloires nationales, Ommegang, Jeux romains, cortège aux lumières, expositions internationales à Anvers et Liège.

Au mois d'août, Maurice rejoint ses amis Jacobs à Vienne pour un beau périple de 20 jours en auto : Hongrie, Autriche et Bavière, où ils s'arrêtent notamment à Traunstein. C'est là que Maurice fut prisonnier de guerre. Son ancien camp a toutefois disparu. À Berlin, il peut enfin voir Néfertiti au Musée égyptologique. À peine rentré à Bruxelles, il repart avec sa mère et sa sœur en Normandie, *un petit voyage réussi et charmant*.

« L'Allemagne est en pleine ébullition. Les élections jettent l'effroi. Gros succès hitlérien. Qu'est-ce au juste qu'Hitler et les Nazis ? Que veulent-ils ? Ce sont des espèces de fascistes mais beaucoup plus violents... »

La famille De Wée quitte Bruxelles le 1^{er} octobre. Passant par la Suisse et la vallée d'Aoste, elle embarque à Gênes sur un petit bateau qui fera escale à Palerme, Tunis, Tripoli, ... *Jeanne est monumentale. On a craint un accouchement à bord. Elle est souvent nerveuse et énervante. C'est son péché mignon.*

Au tribunal mixte du Caire, le juge De Wée reste affecté à la 2^e Chambre mais devient en outre juge d'instruction. Ses nouveaux collaborateurs sont deux magistrats *calés et travailleurs*.

À la maison, les ennuis domestiques semblent réglés. Le cuisinier actuel donne satisfaction, le souffraghi déjà remplacé par deux fois, *paraît bien*. La bonne, Émilie, est partie pour gagner plus ailleurs, tout comme l'avait fait Eudoxie, mais Louise s'est mise avec entrain au grand nettoyage et bouscule quelque peu le cuisinier et le souffraghi.

Élisabeth Marie Suzanne De Wée vient au monde le 8 novembre 1930. *C'est une jolie fillette aux cheveux noirs et aux yeux bruns à la chinoise. Une enfant sage et facile à élever*. Le juge Pannetta et M^{me} Bassard la portent sur les fonts baptismaux.

La Cour d'appel ayant infirmé les jugements qui déclinent la compétence de sa Chambre dans un cas spécifique, le juge De Wée, très contrarié, rend visite au

Président Hansson : *Je l'ai poliment mais fermement envoyé promener.* Par ailleurs, il condamne une société anglaise pour avoir fait usage du mot « aspirine », estimant que cette dénomination était la propriété exclusive de Bayer.

La crise continue, le chômage s'étend, le mécontentement aussi...

Claude Buchkremer

1931

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1931*, manuscrit, 2 pages, *Journal bis. L'année 1931*, tapuscrit, 12 pages [MLPA 00148/0003/008-9]

Écho de lecture

Que s'est-il passé dans la vie de Maurice De Wée pendant les trois premiers mois de 1931 ? Voilà sept ans qu'il nous livre deux ou même trois versions (de 1927 à 1930) du journal de son parcours en Égypte, et puis soudain plus rien..., pas même un mot de son 40^e anniversaire en février. Il rompt le silence en avril 1931, se bornant à mentionner les principaux événements des trois mois passés : la maladie de son fils, la naissance de sa nièce Anne (fille de Germaine et Albert) et le passage d'une croisière de *Bruxelles-Medical* au Caire, l'occasion pour lui de *balader* quelques amis *un peu partout*.

Parmi ses toujours nombreuses sorties, Maurice épingle les films parlants qui ont réalisé des progrès spectaculaires en quelques mois et une nouvelle excursion – cette fois réussie – dans le désert, jusqu'au couvent de Saint-Antoine où végètent douze moines coptes *plutôt ignares, presque pouilleux et misérables*.

En mai, il effectue avec quelques amis un nouveau voyage en Palestine et en Syrie après avoir parcouru 500 kilomètres sans route pour traverser le Sinaï : *une entreprise audacieuse*. Pour la première fois, il visite Tel Aviv, *capitale du Sionisme, une petite ville propre et active, très « américaine »*.

Le « Graf Zeppelin » est en visite au Caire. Les évolutions de ce long cigare d'argent dans le ciel africain impressionnent tout le monde.

Reprise du travail, des mondanités, du jeu et du golf.

Au mois de juin, le régime dictatorial de Sidky Pacha est stabilisé par des élections truquées. Plusieurs lois sont votées. Elles restreignent notamment la liberté de la presse. On crée également une Cour de Cassation indigène.

Le Premier Président Hansson quitte l'Égypte pour regagner sa Norvège natale. *Bon débarras*, nous dit le juge De Wée, qui ne lui pardonne pas de l'avoir empêché d'aller assister aux derniers moments de son père – un élément qu'il n'avait pas évoqué à l'époque – et d'avoir tout récemment voulu peser sur sa conscience de juge. Sir Ralph Cator, *une vieille nouille*, le remplace tandis que le Conseiller van Ackere est nommé vice-président et ne parle plus de quitter l'Égypte.

Le trajet pour les vacances en Belgique s'effectue dans les deux sens par une traversée de la France. À l'aller, on passe par Les Baux, Nîmes, les gorges du Tarn, Le Puy, Vichy, Nevers. À Paris on visite l'exposition coloniale, *fort réussie*. Le retour se fera par Dijon et la vallée du Rhône.

À Bruxelles, la famille De Wée mène sa petite vie habituelle avec de nombreux déplacements à la mer, en province et à Paris. La Belgique est très déprimée par la

crise financière. On s'attend à ce que l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre donne un coup de grâce à l'économie belge.

Maurice entreprend un *charmant petit tour* en Hollande, un pays qu'il connaît peu et dont il revient très emballé : propreté, belles villes, bonnes routes, canaux tranquilles, moulins qui chantent, vaches grasses, travaux d'assèchement du Zuiderzee, sans oublier le pittoresque marché au fromage d'Alkmaar et le folklore : *On y voit encore le costume national porté par de grosses filles joufflues et gaies et des coins que la civilisation a effleurés à peine.*

En novembre, l'année judiciaire commence dans un climat tendu : par suite de la baisse de la Livre anglaise, devise dans laquelle sont payés leurs traitements, les juges étrangers s'agitent pour obtenir un paiement en Livres-or ou des compensations de change, sans toutefois obtenir satisfaction. Le juge De Wée reste affecté à la deuxième Chambre commerciale et trouve de plus en plus d'intérêt à cette matière

Autre conséquence de la crise monétaire, c'est le calme au point de vue mondain. Il n'y a plus que des petites sorties intimes, le cinéma et le théâtre (Gaby Morlay est venue donner quelques représentations).

Paul van Zeeland, Gouverneur de la Banque nationale de Belgique, est appelé comme expert financier par le gouvernement égyptien. Maurice De Wée le rencontre à différentes reprises et résume son analyse : *il prédit de profonds bouleversements sociaux et la guerre si l'on ferme les yeux à la réalité, si chacun reste sur ses positions égoïstes.*

Claude Buchkremer

1932

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1932*, manuscrit, 6 pages, *Journal bis. L'année 1932*, tapuscrit, 14 pages [MLPA 00148/0003/010]

L'état d'esprit de Maurice De Wée est plutôt chagrin à l'aube de l'année 1932 :

« Voilà terminée 1931. Je considère cette année comme une année néfaste entre toutes. Motifs : le détachement de la Livre anglaise de l'or. C'est pour nous, payés en Livres, une catastrophe sans remède : il n'y a plus aucune garantie ni pour le présent ni pour l'avenir. Nos traitements deviennent insuffisants, nos pensions risquent d'être illusoire. Je vois l'avenir très sombre. Et malgré la baisse de la monnaie, les titres et les matières premières baissent ou ne haussent pas. [...] Il faudra mettre un cran à sa ceinture – modérer ses dépenses : je ne voyagerai plus, je sortirai moins et surtout je recevrai le moins possible ».

Voyons ce que vont devenir ses bonnes résolutions... Dans le cadre de ses fonctions accessoires de juge d'instruction, il part enquêter en Haute Égypte et en profite pour revoir Louxor, Karnak et la Vallée des Rois, où il a la chance d'être piloté par Howard Carter, *l'inventeur* de Toutankhamon.

Au mois de mars, les journaux égyptiens relatent les nouveaux exploits de Maurice De Wée : avec une dizaine d'amis, il s'est aventuré dans le Sahara jusqu'à l'oasis de Baharia située à 400 kilomètres au sud-ouest du Caire. Le voyage de trois jours se déroule sans encombre à l'aller. Au retour, les pannes, crevaisons et nombreux ensablements énervent les voyageurs, si bien qu'une voiture transportant quatre personnes prend le large et se perd dans le désert. Leurs compagnons tentent de les

retrouver, mais les provisions d'essence et de nourriture s'épuisent. Après 24 heures de privations et de *frousse intense*, une caravane passe par là et les tire d'embarras. Il faudra encore quatre jours de recherches en auto et en avion pour repérer la voiture égarée. Le Roi Fouad, qui a eu vent de cette mésaventure, reçoit Maurice De Wée en audience dans son palais d'Alexandrie et se montre très intéressé par ses multiples voyages au désert, voyages que Maurice qualifie *d'un des plus grands charmes de l'Égypte*, à condition d'être prudent, de prévoir des réserves d'eau et de nourriture, et d'utiliser des voitures en bon état.

De nombreuses excursions d'un ou de deux jours, en famille ou avec des amis, sont encore organisées dans le désert ou au bord de la Mer Rouge, où l'on jouit de *bains délicieux sans être dérangé par les requins*.

La question de l'indemnité de perte de change sur les traitements et pensions des juges étrangers aurait pu être résolue au mois de mai si des collègues, qui n'étaient pas appelés à en bénéficier, n'avaient pas fait échouer la proposition du gouvernement. *Pas très joli !* Les tribunaux mixtes ont en outre mauvaise presse dans certains milieux égyptiens, à un point tel qu'un sénateur en propose tout simplement la suppression.

Le président Doumer est assassiné à Paris.

En juin, Maurice De Wée fait publier l'opuscule « Les billets à ordre en droit égyptien » qu'il a rédigé pour *mettre de l'ordre dans une jurisprudence truffée de contradictions*. Il y présente les divers problèmes que soulève cet instrument de crédit très usité en Égypte et est persuadé que cela lui évitera de recevoir des conclusions d'avocat superflues et de devoir rendre des jugements répétitifs. *Ce travail sera donc utile au moins à une personne : son auteur*.

Les vacances en Belgique sont *courtes mais agréables*. L'auto étant restée en Égypte et sa famille déjà rentrée au pays, Maurice débarque avec son frère à Barcelone. Puis il prend le train jusqu'à Madrid qu'il parcourt en tous sens et fait ensuite des excursions à Tolède, L'Escorial, Cordoue, Séville et Grenade, *le bouquet avec son Alhambra*. Pendant son séjour en Belgique, il y aura les mondanités d'usage et la rentrée des cours et tribunaux.

Le retour se fait en wagons-lits jusqu'à Venise d'où l'*Egitto*, un petit bateau à vapeur, ramène la famille De Wée en Égypte après avoir fait escale à Brindisi, à Bari, au Pirée et en Crète. À bord, Maurice a une conversation intéressante avec le Ministre des Soviets à Athènes, un ancien étudiant de Bruxelles : *C'est un petit bourgeois à l'air inoffensif, assez instruit et intelligent ; il se défend d'être communiste*.

Vers la mi-août se termine son second demi-terme de vacation, un travail de président du tribunal par intérim pendant le service d'été, qui ne fut pas trop pénible malgré la chaleur ambiante, ce qui lui a permis de connaître *les joies des nuits cairottes* : ciné, cérémonies et cabarets en plein air, invitations diverses...

La fête de Noël est peu agréable cette année : Babette s'est démis le bras et Jeanne a dû être opérée d'urgence de l'appendicite. *Heureusement tout va bien*.

Claude Buchkremer

1933

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1933*, manuscrit, 4 pages, *Journal bis. L'année 1933*, tapuscrit, 28 pages [MLPA 00148/0003/011]

Écho de lecture

La presse arabe prend les tribunaux mixtes violemment à partie. Ils sont attaqués en plein Parlement. Certains députés demandent leur suppression. On trouve même une bombe devant le nouveau Palais de Justice qui est en construction. À la demande de la Légation de Belgique, le juge De Wée établit un rapport sur la situation des magistrats mixtes, rapport que M. Dauge, Ministre de Belgique, transmet au Gouvernement belge.

Maurice De Wée est élu membre du comité de la Société belge de bienfaisance. Il se met aussi à collectionner les tapis avec l'aide d'un collègue, grand connaisseur en la matière.

Crises ministérielles en Égypte, dans les Balkans. Daladier arrive au pouvoir en France. Élections triomphales pour Hitler. *Cela ne peut rien amener de bon pour la tranquillité de l'Europe. Il suffit de lire « Mein Kampf » pour en être convaincu. Les Juifs craignent des mesures antisémites.*

Des hauts fonctionnaires belges viennent assister à divers congrès (chemins de fer, tourisme, aviation). Ce sont autant d'occasions d'organiser un thé à la Légation ou une soirée à l'Héliopolis Palace. Au Bal français, Maurice De Wée est présenté à l'ex-Président Doumergue. Il a aussi l'occasion de dîner à plusieurs reprises en compagnie de M^e Maurice Garçon, *une des gloires du Barreau français.*

Au mois de mars, M. Dauge, atteint par la limite d'âge, quitte l'Égypte. Maurice regrette le départ de cet homme *aimable, dévoué et plein de bon sens.* Son successeur est Bernard de l'Escaille, qui a *la réputation d'être très orientable et de bien recevoir.*

Avril est le mois du désert et Maurice en profite largement. Il séjourne plusieurs fois sur les rives du canal de Suez avec des amis ou en famille, refait le voyage du couvent Sainte-Catherine et celui du Sinaï en compagnie de Jeanne qui revient *très emballée.* *Entre ces balades, des mondanités et encore des sorties. Pas un repas à la maison, plusieurs thés par jour.* En mai, la saison mondaine se poursuit : on s'invite au Kit-Kat, aux Pigeons, à la Brasserie des Pyramides, à la terrasse du Mena ou dans l'un des nombreux cinémas de plein air.

La crise mondiale est plus forte que jamais, toutes les monnaies dégringolent. Les nouvelles politiques sont franchement mauvaises, on voit poindre le spectre de la guerre...

En juin, trois lois *intéressantes* sont votées en Égypte : l'une institue l'instruction obligatoire, l'autre réprime la mendicité et la troisième régleme l'emploi des enfants dans l'industrie.

Avec ses collègues Bassard et Puech, Maurice passe quelques jours à Ras el Bar, Damiette et Mansourah. Ils font de la natation, de la pêche et du canotage. Le juge Bassard devient conseiller à la Cour d'appel à Alexandrie. Les De Wée vont ainsi perdre leurs amis les plus intimes.

Tandis qu'il fait 47° à l'ombre en juillet, Jeanne et les enfants rentrent à Bruxelles, Albert est nommé à Héliopolis et Maurice nous confie : *Mon voyage Égypte-Belgique de*

cette année comptera sans doute parmi les plus extraordinaires de ma carrière. Il prend le bateau jusqu'au Pirée, admire la grande baie de Salonique au pied de l'Olympe et visite la presqu'île du Mont Athos *parsemée de lauriers et de couvents.* Admis par le Synode à pénétrer dans la *République Sainte*, il se rend d'un couvent à l'autre, y rencontre des moines orthodoxes et admire les trésors de l'art religieux. *Aucune femme, aucun animal femelle ne peut mettre les pieds sur le territoire de la république.*

Ensuite il passe une semaine à Constantinople avec son ami Boeg, après quoi il embarque avec son ami Henri Naus Bey, pour la Russie. Traversant la Mer Noire, ils font escale dans les *charmantes petites villes* de Varna en Bulgarie et de Constanza en Roumanie. Le débarquement se fait à Odessa où commence le tour d'URSS, *un voyage que nous projetions depuis plusieurs années.*

Au point de vue touristique, ce voyage plaît beaucoup malgré quelques bémols : confort suffisant mais prix exorbitants, nourriture suffisante mais sans variété. Les déplacements en ville se font dans de superbes *Lincoln*, dernier modèle. Les demoiselles d'Intourist qui servent de guides sont *instruites, obligeantes et très comme il faut.* Parcourant l'Ukraine et la vieille Russie, Maurice trouve que le pays n'est pas très pittoresque avec ses plaines, ses steppes et ses forêts. Ce sont surtout les villes qui ont de l'intérêt à ses yeux : Odessa, Kiev, Kharkov, Moscou et Leningrad, où il passe chaque fois plusieurs jours. Toutes les visites de cathédrales, palais, monuments, musées des beaux-arts et résidences impériales méritent les qualificatifs les plus élogieux : élégant, superbe, majestueux, etc.

Les deux voyageurs, parfois fort étonnés, font connaissance avec la vie soviétique en visitant des centres sociaux, des hôpitaux, des maisons de cure, une prison et même un tribunal du peuple où le juge De Wée est reçu par ses collègues (un cordonnier, une femme de ménage et une ouvrière d'usine), collègues qui avouent n'avoir aucune connaissance du droit, *le bon sens et la foi soviétique le remplaçant avantageusement.* Leur étonnement est à son comble lorsqu'ils découvrent le musée antireligieux qui expose toutes les croyances du monde. Dès l'entrée, un grand écriteau annonce la couleur : « Il n'y a pas de Sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun ».

Sa conclusion du voyage est sommaire mais nuancée :

« Les Russes ne sont pas aussi malheureux qu'on essaie de nous le faire croire, ils sont par contre beaucoup moins heureux qu'ils se l'imaginent eux-mêmes et que les admirateurs du Communisme le soutiennent. Il y a un "bourrage de crâne" dans les deux sens ».

En septembre, Maurice sillonne la Belgique à bord de sa nouvelle voiture et fait un tour en France (Jura, Savoie, Dauphiné et Bourgogne) avec sa mère et sa sœur. Il va frapper à toutes les portes du Ministère de la Justice et des hauts milieux judiciaires pour faire aboutir les demandes de réintégration des juges mixtes dans la magistrature belge. Hélas, il se heurte à de l'incompréhension et parfois presque à de l'hostilité.

Le voyage de retour en Égypte est très *réussi* : Paris, Bordeaux, les Landes, Biarritz, les Pyrénées avec un arrêt à Lourdes, Carcassonne, Béziers et Marseille, où la famille embarque sur le *Compiègne* en direction de Port-Saïd.

À la suite d'une mésentente entre le Palais et lui, Sidky Pacha a démissionné après trois ans de pouvoir. Son remplaçant envisage de continuer la même politique.

En novembre, c'est la reprise des sorties et des balades, désormais avec les Le Balle, un jeune ménage français dont le mari est professeur à la Faculté de droit.

Jean fait son entrée à l'école et semble s'y plaire.

Maurice De Wée accomplit *un magnifique voyage au désert* dont le but est la visite de Pétra en Transjordanie. *L'arrivée sur le golfe d'Akaba et l'entrée du défilé de Pétra sont des choses inoubliables.*

Sa famille passe quelques semaines affreuses en fin d'année car le petit Jean est atteint de la fièvre typhoïde. *Certains jours je craignais réellement pour lui. Jeanne l'a soigné avec un dévouement admirable. 31 décembre 1933 : tout danger est aujourd'hui écarté, El Hamdoulilah !*

Claude Buchkremer

1934

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1934*, manuscrit, 4 pages, *Journal bis. L'année 1934*, tapuscrit, 15 pages [MLPA 00148/0003/012-13]

Écho de lecture

Alors que Jeanne et les enfants séjournent à Alexandrie pour la convalescence de Jean, Maurice se distrait en jouant au bridge au Club Mohamed Ali et en faisant du golf au Sporting.

17 février 1934 : la Belgique est en deuil. *Notre Roi bien-aimé et l'un de nos héros nationaux, S.M. Albert I^{er}, vient de trouver la mort dans un stupide accident de montagne.*

Les mesures antisémites d'Allemagne se répercutent devant le tribunal mixte : un groupe de Juifs du Caire a assigné le Président de la Colonie allemande pour lui signifier les Juifs ont été calomniés. Si cette action n'est pas recevable, elle donne néanmoins aux plaignants l'occasion de se défendre devant une institution à caractère international.

En mars, le scandale Stavisky secoue la France et *fait découvrir pas mal de tripotages politico-financiers*. Le Président Doumergue revient au pouvoir.

Maurice De Wée se lance cette fois dans une véritable expédition au désert qui n'a jamais été réalisée en automobile. Après avoir suivi le rivage de la Mer Rouge, passant par les gisements de pétrole de Hurghada, les voyageurs traversent le désert jusqu'à la vallée du Nil.

Personnalités et mondanités – Maurice y est toujours invité – se succèdent au Caire : le Congrès postal ; Alexandre Millerand, ancien président de la République française ; le professeur Henri Pirenne venu donner une série de conférences sur *son dada*, « Mahomet et Charlemagne » ; le professeur Jean Capart revenu voir les sites égyptologiques ; une ambassade extraordinaire venue faire part au Roi Fouad de l'accession au trône du Roi Léopold III.

La Course automobile du désert organisée par le Royal Automobile Club d'Égypte est gagnée par M. et M^{me} De Wée. *Jeanne au volant et moi faisant sac de sable, nous sommes arrivés en tête de 40 concurrents, réalisant une vitesse de 77 km de moyenne sur un parcours désertique de plus de 200 kilomètres.*

Maman et Marie sont dans nos murs, un événement peu ordinaire. On leur montre la Basse Égypte. Tous les amis donnent des dîners en leur honneur. Elles sont ravies de leur séjour.

Le juge De Wée siège à l'assemblée législative à Alexandrie. Il s'agit là d'une attribution des juridictions mixtes qui peuvent approuver, refuser ou amender un projet de loi voté par le Parlement égyptien, faute de quoi la loi n'est pas applicable aux étrangers.

Jeanne part précipitamment à Bruxelles car sa mère est gravement malade, puis les enfants rentrent en Belgique avec leur grand-mère paternelle et Maurice les rejoint à la fin juin. Ses vacances sont *calmes*, ce qui ne l'empêche pas d'entreprendre un périple en automobile jusqu'en Scandinavie. Il visite Oslo, revisite Stockholm, descend vers la Baltique, se rend en ferry-boat au Danemark où il découvre Copenhague (*une ville bien « latine » d'allures et de cuisine en comparaison avec la Suède et la Norvège*). Il parcourt le Jutland, *calme et sympathique petit pays*, avant d'entrer dans la Grande Allemagne hitlérienne : *dès la frontière les croix gammées nous écrasent de leurs tons voyants ; les fifres et les tambours assourdissent nos oreilles*. Le voyage se termine par les visites de Hambourg, Hanovre, Dortmund et Düsseldorf.

Le retour en Égypte se fait par Verdun, Beaune, Montélimar, Avignon et Marseille où la famille De Wée embarque sur le *Sphinx* pour *une bonne traversée*.

Le gouvernement égyptien démissionne. C'est la fin d'un régime dictatorial, le retour à la Constitution de 1923, des élections libres et du Wafd.

La famille De Wée déménage pour occuper un élégant appartement dans un grand building moderne de la rue Chagaret el Dorr, toujours à Zamalek. C'est *magnifique pour la réception*. Par ailleurs, le tribunal déménage à l'avenue Fouad où il s'installe dans un nouveau palais *très confortable, au style élégant et moderne*. Le juge De Wée reste affecté à la même chambre dont le travail diminue en raison de la crise. Son travail d'instruction ne chôme toutefois pas.

L'Europe ou plutôt le monde entier vit dans le malaise, l'agitation et la crise, personne n'est satisfait et plus on grogne, plus on s'agite et plus mal ça va !

On attaque les juridictions mixtes de plus belle. Le gouvernement égyptien présente une note aux puissances étrangères en vue de régler les deux questions qui lui tiennent à cœur : d'une part imposer l'emploi de la langue arabe – une des quatre langues judiciaires qu'aucun avocat ni magistrat n'utilise, de manière à être compris par tout le monde – et d'autre part confier la présidence des chambres à des magistrats égyptiens. Le juge De Wée n'y voit aucun inconvénient.

Claude Buchkremer

1935

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1935*, manuscrit, 6 pages, *Journal bis. L'année 1935*, tapuscrit, 17 pages [MLPA 00148/0003/012-13]

Écho de lecture

Maurice De Wée passe le réveillon à Siwa, une oasis célèbre *qui manquait à son catalogue*. Mis à part la présence de Berbères, ce voyage classique n'est ni le plus beau ni le plus intéressant.

Des *nouvelles réconfortantes* d'un ami de Bruxelles – Albert Houtart³ est fait baron et devient Gouverneur du Brabant – lui inspirent un brin d'amertume : *Et dire que c'était mon cadet au Parquet.*

Son grand ami Aziz Izett Pacha est nommé ministre des Affaires étrangères : *c'est très bien pour l'Égypte. C'est bien moins pour moi car les nouvelles occupations de « mon » Pacha pourraient l'éloigner de moi.*

Travail, mondanités, sports, jeux, balades dans le désert, ciné, théâtre.

En avril, Maurice fait un voyage dans le désert dont il revient éccœuré et pratiquement brouillé avec ses amis Le Balle, car le groupe s'est perdu à cause d'une erreur de boussole au beau milieu des sables dans lesquels les voitures s'enfoncent jusqu'aux essieux. *Je ne regrette pas de l'avoir tenté mais je ne désire plus recommencer. J'ai fait le tour des voluptés désertiques.*

En Belgique, van Zeeland forme un ministère avec Spaak, *le casseur de carreaux*, et De Man. La première mesure qu'ils prennent est la dévaluation du belga.

L'Égypte judiciaire publie le récit du voyage de Maurice De Wée en Russie⁴.

En juin : surcroît de besogne au tribunal, au club presque chaque soir, golf deux fois par semaine, déjeuners, dîners, thés presque chaque jour, mondanités, sorties nocturnes.

Les vacances à Bruxelles sont précédées d'un *magnifique voyage*. Escales au Pirée et à Stamboul que Maurice est heureux de montrer à ses enfants. Au départ de Constanza en Roumanie, la famille se rend en voiture à Bucarest, puis traverse la Transylvanie avant de longer la vallée du Danube. *La Roumanie est un fort beau pays, riche et pittoresque mais qui est bien en retard au point de vue tourisme.* Vienne, la Bavière, Nuremberg et Francfort, puis le long du Rhin jusqu'à Cologne. Jeanne et les enfants séjournent ensuite dans un *charmant petit hôtel* à Sart dans les Ardennes, tandis que Maurice retourne à Bruxelles pour aller embrasser les siens et revoir ses amis.

29 août : la Reine Astrid perd la vie dans un accident d'auto près de Zürich. *Bruxelles est morne et silencieuse.* Comme des milliers de Belges, Maurice défile devant le corps de la souveraine et assiste à ses funérailles.

Il fait des visites fréquentes à l'Exposition internationale qu'il trouve magnifique, le *clou* étant la section des beaux-arts. Il accueille de nombreux amis d'Égypte, tels Puech et Bassard, pour leur faire visiter l'exposition et les emmener à Anvers, à Gand et à la mer.

Le retour se déroule sans encombre. On traverse la France par Paris, Bourges, Montluçon, Arles et Marseille. Le *Mohammed Ali el Kébir* fait escale au Pirée, celles de Gênes et de Naples étant *brossées* à cause des événements politiques : *l'affaire d'Abysinie risque d'être l'étincelle qui mettra le feu aux poudres*, auquel cas l'Égypte se trouverait placée au centre d'un conflit entre l'Italie et la Grande-Bretagne. Une puissante escadre anglaise occupe d'ailleurs déjà le port d'Alexandrie.

En novembre, la guerre d'Éthiopie et les sanctions infligées à l'Italie sont au premier plan de l'actualité :

« Les Anglais veulent la peau de Mussolini qui dérange leur jeu habituel et qui ne se laisse pas manœuvrer. Mussolini veut prendre pied en Éthiopie et j'estime

³ Le gendre du baron Carton de Wiart et l'oncle de François Houtart. Il a épousé Ghislaine Carton de Wiart, la sœur de la mère de François Houtart, Gudule Carton de Wiart.

⁴ Maurice de Wée, Président de Chambre au Tribunal Mixte du Caire, « Un tour en U.R.S.S., Notes et Impressions », in *L'Égypte judiciaire*, 1935.

qu'aucune menace ne l'arrêtera. Le résultat de l'attitude anglaise sera de jeter Mussolini dans les bras d'Hitler. C'est alors qu'on sera bien ! »

Au tribunal, le juge De Wée reste affecté à la même chambre et hérite en plus d'un lot d'affaires immobilières.

Étudiants et ouvriers manifestent en Égypte. Les opposants veulent le rétablissement de la Constitution de 1923, les Anglais refusent mais finissent par céder.

En France, Laval et les modérés triomphent. En Belgique, *l'étoile de van Zeeland pâlit* : il est attaqué par Degrelle et beaucoup d'autres.

Le juge De Wée publie la seconde édition, revue et corrigée, de son étude sur le billet à ordre. Il donne une conférence sur un *projet de tribunaux mixtes en Europe* au Jeune Barreau du Caire et à la Société d'économie politique. *Grand auditoire. Succès.*

Rien ne va plus en cette fin d'année :

« 1935 se termine dans l'agitation. Les menaces de guerre planent toujours sur nos têtes. En Égypte des manifestations continuent. Les Anglais ne savent plus sur quel pied danser. Avec toutes ces agitations et menaces, la Bourse est plus mauvaise que jamais. Ma situation financière est affreuse ».

Claude Buchkremer

1936

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1936*, manuscrit, 8 pages, *Journal bis. L'année 1936*, tapuscrit, 15 pages [MLPA 00148/0004/003]

Écho de lecture

Après nous avoir annoncé la mort du Roi George V d'Angleterre, la démission de Laval en France et son remplacement par le cabinet Sarraut, le fait que Mussolini s'est jeté dans les bras d'Hitler et que le calme est revenu en Égypte, Maurice De Wée nous informe qu'il a terminé ses études théoriques de bridge – il a notamment lu les gros volumes de Culbertson – et que, depuis lors, il perd régulièrement : *la veine est préférable à la science !*

La vie frivole continue au Caire. Lors d'une représentation de charité anglo-saxonne, son embonpoint permet à Maurice de tenir le rôle d'Henri VIII dans une fête de tableaux vivants.

Mars 1936 : *Un événement extraordinaire et inattendu ! Je ne siège plus au tribunal, je suis devenu législateur.* Il s'agit là d'une *nomination très flatteuse et fort intéressante.* En effet, le gouvernement égyptien a créé des Commissions de révision des Codes, qu'il entend refondre complètement. Maurice De Wée a des raisons de s'en réjouir, compte tenu des honneurs et des indemnités liés à cette nouvelle charge. Il y a cependant un inconvénient en ce qu'il doit donner sa démission provisoire de juge : *Six grands juristes dont je suis sont chargés en deux ans de présenter un projet complet de Codes égyptiens. Les amis, les collègues font un nez de dimension. Je suis passé grande vedette. Les jalousies se concentrent sur ma tête.* Sa petite vie confortable de jeu et de mondanités est terminée ; il potasse du droit du matin au soir et, la nuit, son esprit remanie les textes des projets.

Profitant de la tension anglo-italienne et de la faiblesse du gouvernement français, Hitler occupe la Rhénanie au mépris des traités.

Le Roi Fouad décède le 28 avril 1936. Agitation au Caire à propos de sa succession. Les partis politiques et la Résidence britannique se mettent d'accord sur les noms des trois régents, au nombre desquels figure Aziz Izett Pacha, le grand ami de Maurice, que celui-ci considère comme un *grand honnête homme, droit, bon et modeste*.

En France, on assiste à la victoire du Front Populaire de Léon Blum. En Belgique, c'est la défaite des Catholiques et le gros succès rexiste.

La campagne d'Éthiopie est terminée. Victor-Emmanuel y a été proclamé Empereur.

En juin, le gouvernement Nahas supprime la Commission des Codes, en suite de quoi le juge De Wée, qui a été remplacé par Stenuit au tribunal mixte, n'est pas très fixé sur son sort. Il ne semble toutefois pas se tracasser outre mesure : *En attendant, je vais partir en vacances*.

Le voyage de retour en Belgique s'effectue sur le confortable *Mariette Pacha*, puis en auto par la Côte d'Azur, la route des Alpes, Chamonix, le Jura et l'Alsace. À Bruxelles, Maurice revoit ses amis et connaissances et fait sa tournée habituelle au Palais et dans les ministères. La plupart des gens sont déprimés et inquiets. La famille séjourne à la mer.

C'est la guerre civile en Espagne.

Un traité anglo-égyptien est conclu au mois d'août. L'occupation du pays prend fin, même si les troupes anglaises sont toujours présentes en Égypte comme « alliées » et que le Haut-Commissaire ou Résident se transforme en « Ambassadeur ». Au Soudan, tout reste aux mains des Anglais. La Grande-Bretagne promet en outre son appui à l'Égypte en vue de la suppression des Capitulations et des tribunaux mixtes.

En septembre, Maurice effectue un *petit voyage* en Allemagne et en Tchécoslovaquie avec des amis. Ils s'arrêtent à Heidelberg, Ulm, Marienbad, Carlsbad, Iéna, Weimar, Kassel et Cologne.

À sa rentrée en Égypte, le juge De Wée reprend sa place et son rang au tribunal. Il préside désormais la 4^e chambre qui s'occupe de contrats de vente, de renvois intempestifs, d'affaires locatives et de billets à ordre.

Dans un discours prononcé en novembre, le Roi Léopold III conseille au pays de retourner à la neutralité volontaire qui consiste à s'armer le plus possible de façon à faire respecter cette neutralité. *C'est une politique fort habile*. Cette initiative royale est presque unanimement approuvée dans le pays et à l'étranger, alors qu'en France c'est la stupeur et l'indignation.

La Commission des Codes est ressuscitée et élargie, notamment à van Ackere, Bassard et Pennetta. Le juge De Wée est satisfait mais redoute les conclusions d'une Conférence capitulaire qui va bientôt être appelée à régler le sort des tribunaux mixtes.

Les Soviets et les Dictateurs s'affrontent en Espagne. Le Japon vient de conclure une alliance avec l'Allemagne. L'Angleterre est agitée par la question du mariage du roi avec une Américaine, Mrs. Simpson. *Abdiquera ? Abdiquera pas ?*

Claude Buchkremer

1937

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1937*, manuscrit, 5 pages, *Journal bis. L'année 1937*, tapuscrit, 12 pages [MLPA 00148/0004/004]

Le tribunal mixte est en pleine effervescence : à la suite *d'intrigues plus ou moins propres*, le juge Pennetta est nommé vice-président alors qu'il n'était que cinquième par ordre d'ancienneté. Le juge De Wée est écœuré.

La Commission des Codes s'est remise au travail.

Maurice De Wée devient membre du Rotary Club où il représente la magistrature mixte. Il assiste à contrecœur aux déjeuners du mercredi : *la chère est franchement mauvaise* et il s'y déroule une *espèce de liturgie solennelle et puérile*.

Le président Peter est nommé à la Cour d'appel. En vue de son remplacement, le juge De Wée fait campagne pour son ami Bechmann, et donc contre Pennetta. Cette tentative se solde par un échec puisque Pennetta l'emporte haut la main. De mauvaise humeur, Maurice sort de moins en moins. *Au risque de me mettre mal avec tout le monde et de compromettre mon avenir, je suis décidé à bouder tout le monde et à partir en guerre*.

La Conférence des Capitulations se tient à Montreux au mois d'avril. Le monde judiciaire est en émoi. À l'instigation de l'Égypte, soutenue par la Grande-Bretagne, on assiste à la condamnation à mort des juridictions mixtes. Puisqu'un sursis de 12 ans leur est accordé, c'est pour le juge De Wée *une mort sans beauté et sans gloire*.

Le Roi Farouk, qui a atteint sa majorité, accède au trône d'Égypte en juillet 1937.

Maurice De Wée est en lice pour le poste d'avocat général. Sans conviction, il postule pour la simple raison que des collègues moins anciens que lui ont posé leur candidature sans même le prévenir. Comme souvent, c'est à un Britannique que le poste sera attribué. Par ailleurs, le juge Puech est nommé conseiller à la Cour : *encore un moins ancien qui me passe entre les jambes*.

Les vacances sont plutôt calmes cette année. Le *Champollion* accoste à Villefranche. De là, la famille De Wée se rend en auto à Turin, puis à Stresa. Après avoir fait le tour des îles Borromées, elle prend la direction de la Belgique par le Simplon, Interlaken, Berne, Bâle et les Vosges. Tournée habituelle à la mer du Nord et en province.

Maurice De Wée passe *quelques journées agréables* à Paris pour la Semaine du Droit. Il est reçu à la Cour de cassation, à la Faculté de droit et à l'Hôtel de ville.

La famille entreprend un *petit voyage* en auto jusqu'en Bretagne, une région que Maurice aime beaucoup et qu'il n'a plus vue depuis près de 20 ans. Du Mont-Saint-Michel, en passant par Dinard, Perros-Guirec et la pointe du Raz, ils rejoignent Quimper, les alignements de Carnac, Quiberon et La Baule, pour terminer par Nantes et Angers. C'est à ce moment-là qu'Aziz Pacha appelle Maurice en Suisse, ce qui l'amène à traverser la France d'Ouest en Est pour arriver en Suisse du côté de Zürich où il est reçu *princièrément* par son grand ami.

Le trajet Belgique-Égypte est, cette fois, plutôt direct : Paris, Vichy, Saint-Étienne, Avignon et Marseille.

Des nominations consécutives aux accords de Montreux changent complètement la physionomie du tribunal du Caire qui compte désormais 28 juges, dont 17 étrangers et 11 Égyptiens. Plusieurs collègues sont promus, tous moins anciens que le juge De Wée. Le *charmant président* Pennetta lui *colle* en outre les contredits, *la matière la plus embêtante du tribunal*.

En décembre, Bernard de l'Escaille, Ministre de Belgique, est nommé ambassadeur près le Saint-Siège. Son successeur est Guy de Schoutheete, un ancien compagnon d'université de Maurice De Wée, qui le considère comme *un garçon aimable et distingué*.

La Commission des Codes reprend péniblement ses travaux... *Nous n'en finirons jamais*.

Le Roi Farouk révoque Nahas Pacha et appelle Mohamed Mahmoud, avec lequel on en revient à un gouvernement de dictature.

Les menaces de guerre et de révolution ne cessent de planer sur nos têtes. J'ai perdu confiance dans plusieurs amis et connaissances et en moi-même. Mais de quoi sera fait 1938 ?

Claude Buchkremer

1938-1943

Les échos de lecture des années 1938 à 1943 sont parus dans le numéro 8 de notre revue.

1944

De Wée Maurice, *Journal. L'année 1944*, manuscrit, 140 pages [MLPA 00148/0006/002]

Écho de lecture

En tant que lecteur disposant du recul historique nécessaire, nous savons que la fin de la guerre est proche en cette année 1944... Nous entamons donc la lecture de ces pages avec une certaine impatience en quête des indices, des éléments qui annonceront la délivrance, la libération ! Nous nous questionnons aussi sur la suite de la carrière de Maurice De Wée qu'il jugeait brisée. Sera-t-il muté ?

Janvier s'annonce toutefois sur des bases toujours aussi routinières : philatélie, nombreuses lectures, tribunal, golf, courrier, club, messe et récriminations récurrentes envers ses enfants, Jean et Babette, et envers sa femme, Jeanne. Un *trou* dans le manuscrit existe entre le 31 janvier et le 13 février... Pages perdues, temps perdu ? Nous reprenons dès lors le fil de la lecture le 13 février par un récit rapporté d'Italie. On y mange, dit-on, de la soupe à l'eau avec quelques macaronis, de la viande une fois par mois, on porte des souliers en simili cuir et bois... Mais très vite, nous participons aussi aux prémices du voyage que Maurice fera tout prochainement au Congo⁵. Voyage qui serait *le plus périlleux, le plus fertile en spectacles nouveaux*.

Avant ce départ prévu au mois de mai, Maurice De Wée poursuit ses très nombreuses lectures, souvent de nature politique, et nous dit peu apprécier les utopistes qui ne voient pas le danger bolchevique et goûte surtout aux auteurs plus terre à terre et réalistes. Ses visites fréquentes à son frère l'amènent aussi à discuter de politique avec lui. *Albert a toujours la tête pleine de réformes sociales très à gauche et plutôt*

⁵ L'année 1944 est l'année du voyage au Congo. Le journal de ce voyage, intégralement transcrit par Francine Meurice, est publié sous le titre « L'émerveillement d'un magistrat international » dans Jean-Claude Kangomba Lulamba, Nicole Leclercq, Francine Meurice, sous la direction de Marc Quaghebeur, *Congo-Meuse*, n° 12, « Traces de la vie coloniale au Congo belge et au Ruanda-Urundi », Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, Paris, L'Harmattan, 2017.

nébuleuses, et, contrairement à lui, il est emballé par De Gaulle qui est à ses yeux le seul grand homme du monde. Il nous relate aussi la situation politique en Grèce ; une crise ministérielle gronde et on parle d'un ministère anti-royaliste, mené par *une espèce de Tito*, soutenu par les Alliés.

Au mois de mai, Maurice De Wée finalise les préparatifs pour son voyage au Congo (visas réglementaires, vaccins). Il exprime une forte impatience de se retrouver seul à découvrir cette nouvelle contrée.

« On me dépeint le pays très beau. Je verrai de l'inédit comme paysages et comme mœurs, comme faune et comme flore. Les réalisations belges en matière coloniale m'attirent également : on les dit grandioses. Je pourrai enfin échapper aux mercantis et trafiquants – du moins de leur compagnie forcée – et aussi aux délateurs et espions de tous genres. J'échapperai aussi aux lamentations domestiques... au spectacle d'enfants ingrats, nonchalants, paresseux, indisciplinés... Jamais comme aujourd'hui, je n'ai senti pareil besoin de changer de décor ! »

Le voyage sera à la hauteur de ses espérances. À son retour mi-août, il reprendra ses activités : tribunal, club, golf, philatélie, dîners, visites à Albert... En septembre, on sent la fin de la guerre. Il semblerait que les Alliés soient à la frontière belge... Bruxelles serait libérée ! Joie ! Satisfaction ! Félicitations ! Le 9 septembre, *Te Deum* à l'église Saint-Joseph pour fêter la libération de la Belgique. Toute la colonie belge est présente sauf *le clan Jacquet*. Scheyven prononce un discours fort apprécié, à connotation très royaliste. On semble toutefois s'orienter vers une régence.

Maurice De Wée s'attarde sur la situation politique mondiale fort tendue. Il n'y a d'accord sur aucun point entre les trois grands États. La politique intérieure est partout chaotique et pleine de dangers. Les Allemands continuent à résister dans les États baltes et en Scandinavie, en utilisant de nouvelles armes : les V5 à base d'atomes. Dans les Balkans, c'est la guerre civile ; en Italie, l'instabilité ; en Hollande, la menace de destruction totale ; les Russes se positionnent au centre de l'Europe et la Chine, quant à elle, est épuisée ! En Grèce, les Anglais ont dû mitrailler la foule pour mater la rébellion. Pour se justifier, Churchill expliquera que *rien n'est plus contraire à la démocratie que le règne de bandes armées qui entendent imposer leur point de vue par la force et qui se conduisent comme de véritables gangsters*. Ce discours soulève des tempêtes. Churchill se rend ensuite en Grèce pour apaiser les esprits, mais c'est un échec total ! Selon Maurice De Wée, tout le monde est conscient que la Grèce, c'est Moscou !

Le Caire aussi est agité, les étudiants manifestent contre les Anglais qui voudraient séparer de plus en plus le Soudan de l'Égypte.

Sur un plan plus personnel, et en rapport avec *l'affaire* qui l'a si fortement secoué l'année précédente, la situation semble s'éclaircir et se débloquer quelque peu. Nous trouverons dans le journal plus de dix pages consécutives d'écriture suivie traitant de cette accusation d'implication dans le Comité des 3. Maurice De Wée y exposera le grief principal qui lui est reproché : avoir voulu *former un comité pour recevoir les Allemands*. Il désignera les personnes qui seraient à l'origine de ces fausses rumeurs et qui seraient intervenues dans la décision de ne pas le nommer au poste de magistrat auquel il avait pourtant droit (démarches malfaisantes de la Légation belge auprès du gouvernement égyptien, du gouvernement belge, de l'ambassade britannique, racontars émanant de compatriotes). Il développera aussi les éléments de sa défense : le rôle ambigu joué par Scheyven, les fausses vérités sur lesquelles on s'appuie pour

l'accuser (des documents qui seraient en sa possession et dont il n'a même pas connaissance), le côté grotesque de l'accusation proférée contre lui (former un comité pour recevoir les Allemands) qui ne se fonde sur aucune réalité. Maurice De Wée ne demande toutefois aucune réparation pour l'instant mais veut qu'il soit mis un terme à cette histoire jugée ridicule. *Il ne faudrait pas que le nouveau Ministre de Belgique soit impressionné par cette fable... Qu'au lieu d'écouter des fables, on veille à bien regarder les faits : et ceux-ci parlent. Trois années de captivité en Allemagne pour faits patriotiques, croix civique de première classe 14-18, invalidité...* Par ailleurs, Scheyven semble hors-jeu, *un peu dingo*, tenant des propos incohérents, faisant des gestes insensés... *Suite de malaria ou folie des grandeurs ?*

1944 s'achève et, comme pour chacun de ses carnets, Maurice De Wée tirera une conclusion de l'année passée : *Cette année est celle de la libération de l'Europe et de l'aube de la victoire. Pour moi, ce fut l'année de mon voyage au Congo. Que sera 1945 ? L'année de l'Armistice en Europe, sans doute. Puisse-t-elle ne pas être celle du Front populaire en Belgique et celle de la ruine financière totale !*

Et puis, le 25 février, Maurice De Wée a eu 53 ans et le 27 octobre, Babette est devenue une jeune fille...

Carine Dierkens

1945

De Wée Maurice, *Journal. L'année 1945*, manuscrit, 142 pages [MLPA 00148/0006/003]

Écho de lecture

Janvier 1945, Maurice De Wée nous peint un sinistre tableau du Monde : partout on souffre de la faim et du froid, on fusille les pétainistes, les bombes volantes des Allemands continuent à pleuvoir, à Marseille des alertes se font entendre chaque nuit à la suite du lancement de mines dans le port, en Bulgarie des ex-régents et des ex-ministres sont massacrés, et Jacquet est dégoûté de ce qu'il observe en Belgique, cherchant sa voie entre communistes et démocrates chrétiens. Les Russes ne sont plus qu'à 200 kilomètres de Berlin, certains veulent la répression totale contre les Allemands et qu'on détruise la ville : *les Allemands seraient-ils plus doux que les Français ? Ils n'ont détruit ni Paris ni Bruxelles que je sache !* Tandis qu'au Caire se réunissent le président de la Syrie et de nombreux délégués de pays arabes pour *palabrer au sujet de l'union arabe. Les Libanais semblent regarder ce bloc enfariné avec méfiance.* En mars, une nouvelle conférence des délégués arabes amorcera une Union arabe où il est question d'une grande Syrie et d'un partage de la Palestine.

En Égypte, la situation est également tendue. On parle de son entrée en guerre, sachant que si la nation accepte d'envoyer des Égyptiens contre les Japonais, il y aurait comme compensation l'accès à la Conférence de la Paix, – *alors qu'on sait qu'on n'y a que le droit de se taire*, nous dira Maurice De Wée. Le 24 février, Ahmed Maher Pacha est abattu à coups de revolver en plein Parlement, au moment même où il venait de proposer la déclaration de guerre de l'Égypte. L'assassin est arrêté, il s'agit d'un jeune appartenant aux *chemises vertes*, qui venait de sortir d'un camp de concentration. Les funérailles d'Ahmed Maher Pacha rassemblent un monde considérable. *Foule immense, service d'ordre lamentable, le cortège a été coupé à diverses reprises par les curieux, presque tous des*

va-nu-pieds. Le petit peuple serait très mécontent de l'entrée en guerre de l'Égypte et approuve le meurtre. Le vote de la déclaration de guerre aura toutefois bien lieu : 214 voix contre 2 ! Selon Maurice De Wée, ce serait Churchill qui aurait souhaité cette déclaration de guerre pour avoir à ses côtés des *supporters* et faire contrepoids aux 18 voix de Staline.

En avril, le Reich est en pleine décomposition, des armées entières se rendent aux Alliés. Tout est fini en Italie, au Danemark, en Norvège et en Hollande, mais 29 questions territoriales restent en litige entre les Alliés !

Le 8 mai, Maurice reçoit un coup de téléphone d'Albert, qui lui annonce que l'Armistice aurait été signée le matin même. *Pour nous, c'est peut-être la fin des petits ennuis et sans doute le commencement des grands.*

La situation en Amérique centrale est également évoquée, le Guatemala et le Salvador auraient décidé de fusionner. La réaction de Maurice De Wée face à cette nouvelle est sans appel. *Tous ces États sans traditions et sans particularisme devraient tous s'unir, il en résulterait plus de force et moins de frais.*

Le 9 août, il nous dit : *la grande nouvelle du jour, du moins pour le Monde, c'est, avec la bombe atomique dont on parle beaucoup mais dont on ne dit rien, la déclaration de guerre de l'URSS avec le Japon.* Maurice De Wée nous fait part de ses inquiétudes face à la bombe atomique mais ne semble pas, pour autant, au courant des attaques nucléaires et de leurs effets dévastateurs qui se produisent à ce moment-là.

Il s'attardera à de nombreuses reprises sur la situation politique de la France et sur la place qu'y tient Charles de Gaulle. Peu apprécié durant la guerre, celui-ci semble remonter dans l'estime de Maurice De Wée, *il en est le vrai [guide] actuellement.* Il réussit à former un gouvernement avec des représentants des trois grands partis, *mais c'est un De Gaulle dont les griffes ont été limées !*

Et puis, bien sûr, la question royale prendra une grande importance tout au long de ce journal de 1945. Les socialistes associés aux libéraux demandent l'abdication du roi. Seuls les catholiques résistent au mouvement d'opposition au roi. Le Prince Mohammed Ali aurait proposé à Maurice De Wée de jouer un rôle actif de soutien à ce niveau, mais il décline l'offre : *Monseigneur, je suis très dégoûté. J'ai autrefois non pas joué un rôle mais simplement résisté à un mouvement collectif d'emballement et cela m'a coûté fort cher.* La situation devient très tendue, on reproche au roi un télégramme de félicitations à Hitler. Le 8 mai, le roi Léopold est libéré par les Américains. Le Cabinet Van Acker présente sa démission au Régent. En juillet, on annonce que le roi Léopold va abdiquer. Maurice De Wée est écœuré ! *Les soviétards et les maçons l'ont emporté chez nous comme partout. Ils veulent d'une monarchie émasculée en attendant les soviets. Le jeune prince Baudouin arraché à son père va partir pour Bruxelles. Il sera bientôt Baudouin 1^{er}, dernier Roi des Belges.* Le pays est divisé, la Flandre est royaliste et deux tiers des Wallons sont contre le roi, voire contre la Belgique. La reine Elisabeth est en faveur Léopold et brouillée avec Charles.

En marge de tous ces bouleversements internationaux, Maurice De Wée nous fait part de la suite de *son* affaire. Un courrier lui annoncerait que l'affaire est désormais classée, que rien n'est retenu contre lui. *Très joli tout ça mais les pots cassés restent cassés !* Une nouvelle ouverture de poste à la Cour se profile par suite de la nomination de Vroonen à Liège. Malgré l'appui de Van Ackere il hésite à postuler, craignant de rouvrir les plaies de *l'affaire*. Il apprend toutefois que la Cour, ou du moins ses amis, sont décidés à repousser toute autre candidature que la sienne. Et par ailleurs, on lui propose une place dans la Commission de révision au Code du Commerce. Malgré sa

crainte d'une offensive de la Légation de Belgique auprès des Affaires étrangères, il accepte le poste et tient une part active dans les travaux. Il y semble apprécié, écouté et suivi.

Comme dans chacun de ses journaux, au jour le jour, à travers des propos parfois cinglants, Maurice De Wée nous livre des éléments de sa vie personnelle. Sa passion pour la philatélie qui reste intacte, l'obtention inattendue du bachot par son fils Jean, ses relations parfois tendues avec son frère Albert qui a des idées politiques opposées aux siennes, son voyage à Port-Saïd et les opportunités d'investissement qu'il y trouve, la froideur – voire l'hostilité – de ses proches, l'indiscipline incorrigible de ses enfants, la pauvreté des échanges avec sa femme. En mars, il annonce la fin de la rédaction de son ouvrage sur son voyage au Congo ainsi que sa recherche d'un éditeur et d'un titre. Mais en septembre, il abandonne tout espoir de publication : *Mon voyage au Congo n'est pas encore publié et sans doute ne le sera jamais : je me refuse à supprimer les passages sur le Roi des Belges.*

Une série d'événements du contexte géopolitique mondial nous sont donnés en continu dans ce journal, à travers une explosion d'informations qui partent dans tous les sens, tout comme devait l'être, à l'époque, le flot d'informations reçues sans tri, sans que le temps historique n'ait pu encore faire son office. Nous sommes ainsi face à des éléments qui prennent tous une égale importance et qui génèrent une sensation de profonde dérégulation du Monde. Tout paraît possible ou plutôt... impossible... Plus encore que durant les cinq années de guerre, Maurice De Wée est à l'affût de la situation du Monde, essayant de la décrypter et d'y trouver sa place. L'idée de partir en Amérique est plusieurs fois évoquée, comme s'il s'agissait là du seul lieu où il lui serait encore possible de vivre selon ses conceptions politiques et philosophiques.

Enfin, en cette année 1945, des dates s'égrènent. Des dates de morts : le 27 mars, Lloyd George, l'un des derniers ténors de l'autre guerre ; Roosevelt, le vendredi 13 avril... et puis, Hitler, que l'on annonce mort ou mourant le 30 avril... Laval exécuté en octobre... Et des dates des marques de la vie qui passe et trace son chemin. *Le 27 mai : 49^e année de ma première communion, 21^e anniversaire de mon arrivée en Égypte, 1^{er} anniversaire de mon voyage au Congo...*

Carine Dierkens

1946

De Wée Maurice, *Journal. L'année 1946*, manuscrit, 162 pages [MLPA 00148/0007/001]

Écho de lecture

Feuillets transparents quasi illisibles, encre qui transperce les feuilles de part en part et crée un effet de superposition, écriture minuscule, feuillets épars, papier à lettres d'hôtels de passage glissé sans ordre dans le journal, série impressionnante de noms propres souvent impossibles à déchiffrer et qui seront en quelque sorte sacrifiés lors de la lecture, mélange de dates... Cette année 1946 s'annonce vraiment difficile... pour la lectrice que je suis !

Et pourtant ! 1946 sera l'une des meilleures de l'existence de Maurice De Wée ! Elle lui apportera *plusieurs satisfactions d'amour propre et un sentiment de réconfort en ce qui concerne les enfants.* Il reprendra confiance en sa destinée et celle de ses proches, en la Belgique

et la civilisation. La guerre semble bien loin et c'est surtout sa propre vie qu'il décrira dans ce journal : son ascension professionnelle enfin concrétisée et son voyage de deux mois en Belgique où il pourra retrouver sa mère et sa sœur. Il développera aussi quelques éléments politiques, la Question royale et la relation privilégiée qu'il entretient avec le Roi Léopold III.

Sur le plan de sa notoriété, Maurice De Wée recevra plusieurs distinctions lors de cette année. En février, le voici élu académicien en vertu de son *caractère droit*, de la *fermeté de ses opinions* et de sa *ténacité de « flamand »*. Il recevra aussi la médaille d'or de la Croix-Rouge. Sur le plan professionnel, il devient président du Tribunal du Caire. Il y sera le dernier Européen. En novembre, il gravira encore un échelon pour obtenir la place tant convoitée de président de la Cour. Le Décret qui officialise cette nomination est signé ! Il reçoit de multiples messages de sympathie, rencontre de nombreuses hautes personnalités dont S.M. le Roi Farouk qui le félicite pour ses sentiments royalistes. Le 9 mai : commencement de règne, tour des greffes, début du déménagement... et après quelques jours dans cette nouvelle fonction, il nous dira : *Je ne trouve pas le travail de la présidence absorbant ; il y a des moments où je ne sais que faire et je passe à peine 2 heures dans mon cabinet*. Fin octobre, il quitte le Tribunal du Caire où il a siégé pendant près de 10 ans *en laissant tout dans un ordre parfait*. Pour son départ, il reçoit un coffret d'argent, l'écharpe verte et son portrait prend place dans la galerie des ancêtres. Il emménage à Alexandrie où il prendra ses nouvelles fonctions.

En juillet, il part avec sa famille pour la Belgique par un bateau qui les conduit à Marseille. Deux heures de file serrée pour la vérification des papiers, *les officiels des passeports et de la santé sont peu pressés, en bons fonctionnaires de la république, ils prennent leur temps ! J'ai rarement vu un tel embouteillage ! Des milliers de valises jonchant les tables et le sol*. Fuite ensuite vers Lyon où Maurice De Wée n'arrive pas à échanger ses livres, sauf au cours officiel, ce qui lui occasionne une perte de cinquante pour cent ! Escale à Genève pour récupérer de l'argent placé dans une banque dont il ignorait le nom ! Il profite de l'occasion pour se rendre à Bellevue, à la villa du Reposoir du Roi Léopold III. Il y signe le registre et le parcourt. *Combien de témoignages touchants de Belges de passage, surtout d'humbles citoyens wallons comme flamands*. Départ ensuite pour Paris, et enfin arrivée à Bruxelles où les attendent sa mère et sa sœur Marie. Longues conversations en famille, tour des amis, cartes de ravitaillement, mais aussi nombreuses visites officielles et officieuses avec, en arrière-fond, toujours des discussions sur la Question royale. En général, il discute avec des monarchistes catholiques convaincus mais pas toujours d'accord sur la position à prendre vis-à-vis de Léopold. Il rencontrera à plus d'une reprise le comte Lippens qui considère que le Roi a commis de nombreuses gaffes – sans que ce soit pour autant des crimes – qu'il pourrait pardonner sauf son mariage ! Il critique l'entourage passé et actuel du Roi et, *comme tous les libéraux, il fait de grands éloges du Régent*.

De manière assez étonnante, ses enfants se tiennent bien et Jean est même retourné spontanément à l'église. Après de houleuses discussions avec son père, Jean accepte d'entreprendre des études de médecine à Louvain – *pour essayer*. Son père l'aidera à trouver un logement dans un beau quartier de la ville. L'histoire nous dira que cet essai fut concluant puisque Jean est effectivement devenu médecin ! Quant à Babette, décidée à faire des études de sculpture, Maurice De Wée refuse de l'inscrire aux

Beaux-Arts, établissement qu'il juge beaucoup trop risqué et mal fréquenté ! C'est finalement à Saint-Louis qu'elle sera inscrite⁶.

Fin septembre, lors d'une de ses escapades en Suisse, il rencontre S.M. le Roi pendant plus d'une heure. Maurice De Wée est sensible à sa grande amabilité et à sa profonde timidité. Léopold lui pose des questions sur la politique égyptienne, sur la situation du pays, sur l'attitude des Anglais envers les Égyptiens et, – en s'adressant plus particulièrement au magistrat –, sur la colonie belge. Il lui parle aussi des défaillances de certains Belges et le remercie de tout ce qu'il a fait pour défendre sa cause. Il lui demande de saluer le Roi Farouk et le Prince Mohammed Ali. Durant l'entrevue, Maurice De Wée entend *les rires des enfants royaux tout heureux de recevoir du chocolat de Bruxelles*.

Mi-octobre, Maurice De Wée et Jeanne repartent pour l'Égypte sans les enfants qui restent à Bruxelles pour entamer leurs études supérieures. Le retour au Caire se déroule sans anicroche. Maurice De Wée quitte le Tribunal du Caire le 31 octobre et emménage à Alexandrie pour y occuper son nouveau poste. Sur le plan professionnel, c'est l'aboutissement heureux d'années de luttes, de tensions, d'espoirs et de déceptions. Sur le plan familial, c'est la confiance retrouvée dans l'avenir de ses enfants mais il reste toutefois des tensions palpables avec son épouse qui manifeste avec force son souhait de retourner à Bruxelles. *Mais qu'elle s'en aille donc (mais pas chez moi) et que dans ce cas elle ne revienne jamais !*

Carine Dierkens

1947

De Wée Maurice, *Journal. L'année 1947*, manuscrit, 144 pages [MLPA 00148/0007/002]

Écho de lecture

L'année 1947 fait figure d'année de transition. Transition entre la guerre et une nouvelle vie qui se dessine sans qu'elle ne soit toutefois encore devenue réalité. Maurice De Wée pense en effet de plus en plus à revenir en Belgique pour y assumer une charge au sein de la magistrature. Son retour à Bruxelles pendant ses 4 mois de vacances d'été lui permettra d'entamer des négociations avec différents membres de la Cour pour qu'ils appuient sa candidature. On lui propose de postuler en tant que 1^{er} Substitut avec un traitement de 16 000 francs par mois, on lui conseille aussi les Finances ou alors... la Cour d'appel ! Tout semble ouvert, même si des tensions restent perceptibles entre lui et ses *ennemis* personnels du temps de la guerre. Maurice De Wée, tout comme cela s'est produit durant des années en Égypte, cherche à occuper une place importante sur l'échiquier de la Magistrature, souffre et rage des résistances rencontrées tout en s'émerveillant aussi des soutiens qu'il reçoit de différents amis ou de nouvelles connaissances. Parmi celles-ci, les Carton de Wiart qui lui laissent une excellente impression. *Un grand monsieur intéressant et aimable*. Nous sentons Maurice De Wée, cette année encore, en quête d'un renouveau professionnel

⁶ Journal, à la date du 3/10/1946. Élisabeth poursuivra par la suite ses études à l'académie des Beaux-Arts de Bruxelles (cf. le P.S. de l'écho de Michèle Maitron sur la correspondance d'Élisabeth de Wée, p. 61).

qu'il devra obtenir de haute lutte, ne ménageant pas sa peine pour cultiver toutes les relations amicales et professionnelles qui seraient susceptibles de l'aider.

Par ailleurs, Maurice De Wée nous dépeint une situation financière et économique catastrophique liée à de grandes tensions politiques : la Bourse est en forte baisse dans presque tous les pays d'Europe, l'Angleterre voit sa livre s'effondrer. En Belgique, sa maman et sa sœur ne s'en sortent plus ! Les enfants ont coûté plus cher que prévu et des travaux de réparation de la maison ont fait fondre tout leur capital ! Il est obligé de revendre de l'or à perte. En Égypte, il organise des transferts de fonds en cas de départ définitif. Il s'inquiète : *Comment pourra en sortir le retraité que je serai dans deux ans !*

Maurice De Wée est dans ses pensées à la fois en Égypte et en Belgique. Il nous dit avoir le cafard sans en connaître la raison... Son esprit est occupé, non seulement par son avenir professionnel qu'il imagine en Belgique, mais aussi par les études de ses enfants, par la mauvaise santé de sa maman, par le déménagement prochain de son frère Albert. Il se fait du souci pour Jean, qu'il sent physiquement à plat, et moralement, affaibli par le régime de la Belgique. Il s'inquiète pour sa maman qui souffre probablement d'un cancer, qui est toujours la larme à l'œil et qui a perdu toute gaieté. Il pressent les difficultés que provoquera le retour d'Albert et de sa famille : *J'approuve l'idée mais quelles complications nouvelles pour l'installation et pour le rapport entre les trois belles-sœurs !* Quant à Babette, elle apparaît heureuse et fort appréciée par son cercle d'amis qui diront d'elle : *C'est la plus intelligente, la plus chic, la plus artiste des jeunes filles.* Maurice De Wée semble la découvrir et prendre plaisir en sa compagnie pour aller se promener, visiter des musées, sortir au cinéma. Cette alliance père-fille s'exprime aussi à travers le buste⁷ que Babette réalisera de lui lors de l'été 1947. En septembre et en octobre, Maurice De Wée posera presque quotidiennement dans l'atelier de sa fille.

Ce va-et-vient entre la Belgique et l'Égypte se retrouve également dans les anecdotes de la vie quotidienne, qu'elle soit bruxelloise ou égyptienne. Maurice De Wée nous dépeint en effet une série de petits événements comme s'il observait ceux-ci avec un regard un peu distant, nostalgique ou amusé. En Égypte :

« Tintamarre sous ma fenêtre : un cortège passe. Il conduit une jeune mariée au domicile de son époux avec literie, armoire à glace, robes et linge portés par les voisins, le tout précédé d'une musique enragée. [...] Vendredi saint orthodoxe ; la chapelle voisine n'a pas cessé d'envoyer dans le ciel et dans nos oreilles des glas funèbres ; dans les rues les enfants lancent des pétards ; aux carrefours même des grandes artères on vend des moutons vivants qu'on emporte sur les épaules. »

En Belgique :

« Promenade à la Foire du Midi et frites chez Fritz. Ce lieu me paraissait autrefois un lieu de délices et m'a semblé maintenant minable et ridicule. Mais aussi, une promenade par l'avenue des Nations remplies de magnifiques habitations. La plus belle est sans conteste l'ambassade des Soviets puis vient la Légation d'Égypte. »

Et puis, plus que jamais, l'année 1947 est une année de lecture et de cinéma ! Il apprécie comme un chef-d'œuvre *La Faillite de la Paix* de Maurice Baumont mais aussi

⁷ Ce buste a été offert tout récemment par Jean De Wée aux AML, en remerciement du travail que fait l'APA sur ses archives familiales.

les livres de Koestler, à commencer par *Le Zéro et l'infini* et *La Croisade sans croix*. Il y trouve une pensée métaphysique sur le bolchévisme et le nazisme. Au cinéma, il découvrira *La Belle et la Bête*, jugé comme une très, très belle production française, *Les Enfants du Paradis*, considéré comme un chef-d'œuvre de composition, de technique et d'interprétation mais d'un genre réaliste qu'il ne prise pas. Ses enfants lui conseillent aussi *Les Inconnus dans la maison*, qui traite du rapport entre parents et enfants mais qui cause, autant à lui qu'à sa femme Jeanne, une déplorable impression.

Quant à la Question royale, cela reste un problème latent, qui transparaît régulièrement dans l'une ou l'autre considération ou au fil de discussions avec des proches. *Il paraît que le Prince Baudouin se refuse à rentrer en Belgique sans son père... Ça se comprend un peu... mais ne changera-t-il pas d'avis ? Pour moi, la solution de la Question royale se trouve dans le retour autorisé du Roi à Bruxelles et de son abdication volontaire ici, sur place.*

Le monde est agité de toute part. On pressent aussi les futurs conflits contemporains. En décembre, les journaux apprennent qu'Arabes et Juifs se préparent à la guerre à la suite du vote de l'ONU sur le partage de la Palestine. La ville est remplie de cortèges de manifestants s'opposant à cette décision. Ils crient notamment : *les Juifs sont les chiens des Arabes !*

Carine Dierkens

1948

**De Wée Maurice, *Journal. L'année 1948*, manuscrit, 118 pages
[MLPA 00148/0007/003]**

Écho de lecture

En cette année 1948, Maurice De Wée conserve sa position d'observateur attentif et engagé des événements internationaux. Il évoque dans ses cahiers, comme à chaque fois, tous les faits politiques, économiques, qui traceront les lignes du futur. Ceux-ci ressortent en pleine lumière ou se devinent tels des palimpsestes cachés derrière les préoccupations de sa vie personnelle et professionnelle.

Maurice De Wée décrit, analyse, selon sa grille personnelle d'homme de droite, une série d'événements qui ont marqué 1948. Tout d'abord, l'assassinat de Gandhi, le 30 janvier, qu'il perçoit comme une grave menace sur l'ordre mondial. En février, il s'inquiète du changement de régime politique en Tchécoslovaquie qui s'orienterait, selon lui, vers une dictature populaire menaçant de se produire également à Rome, Paris ou Bruxelles. L'enjeu que représente Berlin est clairement énoncé aussi. Son blocus par les Soviétiques se déroule au même moment que la condamnation de Tito par Moscou. Maurice De Wée semble penser – espérer – qu'il s'agit d'une fissure dans le bloc communiste. En avril, il nous commente, d'une part, le triomphe de Gasperi et de la droite à la suite des élections en Italie, en ayant la sensation que le monde respire, et, d'autre part, la révolution communiste au Costa Rica. *Et dire que c'était le pays où je croyais me mettre à l'abri !* Il pointe plus spécifiquement la date du 5 avril et décrit cette journée, vécue comme révolutionnaire en Égypte. La police égyptienne est en grève dans tout le pays avec l'armée qui, toutefois, reste toujours maître de la situation. Maurice De Wée veut se rendre chez le dentiste – absent – et trouve les vitrines défoncées. La Banque belge est également fermée par des camions militaires. À son arrivée au Palais, les choses se gâtent : des coups de feu fusent de partout ! Le

magistrat a juste le temps de se réfugier dans une boutique arabe et est sauvé *in extremis* par des gardes du Tribunal qui l'ont aperçu. Le bilan des dégâts et des victimes est considérable ! Maurice De Wée sent qu'il a frisé la mort. Plus tard dans l'année, on découvrira de véritables arsenaux de guerre accumulés par les Frères musulmans. Tout semblait prêt pour la guerre. Et puis, la journée historique du 15 mai est longuement évoquée : l'Égypte se réveille en état de guerre avec la proclamation de la loi martiale, la censure rétablie, l'installation de camps de concentration... L'armée a franchi la frontière palestinienne où est né ce jour-là l'État d'Israël. Maurice De Wée, inquiet de l'avenir, se demande, une fois encore, s'il ne vaudrait pas mieux partir pour l'Amérique, même comme cireur de chaussures ! Mais si un climat de peur règne partout dans le monde, certains hommes se démarquent, notamment Spaak. Son discours à l'ONU fait sensation. Maurice De Wée le qualifie de *remarquable de forme et de fond* et de *particulièrement courageux*. Et puis, il n'oublie pas de souligner aussi une avancée significative en Belgique, le droit de vote enfin accordé aux femmes !

Et qu'en est-il de l'homme ? De Maurice De Wée lui-même ? Cela fait plus de 20 ans que nous le suivons à travers ses journaux qui nous ont ouvert la porte de son intimité : sa vie, sa famille, ses lectures, ses hobbies, ses voyages, ses relations sociales mais aussi, ses cris du cœur, ses coups de gueule, ses positions tranchées, ses espoirs, ses inquiétudes, et parfois même, ses larmes et sa désespérance. Nous le retrouvons, cette année-là, mélancolique. Il se sent vieillir, il sait que c'est la dernière fois qu'il revient en Égypte après ses vacances d'été. Il y retourne seul, sans sa femme, et rentrer chez lui, dans la maison vide, lui donne le cafard, le spleen. Il se rend compte que les cris de Jeanne et ses disputes avec elle lui manquent. Il pleure et ressent une grande sensation de solitude. Mais comme toujours, ses activités lui permettent de reprendre le dessus ! De très nombreuses visites à des princes, barons, magistrats et autres personnalités haut placées, lui permettent de penser à autre chose et de garder intact tout un réseau de relations sociales influentes.

Et puis, nous avons pu constater depuis toutes ces années que Maurice De Wée ne manque pas de loisirs ! Golf quasi quotidien, philatélie, bridge, lectures, cinéma, théâtre, rédaction d'articles, voyages...

Quant à sa famille, elle prend aussi, dans ce journal, beaucoup de place. Sa maman est de plus en plus malade, les conflits entre belles-sœurs sont quotidiens, son frère Albert rencontre des problèmes liés à sa nouvelle fonction, les disputes restent récurrentes avec sa femme Jeanne, les études de son fils Jean le préoccupent et, surtout, il prend à bras le corps le devenir de sa fille Babette. C'est d'elle qu'il semble se soucier le plus. Il souligne à plusieurs reprises sa transformation morale et intellectuelle. Il cherche le meilleur qui puisse être pour la poursuite de ses études. Elle sort de l'Académie avec un Premier prix et une grande distinction, et il la voit déjà recevoir le prix de Rome. Elle accompagne ensuite ses parents en Irlande, pour leur voyage estival annuel, et se livre d'ailleurs à la peinture dans plusieurs sites remarquables. Le climat est serein, et à leur retour en Belgique, Jean les attend à la gare, porteur de bonnes nouvelles : il a réussi ses examens de deuxième année de médecine ! Peu de temps après, il partage, seul, un moment privilégié avec son père lors d'un séjour à Paris. Après les années terribles de l'adolescence, les deux enfants semblent s'être calmés et rangés, à la grande satisfaction de leur père !

Nous attendons donc, dans le prochain journal, le départ d'Égypte pour... la Belgique ? L'Amérique ? La Nouvelle-Zélande ? L'Australie ? L'Afrique du Sud ?... Autant de pays dont le régime politique séduit Maurice De Wée et où il se verrait bien poursuivre sa vie.

Carine Dierkens

1949

De Wée Maurice, *Journal. L'année 1949*, manuscrit, 100 pages [MLPA 00148/0007/004]

Écho de lecture

Au sortir de l'année 1948, nous savions que la vie de Maurice De Wée serait bouleversée l'année suivante. Il allait quitter l'Égypte et réenvisager sa vie ainsi que son futur dans un nouvel environnement. Son journal nous conforte dans cette idée : l'année 1949 est en effet une année de passage, de départ et d'arrivée, de repositionnement et de projets qui peinent à se concrétiser.

Pour sa fin de carrière au sein des Tribunaux mixtes, Maurice De Wée se retrouve seul en Égypte. Il mesure sa solitude mais la comble aussi avec toute sa puissante machinerie de relations sociales, professionnelles et mondaines. Il paraît en effet impensable à Maurice De Wée de rester inactif ! Entre janvier et juin, il lui faut aussi organiser très pratiquement son départ : régler toutes les questions financières, gérer son déménagement (meubles, caisses, voiture...) en payant des droits conséquents de douane et de censure, clôturer ses dossiers professionnels, envoyer des courriers pour préparer sa réinsertion professionnelle à Bruxelles et faire ses adieux à toutes les personnes qui ont compté pour lui. Après 25 ans de vie en Égypte, celles-ci sont nombreuses et se trouvent aussi bien dans la Légation belge que dans la magistrature, chez les dirigeants égyptiens – princes, Pachas – que dans l'aristocratie et la haute bourgeoisie internationales qui séjournent au Caire ou à Alexandrie. Il décrit sa dernière journée au Palais avec émotion. Tous les avocats sont présents, en robe. Des mots percutants et dignes sont échangés entre le Président et le bâtonnier. À midi, le Barreau reçoit la magistrature : discours, poignées de mains... C'est fini ! Il n'est plus conseiller à la Cour mais un simple retraité.

Deux événements importants vont bouleverser sa vie durant ses derniers mois égyptiens et tourmenter ses pensées. Tout d'abord, le décès de sa maman. Celle-ci meurt à 80 ans après des mois de lutte contre la maladie. Un télégramme de sa sœur Marie lui parvient le 6 mars.

« Avec elle disparaissent mes années d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr, le lien qui rattachait aux générations précédentes. On peut presque dire que c'est la famille qui s'écroule. Quels souvenirs vais-je garder de la disparue ? Ceux de la tendresse dont elle a bercé mon enfance assurément ; aussi ceux de ces jours d'exubérance et de gaieté – plutôt rares, hélas ! –, ses mots pittoresques, les histoires drôles. Je veux chasser ceux de ses jours de mélancolie, de ses moments de jalousie. Voilà terminée une longue vie qui aurait pu être heureuse mais qui fut gâchée en partie par sa propre faute. Je pleure et je prie. »

Ainsi, dans ses journaux disparaît une personne importante, celle qu'il n'a jamais nommée autrement que *maman*.

Ensuite, il est confronté à un problème important de santé puisqu'il est victime d'une congestion cérébrale. Il en sort plus ou moins indemne, mais dit garder des difficultés à s'exprimer. Il doit être suivi de près au niveau médical. À la suite de cet incident – de cet accident –, nous pouvons constater un changement radical de l'écriture de Maurice De Wée : celle-ci devient très irrégulière, flottante, raturée... On trouve même des taches d'encre sur les pages de son journal ! Cette difficulté graphique persistera même si elle sera progressivement mieux contrôlée. Le diariste se pose assez logiquement beaucoup de questions sur sa santé défaillante, sur son *ramollissement précoce*, vivant avec difficulté les injonctions de ses médecins : condamnation du tabac et des frites !

Fin juin, c'est le retour à Bruxelles ! Toutes les autres destinations dont il avait rêvé semblent oubliées ! Retour à Bruxelles et donc, aussi, retrouvailles familiales dans la maison de la rue Saint-Boniface, maison où se ressent cruellement le manque de sa maman. Il faut régler la succession maternelle entre Albert, Marie et lui-même. Elle ne se présente pas bien ! Albert a déménagé et Maurice compte faire la même chose. Marie, qui se retrouve seule, en est profondément attristée. Vient alors la délicate question des comptes : les compensations financières, le partage des charges. Et nous savons la relation très particulière que Maurice entretient avec l'argent, sa peur quasi obsessionnelle d'être ruiné et surtout de ne plus pouvoir vivre dans le confort qu'il connaît. Il est effaré par ses dépenses : *31 000 francs pour vivre suffisamment confortablement et même petitement*. Sa pension ne lui paraît pas suffisante pour vivre comme il le souhaite. *Elle est fixée à 84 livres égyptiennes par mois, soit environ 11 000 francs belges. De quoi vivre un jour sur trois ! Et encore ! Il faudrait pour cela qu'elle me parvienne et que le fisc ne soit pas trop gourmand !* À ces problèmes financiers s'ajoutent les tensions familiales, les craintes pour Jean, qui a échoué à son examen, et pour Babette, qui voudrait s'installer à Paris...

Et puis, Maurice De Wée essaie de se placer sur l'échiquier professionnel bruxellois. Il fait jouer toutes ses influences : le Comte Carton de Wiart, le Président Chevalier, Paul Wauters, les Goldschmidt, le Ministre Van Offelen... Mais au sortir de l'année 1949, rien n'est encore réglé et Maurice De Wée ne se sent pas rassuré.

Des éléments de politique nationale et internationale sont rapidement brossés : la question du retour du Roi et l'instabilité des régimes politiques un peu partout dans le monde. *Qu'ai-je donc encore à attendre de la vie ? Dans les journaux, les nouvelles sont pessimistes : en France, c'est la pagaille, en Grande-Bretagne, la faillite, le Benelux est à l'eau...* Maurice De Wée se sent en revanche très confiant quant à la Question royale. Une visite au secrétariat du Roi le conforte dans l'idée d'un possible et prochain retour du Roi Léopold et de la mise en place d'un Ministère PSC-Libéral. Il est sûr que, même s'il y a un référendum, le peuple belge soutiendra son Roi. L'avenir proche nous dira que, pour une fois, probablement aveuglé par son attachement inconditionnel à la personne du Roi, il a manqué de clairvoyance.

Carine Dierkens

1950

De Wée Maurice, *Journal. L'année 1950*, manuscrit, 74 pages
[MLPA 00148/0008/001]

Écho de lecture

Voici un an que Maurice De Wée réside à Bruxelles dans une sorte d'année sabbatique, ou dans un temps de vacances prolongées. Il dit combien cette pause dans sa carrière lui fait du bien, même s'il continue à œuvrer, sans résultat toutefois, pour se trouver une place au sein de la magistrature bruxelloise. Après tant d'années saturées d'activités de tous ordres, cette année-ci paraît bien calme et routinière ! Le nombre de pages de son journal diminue d'ailleurs et le style devient de plus en plus télégraphique. Le journal qui, il y a quelques années encore, se déclinait en deux, voire trois livrets simultanés et affichait de réelles ambitions d'écriture littéraire, prend maintenant la forme d'une sorte d'aide-mémoire qui retrace, sous forme de phrases courtes ou de mots-clefs, les événements de la journée. On perçoit la fatigue de l'écrivain et de l'homme. *Je n'ai de consolation auprès de personne. Chaque fois que je m'efforce de reprendre goût à la vie, je tombe de mon sus !* Les récriminations permanentes vis-à-vis de ses proches apparaissent un peu comme une litanie, comme si, paradoxalement, elles le rassuraient et lui apportaient un certain équilibre. Glanées au fil des pages et présentées en vrac, les expressions suivantes qualifient de manière récurrente les siens, enfants, épouse, sœur : *crise de nerfs à répétition, mauvaise humeur, paresseux, énervé, prises de bec, jeunesse désabusée, hargneuse, injuste, gueularde, cancanière, autoritaire, susceptible, détraquée, impossibles, exigeants, fantaisistes, peu affectueux, cyniques, grossiers, dégoûtée, hostiles pour toutes les traditions, sans idéal...* Et à côté de ces mots rudes qui pourraient même paraître choquants, on trouve aussi quelques phrases plus retenues qui soulignent l'attachement qui le liait pourtant à ses enfants et à sa femme. Il se réjouit ainsi du succès de Jean dans ses études : *6 juillet ! Grand jour pour Jean qui a réussi son examen et est devenu candidat en médecine !* En parlant des soucis de Babette, il dira : *pauvre petite ! Elle a tant de dons et elle a sans doute tout gâché par enfantillage. Je la plains de tout mon cœur.* Il est vrai que sa fille lui cause bien des soucis ; Maurice De Wée évoque ses relations suspectes avec un Chinois placé en prison ou, plus tard, avec un homme qui ferait de la contrebande, et qu'elle voudrait rejoindre à Tanger... Pour la mettre à l'abri de ces mauvaises influences, il part d'ailleurs avec elle en décembre pour un pèlerinage à Rome, vécu comme un instant de grâce et de grand bonheur partagé.

Les histoires familiales et quotidiennes prennent le dessus dans ce journal de 1950, les événements politiques restent évoqués en sourdine. Sur le plan international, Maurice De Wée glisse quelques mots sur la guerre de Corée qui prend de l'extension ou sur les élections en Grande-Bretagne. Il sera cependant plus prolix sur les grands bouleversements politiques qui vont s'opérer sur le plan national : les renversements de gouvernements, la division de la droite et bien sûr... la décision de Léopold III de s'effacer au profit de son fils Baudouin. Nous pouvons suivre l'évolution de la situation tout au long de cette année clef pour la Belgique. En mars, la consultation populaire sur la Question royale est organisée et débouche sur des résultats contrastés selon les régions du pays. Le Roi annonce, par un discours, qu'il est prêt à revenir en Belgique si le Parlement se prononce. Selon Maurice De Wée, ce message royal était de grande tenue morale mais fut mal interprété par les ultras. En avril, le Roi accepte

un retour conditionnel. En juillet, la réunion des deux Chambres décide la fin de la Régence. Le 22 juillet, le Roi est revenu et *a délivré un message plein de sagesse et de bonnes intentions qui a profondément impressionné les gens*. Toutefois des grèves gagnent en importance, des manifestations et des bagarres se déclenchent pour aboutir le 30 juillet à ce que *le sang coule à Liège*. Et le 1^{er} août, c'est fait ! Le Roi s'efface et demande le ralliement autour de son fils Baudouin. *Les gens de droite ne se rallieront qu'avec l'amertume au cœur. La rue est victorieuse ! La démocratie n'existe plus ! Il a suffi de la menace pour faire s'écrouler la résistance d'un Gouvernement et de travailleurs. Le PSC est fichu, il ne s'en relèvera jamais !* Maurice De Wée est anéanti et se sent absolument seul, *abasourdi devant la stupidité et la lâcheté des gens*. Cet épisode royal s'achève le 11 août. *C'est une journée historique, c'est aujourd'hui qu'a lieu le déboulonnage officiel de Léopold III. Les communistes ont crié « vive la République » !* Dans les mois qui suivent, il n'évoque plus de questions politiques... Silence radio !

La vie reprendra son cours entre disputes, démarches pour obtenir un travail, loisirs, excursions. Il ira en septembre au salon de la radio où la part belle est faite à la télévision. *Elle pourrait « donner » pour les reportages et le documentaire, pour le théâtre aussi. Les vues sont cependant encore petites et un peu troubles*. On sent à travers ses lignes l'intérêt naissant de Maurice De Wée pour cette nouvelle technologie, lui qui a toujours été au plus proche de l'actualité et de tous les médias de communication.

Et puis, sous forme de clin d'œil, cette lettre qui le réjouit et l'éclaire sur la signification de son nom. Celui-ci ne serait pas d'origine flamande mais bien wallonne : *Wex* serait une corruption du mot *gué* en wallon. On imagine bien Maurice De Wée, avec un sourire en coin, murmurer ces paroles : *Je suis soulagé ! Je suis enfin quelque chose !*

Carine Dierkens

[1951, 1952, 1953, 1954](#)

De Wée Maurice, *Journal. Les années 1951, 1952, 1953, 1954*, manuscrits, 52, 46, 46, 50 pages [MLPA 00148/0008/002/8-2]

Écho de lecture

Pour Maurice De Wée, le début des années cinquante s'écoule dans une routine cadencée par quelques activités quotidiennement répétées et résumées dans son journal par les seuls mots : *cercle – greffe ; cercle – greffe ; cercle – greffe...* Puis, après sa nomination en 1953 en tant que juge à Bruxelles, par les trois mots : *parquet – commission – cercle ; parquet – commission – cercle ; parquet – commission – cercle...* On a de la peine à reconnaître l'homme toujours actif, à l'affût des nouvelles du monde, piquant dans ses observations et tourmenté dans ses états d'âme. Les journées de Maurice De Wée semblent immuables, ponctuées seulement de considérations météorologiques ou d'échos de quelques réceptions mondaines. Sa vision journalistique et critique des événements politiques ? Envolée ! Ses mots acerbes envers les membres de sa famille ? Pédale douce ! Son émerveillement lors de ses voyages ou excursions ? Réduit à l'état de carte-voie... D'une vie extraordinaire en Égypte et par temps de guerre, il est passé à une vie très ordinaire en Belgique. On suit avec un intérêt modéré les faits marquants de ces années : son déménagement à la rue Franz Merjay, le retour à une vie professionnelle qui ne semble pas le captiver

(*Parquet où j'ai somméillé faute de dossiers*), ses petits soucis de santé pris en charge par son frère Albert, ses recherches généalogiques assidues et méthodiques. Toutefois, notre attention est quelque peu réveillée par les *aventures* de son fils Jean : ses études de médecine faites de hauts et de bas, ses multiples accidents de voiture ainsi que ses soucis sentimentaux, parfois lourds de conséquences.

Nous nous prenons à penser que la vie de Maurice De Wée, devenue terne et routinière, ne mérite plus les honneurs d'un journal intime, que le relevé quotidien du temps qui passe a perdu son sens, n'étant plus que le reflet d'une simple habitude... À plusieurs reprises, nous avons ressenti la tentation de sauter des pages ou de nous soustraire à la lecture.

Mais heureusement... il y a Babette ! Elle qui apporte du piment aux journaux ! Elle qui joue le personnage central autour de qui toutes les préoccupations de Maurice De Wée gravitent. Et si l'on parvient à faire abstraction des mots creux des relevés quotidiens, la lecture des journaux en devient parfois même captivante ! Nous voici plongés dans un roman où nous attendons, chaque jour, de nouveaux événements, de nouvelles lettres. On s'inquiète pour Babette, pour ses choix, pour sa santé... Et l'on ne peut s'empêcher de s'attendrir devant la souffrance du père qui voit sa fille partir d'abord en sanatorium en Suisse pour se soigner puis s'en aller aux États-Unis rejoindre son nouveau mari : *J'ai été la conduire à la gare du Midi et je n'ai pu contenir mon émotion. Surtout lorsque j'ai entendu dire que Babette avait pour moi de l'adoration et de l'admiration.*

D'abord, on découvre la Babette casse-cou, goûtant le risque, aventureuse, qui suscite bon nombre d'inquiétudes chez ses parents. Un accident de motocyclette qui aurait pu lui être fatal, des voyages et des sorties avec des personnes jugées douteuses, au point que Jeanne, sa maman, engage un détective privé pour la filer. Babette s'en aperçoit et s'évertue à échapper à la filature. Le détective note qu'elle ne fait que passer par son atelier, puis s'en va on ne sait où... Maurice De Wée est inquiet : *Pourquoi tout ce trafic si elle n'a rien à se reprocher ?* À la lecture d'une correspondance adressée à Babette, qu'il a interceptée, il acquiert la conviction qu'elle est en contact avec un certain Henri, individu considéré comme suspect. Il n'hésite pas à mettre toute son énergie pour faire cesser cette relation, quelles qu'en soient les conséquences ! Un lourd climat de suspicion règne ... mais il ne nous est pas dit ce que Babette a pu ressentir de ces intrusions quasi policières dans sa vie privée.

On retrouve aussi Babette artiste, dans son atelier proche des étangs d'Ixelles, travaillant comme professeur de modelage à l'école professionnelle de la place Fernand Cocq. On lui commande un buste pour un prix très intéressant. Elle présente ses œuvres dans le cadre d'une exposition des artistes du Brabant. Son travail est particulièrement apprécié et mis à l'honneur dans le compte rendu de l'exposition. Sa carrière semble bien lancée !

On vit ensuite tous les épisodes de la vie amoureuse de Babette. Elle compte se fiancer avec Jean M. d'O., fils de très bonne famille mais sans profession et démuné de toute ressource personnelle. Les fiançailles se profilent et Maurice De Wée se plaint : *Babette est officieusement fiancée mais aucune demande ne m'a encore été faite. Je dois donc attendre.* L'annonce des fiançailles paraît même dans *L'Éventail* sans que Maurice en soit informé. Il fulmine ! Jean, devenu le fiancé officiel de Babette, part pour les États-Unis après lui avoir promis de l'aimer toujours et de l'épouser bien vite. Le père de Jean prend contact avec Maurice De Wée qui nous raconte cette entrevue. *L'après-*

midi, tandis que je parquetais comme à l'ordinaire, s'est annoncé dans mon cabinet le comte Minette d'Oulhaye qui est venu m'entretenir du projet de mariage entre son fils Jean et Babette. La fortune est rondelette à ce qu'il me dit. Nous nous sommes quittés bons amis. Il apprend par la suite que, paradoxalement, Jean M. d'O est dans une situation financière déplorable, qu'il est chômeur et peu aidé par son père, celui-ci considérant que le manque d'argent forme la jeunesse ! Maurice De Wée tremble pour sa fille : *Si Jean ne veut rien faire, le ménage n'ira pas ! Après quelques semaines de gêne, ma fille plaquera tout et rappliquera avec ou sans mari !* Il considère cependant que Babette doit partir aux États-Unis, se marier, faire des essais, puis rentrer en Belgique. Et c'est ce qu'elle fera ! Le 8 février 1954 est le dernier jour de Babette passé dans la maison familiale. Elle va quitter ses parents pour toujours. Maurice De Wée est très ému et attendra ensuite, tous les jours, des nouvelles de sa fille. Il guette le facteur et, à travers son courrier, il la suit dans ses périples américains. Les nouvelles sont variables, incertaines mais globalement rassurantes. Babette serait peut-être nommée professeur... un journal local lui a dédié un article... elle attendrait un bébé à la grande joie de Jeanne... le ménage semblerait heureux et hors de soucis d'argent... ils seraient sur le point de faire une affaire très prometteuse dans la publicité où Babette réussit apparemment très bien... ils auraient là-bas de belles relations... Maurice De Wée retire des lettres de Babette ce qui le reconforte : bonne situation financière et bonnes affaires, bonnes relations et notoriété publique. À moins que Babette elle-même ne sache ce qu'il faille dire à son père pour le rassurer et filtre donc les informations dans ce sens !

Toute cette période de fiançailles, de mariage et d'installation en Amérique qui pourrait paraître assez limpide fut toutefois entrecoupée – déchirée – par une année complète (entre octobre 1952 et septembre 1953) passée en sanatorium. Babette est en effet souffrante et doit urgemment se faire soigner. C'est à Leysin, en Suisse, qu'elle va sans états d'âme, conduite par son frère et par son fiancé. Maurice De Wée nous dit qu'elle est partie sans une larme, presque joyeuse. Il regrette amèrement que le fait de quitter la maison occasionne chez elle plus de satisfaction que de peine. Lui-même est rempli de tristesse :

« Moi je pleure en ce moment. Est-ce sur la séparation ? Non car elle se fera très peu sentir, Babette n'était jamais là et tout la séparait de nous. Est-ce sur son état de santé ? Non, je suis peu inquiet à cet égard... Alors, n'est-ce pas sur la faillite complète de la destinée ? Tout ce que je désirais pour elle – de belles études, une bonne situation, un beau mariage – elle l'a négligé pour courir auprès de chimères : l'Art et le Plaisir. Elle y a compromis sa santé et sa réputation, et tout cela au prix de grandes dépenses pour nous. Enfin ! Oublions tout cela, je lui souhaite de revenir guérie le plus tôt possible et de pouvoir encore se marier. »

Les lettres de Babette sont régulières, apportant du réconfort à ses parents. Le traitement est long mais elle se sent bien là-bas malgré le diagnostic d'un pneumothorax⁸. Elle se lie d'amitié avec une religieuse, ce qui ravit son père ! Jean M. d'O est allé à quelques reprises lui rendre visite et rapporte à la famille des nouvelles rassurantes : bon état physique et moral. En juillet, Babette confirme son retour prochain et projette déjà des voyages en Égypte et aux États-Unis. Fin

⁸ Tuberculose.

septembre, la revoici à Bruxelles, guérie et prête à se lancer dans une nouvelle vie. Son départ pour les États-Unis a lieu quelques mois plus tard...

Ces quatre années ont marqué des tournants importants dans la vie de Maurice de Wée : la maladie de sa fille ainsi que son mariage et son départ en Amérique, le déménagement de son fils Jean qui s'installe avenue d'Auderghem avec Jacqueline. Devenu médecin *avec distinction*, il aurait des perspectives intéressantes de travail. Maurice De Wée a lui-même décidé de donner sa démission au tribunal et est devenu propriétaire de la maison familiale de la rue Saint-Boniface. Les finances sont excellentes, plus de 2 000 000 de francs dans ses relevés bancaires, soit 700 000 francs de plus que 5 ans auparavant ! On le sent à l'aube d'une vie plus repliée sur lui-même et sur son couple. Nous nous demandons ce que la suite des années cinquante (qui seront ses dernières à vivre) apportera encore comme nouveautés ou comme perspectives. Les derniers journaux protégés dans des enveloppes brunes à l'adresse de Maurice De Wée – 88, rue Franz Merjay à Ixelles – n'attendent plus que leur lecture. 35 années de relevé quotidien de vie s'achèveront alors...

Carine Dierkens

1955, 1956, 1957, 1958 et fin du journal en 1959

De Wée Maurice, *Journal. Les années 1955, 1956, 1957, 1958 et 1959* - manuscrits, 60, 44, 32, 40 et 20 pages [MLPA 00148/0008/006-9 et 00148/0008/010]

Écho de lecture

Années cinquante... Les dernières de la décennie et celles qui précèdent la mort de Maurice De Wée. Il aura en effet un accident de voiture en décembre 1960 alors que c'était Jeanne, son épouse, qui conduisait. Il mourra peu de temps après, en janvier 1961, à l'âge de 70 ans. Pas de trace de journal pour l'année 1960... Ce qui paraît bien étonnant pour un diariste comme lui, qui ne manquait pas de noter les événements de chacune de ses journées depuis 1924. Journal perdu ? Abandon de la pratique d'écriture quotidienne par Maurice De Wée ? Nous ne le saurons probablement jamais. Pour nous, c'est comme si la vie de Maurice se refermait à la dernière page de son dernier journal, soit le 6 décembre 1959.

Nous ne sommes pas innocente à l'entame de la lecture de ces derniers journaux, sachant par d'autres sources les circonstances de la mort de Maurice. Chaque année, chaque mois, chaque jour qui s'égrènent nous apparaissent dès lors comme un véritable compte à rebours. Les préoccupations et occupations décrites tout au long des pages semblent à la fois dérisoires et cruciales. Prédéterminées aussi, si l'on s'en réfère aux innombrables accidents de voiture qui ont marqué ces années cinquante tout comme d'ailleurs les précédentes. Accident en octobre 1955 : *fausse manœuvre de Babette dans les Vosges qui nous a fait faire un tête-à-queue et valser dans le ravin. Par miracle nous en sommes sortis tous les trois indemnes et la voiture en ordre de marche ... quoique fortement endommagée*. Peu de temps après, la Duchesse d'Ursel et sa fille tuées dans un accident de voiture en Espagne, Babette effondrée par la perte de sa meilleure amie. En décembre 1956, Babette, de retour du Zoute, a un accident d'auto. Blessée, elle est hospitalisée durant plus de 15 jours. En octobre 1959, accident mortel pour deux occupants de la voiture de Jean... Et, comme s'il présentait le risque encouru, Maurice fait bénir chacune de ses nouvelles voitures. La dernière bénédiction

rapportée dans ses journaux était destinée à sa toute nouvelle Renault Frégate, en novembre 1956.

Sa voiture, c'est aussi sa liberté. On ne compte plus les promenades, excursions, voyages en voiture, accompagné le plus souvent par Jeanne et par sa sœur Marie. De grands voyages sont programmés et les itinéraires minutieusement préparés. Dans les journaux, nous retrouvons *in extenso* le défilé des villes traversées et des villes-étapes avec, ponctuellement, quelques indications de visites touristiques. La vision du lecteur est géographique. Nous suivons le voyage comme un co-pilote qui tiendrait une carte routière sur les genoux. Avril 1955, départ pour l'Espagne en compagnie de Jeanne, de Marie et de Marie-Isabelle, une amie de sa sœur. Les noms de villes s'enchaînent. Jamais plus de deux jours au même endroit : Paris – Soissons – Versailles – Tours ; Châtellerauld – Poitiers – Biarritz – Saint-Jean-de-Luz – Hendaye – Burgos ; Las Huevas – Madrid ; Avila – Salamanque ; Coimbra – Fatima – Alcobaca ; Obidos ; Lisbonne ; Setubal ; Séville ; Cordoue ; Grenade, Puertos Lomburas ; Alicante – Valence ; Barcelone ; Montserrat ; Gérone – Perpignan – Narbonne – Béziers – Montpellier – Nîmes ; Montélimar – Valence- Vienne – Lyon ; Tournus – Beaune – Dijon – Châlon ; Rocroi – Couvin - Philippville - Charleroi – Bruxelles... La tête nous tourne ! Et trois jours après son retour, le voilà déjà reparti en excursion à Gand !

La nouveauté dans ses nombreux déplacements est la présence fréquente et appréciée de sa petite Pat⁹. Elle semble l'accompagner partout : en voyage mais aussi lors de réceptions, de messes ou de dîners. On la retrouve au zoo d'Anvers, à Ostende, en Hollande, au Zoute, dans les Ardennes, au Luxembourg... *Pat est une enfant charmante. Quand on lui explique quelque chose, tout à coup elle vous saute au cou en vous disant « je t'aime bien ! ».* À plusieurs reprises, il nous dit combien cette enfant est sa consolation. La naissance de Jean-Jacques en juillet 1957 à la maternité Malibran accentue encore son plaisir d'être grand-père. Il s'inquiète toutefois pour la santé de Pat – ganglions infectés sur les bronches – et pour celle du petit Jean-Jacques, traité par homéopathie. En 1958, lors de la première communion de Pat à l'Institut de l'Enfant-Jésus où elle va à l'école, il règne une atmosphère de piété dans toute la famille. On sent Maurice De Wée apaisé, heureux. Et pourtant... sans crier gare, le ton change soudainement. Nous sommes chronologiquement quelques mois plus tard, lors de l'été de l'Exposition universelle de 1958, et nous lisons avec stupéfaction : *Pat est volage à l'école. Fantaisiste comme l'étaient nos enfants et ma mère. Il faut corriger cela par des moyens énergiques ; à la rigueur, la pension. [...] Pat ne sait rien et doit doubler sa classe. De plus, elle est désordonnée, désobéissante, mal élevée et ne fait pas un minimum d'exercices religieux.* Il nous explique, le cœur gros, que Pat, sa petite Pat qu'il aimait tellement, *devient une méchante enfant, faisant des réponses insolentes et désagréables, n'admettant aucune observation, faisant systématiquement le contraire de ce qu'on lui dit et prenant plaisir à nous narguer. Au surplus, elle semble se réjouir des malheurs qui surviennent aux autres.* Et nous nous rappelons la manière dont, bien des années auparavant, il vilipendait ses enfants, lorsqu'ils étaient en Égypte. Les mêmes mots, les mêmes critiques, le même ton désabusé... Il n'est pas dit s'il se réconciliera avec Pat¹⁰ avant qu'il ne meure... mais nous l'espérons.

Outre Pat, qui tient une place centrale dans ses journaux, Babette et Jean continuent à le préoccuper. Leurs couples ne tiennent pas. Les crises sont

⁹ La fille de son fils.

¹⁰ La suite du journal montre qu'il continuera à rencontrer souvent sa petite-fille Pat (cf. les échos des années 1958-1959).

nombreuses et parfois violentes. Babette veut bien fréquenter son mari, mais... de loin ! Elle le trouve impossible à tous les égards, paresseux, peu débrouillard, en un mot *bon à rien*. Pourtant, Maurice De Wée apprécie son beau-fils, *c'est un fort gentil garçon, plein de bons sentiments et de bonnes dispositions*. Il se démène pour lui trouver du travail. Son intervention permet à Jean M. d'O d'obtenir une place chez Renault où il pourra faire une belle carrière. Pendant ce temps, Babette est partie s'installer à Paris où elle serait engagée à l'essai à la télévision française. Son époux continue à fréquenter régulièrement les De Wée. En novembre 1956, il parle de ses ennuis conjugaux à son beau-père. Il le fait, nous dit Maurice, *en termes élégants et d'une grande élévation de pensée et visiblement ému*. Jean explique que son ménage ne va pas, que *Babette ne remplit pas ses devoirs conjugaux ni ses devoirs de maîtresse de maison*. De plus, dira-t-il, *elle fréquente des gens amoureux*. Maurice relève qu'*il ne l'a jamais accablée et qu'il l'aime visiblement encore*. *Elle n'a jamais aimé et semble rebelle à l'amour, du moins au commerce charnel*. Toutefois, le couple ne se sépare pas officiellement et semble même vivre quelques moments heureux. En outre, Babette voit sa carrière professionnelle s'envoler : demande de Beyrouth qu'elle s'occupe des pavillons du Liban à l'expo 1958 ; mise sur pied d'une grosse exposition en 1959, qui débouche sur un large succès de foule et sur des critiques particulièrement positives... Mais Babette boit et s'emporte vite... Le couple est à la limite de la rupture...

Quant à son fils Jean, il a un bon emploi à Sainte-Élisabeth. Maurice De Wée en veut encore plus pour lui et intervient auprès du chef de Cabinet du PSC pour appuyer sa candidature à un poste de médecin des écoles. Mais le couple bat de l'aile, des bagarres éclatent entre Jean et sa femme. Jacqueline disparaît 48 heures avec ses enfants sans que personne ne sache où ils sont allés...

Et son couple à lui, Maurice, connaît aussi des tensions : *Violente scène avec Jeanne qui m'a, à propos de rien, traité une nouvelle fois de « gaga »*. *Je lui ai imposé le silence en disant que si elle croyait ce qu'elle disait c'était de la cruauté et que si elle n'y croyait pas, c'était une injure !*

Dans ce noyau familial toujours en crise, il faut ajouter aussi Marie, la sœur de Maurice, en pension à *La Solitude*, qui connaît des problèmes de santé. *Elle est hospitalisée à la clinique de Linthout et devra subir un traitement du sommeil et peut-être des électrochocs*. Et puis, Albert, son frère, qui souffre d'une pleurésie et enfin lui-même, Maurice, qui voit ses jambes gonfler et qui doit arrêter les cigarettes et le chocolat. Il se plaint : *J'ai à peine du goût à vivre*.

Le journal de l'année 1959 s'achève à la date du 6 décembre et nous y lisons comme tout derniers mots : *messe à paroisse*. Ces mots nous renvoient à une composante importante de la personnalité de Maurice De Wée : sa foi et son attachement à la religion catholique. Presque quotidiennement, il nous signale avoir été à la messe et, parfois, avoir communié. Lors de ses voyages, il s'arrête toujours pour prier dans l'un ou l'autre site religieux remarquable et plus d'une fois il a fait un saut jusqu'au Vatican. En décembre 1955, il est même accueilli pour une audience pontificale. *Le Saint-Père s'installe sur son trône et prononce en langue française un beau discours, indiquant la situation de l'Église devant l'Histoire*. En octobre 1958, il s'attriste de la mort de ce très controversé Pape Pie XII, qui fut, selon lui, *un très grand Pape, sa mort plongeant le monde, et non seulement les chrétiens, dans une profonde tristesse*. Mais le passage des journaux qui nous a le plus touchée est celui d'avril 1955. Il décide de partir pour une retraite de trois jours dans la paix des cloîtres. Il tire le bilan de ce séjour :

« J'ai suivi attentivement toutes les instructions et les offices mais, semble-t-il, sans grand effet sur mon âme. Il semble que celle-ci soit arrivée à un degré de perfection qui ne soit plus perfectible. Cependant, du côté *détachement des choses d'ici-bas*, j'ai encore beaucoup à apprendre et peu appris ! »

Cette réflexion tout à la fois sérieuse et humoristique est bien représentative de Maurice De Wée. Une personnalité fort narcissique, mais aussi toujours empreinte d'une certaine ironie et d'un sens de l'autodérision.

Le journal de Maurice De Wée, décliné en 36 livrets,¹¹ avait été ouvert en 1924 au moment de sa nomination comme juge au tribunal mixte de Mansourah en Égypte et se ferme en décembre 1959. Des milliers de pages ont été écrites, rédigées dans un style parfaitement maîtrisé, ont été griffonnées avec cette écriture *pattes de mouche* qui lui est si caractéristique. Il a retracé quotidiennement, de manière imagée, des parcelles de sa vie et a décliné sa vision personnelle du monde. Quelle fut sa motivation réelle de rédiger ainsi, méticuleusement, des journaux jusqu'à la fin de sa vie ? Imaginait-il être publié ? Lu par des personnes bienveillantes et compréhensives ? Était-ce un exutoire nécessaire pour lui-même ? Ou était-ce une simple habitude, une discipline personnelle, une sorte d'hygiène de vie ? Nous ne le saurons jamais ! Et son fils Jean qui confia à l'APA-AML tous ces manuscrits retrouvés chez Gigi¹² n'imagina sûrement pas un instant que son père allait être ainsi révélé, mis à nu à travers les échos qu'ont produits pendant plus de deux ans ses deux lectrices assidues¹³. Des échos qui doivent être compris comme autant de rebonds... de reflets subjectifs de ces lectures. Ou, mieux encore, comme des visions impressionnistes qui laissent transparaître, à travers un certain flou artistique, les zones de lumière et d'ombre... à l'image de ce qu'était Maurice, un homme plein de contradictions, partagé entre des facettes glorieuses, lumineuses et des facettes plus sombres, ténébreuses. Nous le quittons, Claude et moi, à travers ce dernier écho avec un serrement de cœur. Pourtant, souvent, il nous a heurtées par ses propos extrêmement durs vis-à-vis des siens ou par certaines de ses positions politiques. Mais il nous a aussi impressionnées par l'intensité de sa vie sociale et mondaine, par la quantité de personnalités renommées qu'il a côtoyées. Il nous a parfois émues lors de ses chagrins et de ses vagues à l'âme. Il nous a aussi fait rire quand il se permettait des commentaires pleins d'humour, aux expressions truculentes... Il est temps maintenant de refermer les journaux, de les ranger soigneusement dans leurs enveloppes, de les replacer sur les étagères à côté des autres écrits de Maurice qu'il reste encore à découvrir. Et nous nous interrogeons : après avoir été ainsi archivés et dévoilés, y aura-t-il quelqu'un encore pour les ouvrir ?

Carine Dierkens

¹¹ Ce nombre ne reprend pas les livrets « bis » ou « ter » d'une même année.

¹² Plus précisément, c'est à la suite de la mort de Gigi, la fille d'Albert, et lorsqu'il fallut vider sa maison, que Nana, la sœur de Gigi, retrouva une caisse avec un ensemble de manuscrits de Maurice de Wée. Elle les confia à son cousin Jean qui, à son tour, les confia à l'APA-AML.

¹³ Des échos d'extraits du *Journal* de Maurice De Wée avaient déjà été rédigés par les premiers membres du groupe de lecture : Jean Nicaise, en 2009, dans le n° 7 de la revue de l'APA-Bel *De temps en temps* ; Simone Bellière et Jean Nicaise dans notre bulletin de liaison APA-AML n° 1, en 2010.

1958

**De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1958*, manuscrit, 40 pages
[MLPA 00148/0008/009]**

Écho de lecture n° 2

J'ai quitté les écrits de Maurice De Wée en décembre 1937 alors qu'il était président de chambre au tribunal mixte du Caire et qu'il s'inquiétait de la proximité d'un conflit mondial. Je retrouve leur auteur 20 ans plus tard, en janvier 1958. Il va avoir 67 ans et mène une vie plutôt paisible dans sa maison de la rue Saint-Boniface à Ixelles.

Son journal est rédigé sur du papier ligné coupé en deux, le texte étant écrit perpendiculairement aux lignes. Son propos se fait très concis : quelques mots, parfois abrégés, encore plus difficiles à déchiffrer, pour relater ses occupations jour après jour et donner des nouvelles des membres de sa famille.

Sa sœur Marie demeure à la résidence *La Solitude* à Stockel où monsieur et madame De Wée sympathisent avec la comtesse de Bergeyck. Marie n'a pas le moral et son frère se fait beaucoup de souci pour elle lorsqu'elle est hospitalisée.

À propos de leur frère Albert, on lit à la date du 13 janvier : *Visite d'Albert et Germaine, ce qui n'était plus arrivé depuis longtemps.*

Le dimanche de Maurice De Wée commence par une messe à l'église Saint-Boniface. En semaine, il se rend presque chaque jour à la Commission de la Société des lignages – pour effectuer des recherches généalogiques – et au Cercle.

Le mercredi, on assiste à sa promenade hebdomadaire avec son ami J. Nys, leur but étant la visite d'un musée, d'une exposition ou encore une balade dans la forêt de Soignes. Ces sorties sont pour lui *un des plus grands plaisirs en ce moment.*

Le vendredi, les De Wée reçoivent, *comme à l'ordinaire*, leur fille et son mari à déjeuner. Au mois d'août, Babette part seule faire le tour du monde. Deux semaines plus tard, elle rentre de Corse où elle a failli périr en mer.

Leur fils Jean leur rend fréquemment visite et reste parfois à déjeuner. Le dimanche ou le mercredi Maurice De Wée se promène avec la fille de Jean. Patricia, dite Pat, a sept ans, elle est désordonnée et de santé fragile, de sorte que ses résultats scolaires s'en ressentent. Son grand-père se tracasse beaucoup pour cette petite qu'il *aime tant.*

De temps à autre, les époux De Wée invitent des amis ou se rendent chez eux. Ils vont régulièrement déjeuner au restaurant avec Pat ou des amis : *Au bon vieux temps, Sole d'Italia (bon et pas cher), l'Ancienne Barrière* à Wemmel, *le Dieleghem*, etc. Les soirées sont consacrées à des réunions entre amis, au cinéma et au théâtre.

Quelques excursions sont aussi au programme avec Pat ou les mêmes amis : Spa, Arnhem, Ostende, Lavaux-Sainte-Anne, Aix-la-Chapelle, Walcourt, le *très à la mode* domaine provincial de Bokrijk.

Jeanne et Maurice De Wée se rendent plusieurs fois dans la région de Ciergnon, histoire d'y retrouver Jean et sa famille qui y séjournent.

Comme chaque année, Maurice De Wée participe pendant trois jours à une retraite à l'abbaye de Tronchiennes sous la direction d'un *prédicateur particulièrement bon.*

Un jour, on apporte un cadeau de Babette et Jean : un poste de télévision dont leurs parents auront la jouissance pendant un mois. Le père de famille, étonné, admet que de *grands progrès* ont été accomplis dans le domaine de la télévision mais il y

renonce après un mois car il n'a pas envie de décaisser une somme de 20 000 francs pour cette *potiche encombrante*.

Son ami et ancien collègue Bechmann a proposé le juge De Wée pour occuper une place vacante aux juridictions internationales en Allemagne. Même si les appointements le tentent, celui-ci se demande s'il aura la force de prendre cette charge qui sera finalement attribuée à un Norvégien.

Quelques événements politiques sont évoqués : des bombardements français en Tunisie, un discours décevant de Charles de Gaulle (*je n'ai pas dû déchanter beaucoup car je n'ai jamais eu grande confiance dans cet olibrius*), les élections législatives du 1^{er} juin qui se soldent par le succès électoral du PSC et la constitution du gouvernement Eyskens, une dévaluation de la livre égyptienne dont se ressentira la pension des magistrats mixtes.

Mais ce qui emballe le plus Maurice De Wée en cette année 1958, c'est l'*Exposition universelle* dont il suit la construction de près et qu'il visitera à plus de 30 reprises, de quoi voir et revoir l'ensemble des jardins et pavillons. Épinglons l'une ou l'autre de ses découvertes : le cinérama, *une invention prodigieuse* ; le pavillon français *à la forme bizarre mais grandiose* ; Belgique Joyeuse, *une très belle réussite où la foule (une foule, peut-être joyeuse, mais combien vulgaire) se pressait* ; une conférence de Georges Simenon qui *n'est pas un orateur mais agréable à entendre* ; le pavillon du Portugal est jugé *élégant* et celui de l'Angleterre *est le clou de l'expo*.

Rares sont donc les jours où il ne se passe vraiment rien. Dans ce cas, Maurice De Wée se lamente : *Seul à la maison à méditer et à tripoter dans mes papiers. Pauvre moi*. Même si l'âge l'a forcé à ralentir son rythme de vie, nous avons pu constater qu'il a toujours la bougeotte et, comme il l'avoue lui-même, il a peur de s'ennuyer.

Claude Buchkremer

1959

De Wée, Maurice, *Journal personnel. L'année 1959*, manuscrit, 20 pages [MLPA 00148/0008/010]

Écho de lecture n° 2

Pour la famille De Wée, le début de l'année 1959 est placé sous le signe d'une exposition des œuvres de Babette. Son père est anxieux, il craint *un échec et une perte*, et ce d'autant qu'il est financièrement mis à contribution : *J'ai été « tapé » assez dur par Babette pour son expo. Outre 20 000 francs pour préparer, il fallait payer encore près de 10 billets pour « recevoir ». Toilette et buffets !* Mais tout se passe bien : *Grande affluence, beau public, apparence de succès*. Babette obtient plusieurs commandes et passe même à la télévision dans la soirée du 19 février.

Coup de théâtre le 27 mars : Babette s'étant excusée, son mari vient déjeuner seul chez ses beaux-parents et leur explique que cela ne va plus dans son ménage, que Babette est *sous le coup de l'énerverment et de la boisson* et qu'elle *semble fuir son mari*. Les parents sont médusés, eux qui imaginaient que tout allait mieux depuis l'exposition pour laquelle son père avait *fait tous les sacrifices demandés*.

Les journées se succèdent au rythme habituel : commission, cercle, messe dominicale, excursion à Bruges, Aix-la-Chapelle, Dunkerque, ou Ciergnon pour voir

Jean et sa famille, promenade à pied ou en auto avec Pat, des amis ou des cousines, visite à Marie à *La Solitude*, visite à Albert, visite de Jean seul ou avec sa famille, Babette seule ou avec son mari à déjeuner, déjeuner ou dîner avec des amis, théâtre, cinéma, visite de et à des amis, retraite à Tronchiennes, pèlerinage à Hannut et à Trèves. À noter que par trois fois la promenade en auto passera par le tombeau de Verhaeren à Saint-Amand, chaque fois avec des amis différents.

Jean, désormais très occupé par son travail, est *très content de la marche de ses affaires*. À certains moments, il rend visite quotidiennement à ses parents.

Le jour de son 68^e anniversaire, Maurice et Jeanne De Wée font un premier tour de *prospection d'appartements*. Ils comptent apparemment déménager, mais ne trouvent rien d'intéressant.

Si Maurice De Wée se dit soudain *vraiment à plat* car rien ne va dans sa famille (*le ménage de Babette presque en dissolution, celui de Jean n'est pas brillant non plus, Marie est de nouveau en dépression et Albert est sur le point de perdre sa situation*), le lendemain, jour de Pâques, le ménage de Babette semble aller mieux, Jean et sa famille partent pour Westende, et Marie est en meilleure santé morale et physique.

En avril, le juge De Wée passe une semaine à Paris où il assiste aux audiences de la Cour d'arbitrage. Il y rencontre les avocats chargés de l'affaire qui l'occupe et d'anciens collègues d'Égypte. En leur compagnie, il déjeune au Lutetia, au Weber. Une soirée est consacrée au théâtre Saint-Georges : *On donne « Patate » depuis trois ans. Gros succès – mérité ?* En juillet, on lui propose un arbitrage à Londres. Il accepte sans beaucoup d'enthousiasme.

Au mois d'août, Maurice et Jeanne De Wée se rendent à Antibes pour une quinzaine de jours, l'occasion de revoir des lieux visités en son temps. Tout a bien changé : *la cathédrale de Reims a pansé ses plaies*, au bord de la Méditerranée *on ne s'imagine pas l'encombrement en cette région, notamment sur l'étroite route de la corniche de l'Estérel. Pas moyen de trouver une place où se parquer à Cannes. Plages noires de monde.* À Nice, ils retrouvent leurs amis Puech : *Lui je l'ai trouvé vieilli et malade, elle se plaint de sa maison. Triste impression.* En revanche, les gorges du Loup et la corniche jusqu'à Menton et Monte Carlo leur *ont redonné une belle impression du Midi d'autrefois.*

Exemple de journée type :

« 15 septembre. Reçu visite de Babette (chercher ma voiture) et de Jean (comme à l'ordinaire). Déjeuner au club. Commission. Après quoi j'ai retrouvé Nys en ville et en sa compagnie trotté un peu en devisant de tout, notamment de l'alunissage sensationnel réussi par les Russes. Cercle. Le soir au théâtre de Poche voir *Aimez-vous la voie lactée ?* une pochade comique assez drôle et spirituelle. »

Vers la fin septembre, Babette et son mari *semblent être à couteaux tirés*. Le prince Léopold de Croy désire en parler à Maurice De Wée pour lui proposer une séparation provisoire de quelques mois. *Les torts sont réciproques : lui est ladre – elle est désordonnée.*

À la date du 21 octobre, on peut lire : *Grosse émotion. Le « Soir » annonce que Mad. Minette d'O. qui se trouvait sur l'autoroute d'Ostende a été vict. d'un grave accid. d'autom. mettant ses jours en danger. Je suis consterné.* Après avoir passé de multiples coups de téléphone à la gendarmerie et aux cliniques de la région d'Alost, Maurice De Wée apprend que les occupants de l'auto sont à Denderleeuw et qu'ils sont mourants ! *Affolé*, il téléphone finalement à l'atelier de Babette et entend celle-ci à l'appareil ! *Soulagement !* La voiture

accidentée est bien celle de son mari, mais ce sont des amis qui avaient emprunté la voiture et qui sont réellement mourants.

En novembre, le rythme de vie ralentit fortement. Les visiteurs les plus réguliers sont Babette, Jean, Jean M. d'O. et Corinne.

Le journal personnel que Maurice De Wée nous a livré 36 années durant se fait de plus en plus succinct :

« 4.12.59 : Babette à déj. Commiss. Messe et comm.

5.12.59 : Cercle. Soir vis. de Jean M. qui a fait part de son peu d'espoir d'un *modus vivendi* avec Babette.

6.12.59 : Déj. à Hal (Pat) puis prom. à Huizingen. Exp. Micheline à Uccle. Messe à paroisse. »

Point final.

Claude Buchkremer

La correspondance d'Élisabeth De Wée

Récit d'une transcription

La plupart des lettres étant sans indication de l'année, j'ai recomposé au mieux sur trente années la chronologie de cette correspondance, véritable récit de vie d'Élisabeth De Wée. Quelques anachronismes jailliront mais sans altérer, je l'espère, l'énergie du tourbillon que fut sa vie souvent lumineuse et toujours sans compromis.

Au printemps 2016 Jean De Wée, le frère d'Élisabeth, me confie une farde au contenu intime figurant une correspondance mêlée qu'il conservait intacte et désirait alors ouvrir au jour. Me voilà désignée à la tâche. Application :

1. Extraire de la farde devant moi une correspondance privée.
2. Dégager de son enveloppe et déplier chaque lettre sans en froisser la teneur. Repérer la date, en premier.
3. Regrouper les lettres datées, semi-datées et non datées en gardant un œil sur leur positionnement initial (quoique arrivées en vrac...). Classer dans le temps.
4. Tout lire. Et ainsi entrer dans la vie de l'un et de l'autre, tracer leur nom, vérifier des lieux, résumer des faits, deviner et faire des liens, afin d'incorporer les envois non datés. Insérer dans le flot les réponses de Micheline Cohen.
5. Tout recopier, en établissant une chronologie. Numéroté chaque lettre pour en faciliter le repérage, si égarée après l'inévitable jonglerie.
6. Relire, réaliser.
7. Replier chaque missive congrûment dans ses petits plis et dans la farde, remettre à leur destin les enveloppes parfumées un temps expansives.

N'apparaîtront pas dans cette transcription les supports, la texture, la nature du papier, buvard, pelure, calque, machine, par avion plié à la six-quatre-deux, les coloris soyeux, la fantaisie des formats, le choix : aujourd'hui stylo, demain crayon, hier feutre, et encore la pointe Bic, toutes les encres bleu-noir de salut, turquoises, pleines ou diluées. Ni l'élan des jours fastes que dévoile une graphie plus ronde, ni les moments gorge serrée où les mots rétrécissent et dégringolent en bas de page ni la colère qui crispe la feuille ni la coulure des larmes ou de la pluie d'alors.

Restent des mots justes entre eux.

Huguette Lendel

Trente ans de correspondance entre deux jeunes femmes artistes de 1949 à 1980

De Wée, Élisabeth, Cohen, Micheline, *Correspondance 1949-1980*, Transcription et classement par Huguette Lendel sous le titre *Douce petite*, 2016, 213 p. [MLPA 00397].

Écho de lecture

Un ensemble de lettres, heureusement retrouvé – lettres échangées de 1949 à 1980 par Élisabeth De Wée et Micheline Cohen –, nous permet de découvrir ou de redécouvrir deux jeunes femmes, deux jeunes artistes, fortement liées l'une à l'autre, et de les accompagner au fil des années dans leurs difficultés et dans leurs joies.

Ces lettres – on en compte près de 160 – ont été transcrites et classées par Huguette Lendel, parfois difficilement, car la date exacte de la lettre – jour, mois, année – est très rarement précisée.

La correspondance des deux jeunes femmes s'étend sur une trentaine d'années. L'essentiel des lettres appartient cependant aux années cinquante. Il n'y en a pour ainsi dire pas dans les années soixante et, de 1971 à 1980, elles se font rares et courtes. La plupart des lettres sont de la plume d'Élisabeth De Wée ; Micheline Cohen écrit elle aussi, mais nombre de ses lettres n'ont pas été conservées.

Élisabeth De Wée, née en 1930, est la fille de Maurice De Wée, juge belge dans un tribunal mixte, en Égypte. En mai 1950, date de sa première longue lettre, elle n'a pas encore vingt ans – elle est Scorpion, précise-t-elle ! Elle se destine à la sculpture et étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Elle a déjà entrepris plusieurs bustes, mais doute souvent de la qualité de son travail : des *choses grandes et petites et détruites régulièrement parce que très mauvaises*.

Elle a noué en 1949 une relation très forte avec sa correspondante, Micheline Cohen, elle aussi artiste. *Effectivement*, écrit-elle en juillet 1950, *il y a un an exactement, je te rencontrais et j'ai l'impression d'avoir vécu en dehors de la vie, dans un rêve étrange où le temps lui-même était fou, car il n'y avait pour moi au Zoute que nous et c'est pour cela que quand j'y retourne je suis perdue et m'ennuie*. Micheline est désormais mariée et se trouve en 1950, avec son mari, Jacques de Molling, en Malaisie, dont elle reviendra, d'ailleurs, assez vite. Élisabeth De Wée, elle aussi, bouge beaucoup – en 1951, en particulier, elle est en Égypte – d'où la nécessité pour les deux jeunes femmes de s'écrire lors de ces longues séparations.

Fin 1952 Élisabeth De Wée doit affronter une situation très difficile : elle est déclarée tuberculeuse et doit partir pour le sanatorium, à Leysin, en Suisse. La façon dont la jeune femme vit cette expérience éprouvante et ses longs mois de réclusion – elle ne reviendra qu'en septembre de l'année suivante – a de quoi étonner. Elle qui, en temps ordinaire, apparaît fragile et inquiète, fait preuve de beaucoup de courage et de sérénité. *Au fond ce n'est pas si grave ce qui m'arrive, on ne souffre pas, on ne se rendrait même pas compte qu'on est malade si les radiographies ne le prouvaient pas. On mène une vie calme, sans souci*. Élisabeth reconnaît aussi fugitivement qu'elle n'est plus *imbibée d'alcool*, ce qui a des effets très positifs. En 1953 – la date exacte n'est pas précisée – les médecins pratiquent sur la jeune femme un pneumothorax.

Malgré la maladie, Élisabeth n'interrompt pas complètement son travail. *Ici je continue à travailler*, écrit-elle en juin 1953, *j'ai fait un buste que j'aime beaucoup et dont je t'enverrai des photos*. Elle vend aussi, fin 1952, à la Province du Brabant, le buste de son père pour 5 000 francs, ce qui est encourageant.

De son côté Micheline Cohen, sa *chère Micheline*, sa *petite Micheline*, sa *douce amie* a, elle, divorcé et s'est déjà lancée dans une autre aventure sentimentale avec cette fois un musicien, Procop. Élisabeth l'interroge beaucoup et la conseille. Au printemps, Micheline vient la voir à Leysin. Au lendemain de cette rencontre Élisabeth s'inquiète de ne pas recevoir de nouvelles, montrant par les mots employés que le sentiment éprouvé pour la jeune femme reste très fort : *Vas-tu reprendre le silence ? J'espère que non [...]. En venant me voir tu as tout réveillé en moi, aussi il serait infâme de ne plus donner signe de vie*.

En septembre 1953 Élisabeth De Wée est revenue à Bruxelles en meilleure santé. On la retrouve avec étonnement, à peine quelques mois plus tard, en février 1954, sur un bateau qui la conduit à New York. Et cet étonnement ne fait que croître quand on la découvre sur le point de se marier avec un certain Jean, plus précisément Jean Minette d'Oulhaye, dont on trouve déjà trace dans les lettres de Leysin (Élisabeth a cherché alors à le décourager, sans succès, puis, très vite, a projeté de le rejoindre, le moment venu, en Amérique, où il s'exilait).

Élisabeth est arrivée le mercredi 17 février ; le mariage a lieu trois jours plus tard, le 20 février. Au début du moins les deux époux semblent assez complémentaires : Jean apaise Élisabeth (*il est pareil à lui-même, doux et bon ; il est compréhensif et bon ; il est parfait*) ; Élisabeth, elle, protège Jean, tout en apparaissant plus maternelle que véritablement passionnée (*J'ai failli rentrer le lendemain de mon arrivée, mais nul n'aurait été capable de le faire à ma place, tu comprends, il est sans situation, sans rien, c'est un enfant perdu et un enfant que j'aime*). Cette relative harmonie n'empêchera cependant pas Élisabeth d'écrire en mai 1954 qu'elle n'aurait jamais dû se marier et qu'elle a *l'impression d'être en prison*.

Les deux jeunes gens se partagent, dans les premiers mois, entre New York et Massillon, une toute petite ville, un *trou*, à plus ou moins six cents kilomètres de New York, où Jean est employé dans une usine pour un salaire très médiocre. Mais, très vite, ils s'installent définitivement à New York. Comme la ville, qu'au premier contact Élisabeth a trouvée *fantastique et inhumaine*, les Américains lui paraissent *durs*, du moins les Américains blancs. Chez les Noirs, au contraire, elle perçoit de la douceur. Harlem la séduit, son atmosphère, ses *doux visages noirs*.

La beauté de ceux qu'elle fréquente – des artistes en priorité, bien sûr – la frappe ; elle y revient à plusieurs reprises. La frappe également une liberté de mœurs que n'entrave pas le poids des traditions, liberté qui s'accompagne cependant d'une certaine froideur et d'indifférence aux autres. *Les gens ici n'ont pas de problèmes, pas de morale, pas peur de faire mal, ils pensent à eux, ils travaillent tous pour être indépendants et se payer leurs plaisirs*.

Au début, les difficultés du couple sont énormes, ce qu'Élisabeth demande plusieurs fois à son amie de cacher à ses parents. Les deux jeunes gens n'ont en effet pas d'argent, pas de véritable logement. Jean n'a pas de qualification, Élisabeth, qui est

quasiment sans travail, est prête à accepter n'importe quoi pour vivre. Ce n'est qu'aux alentours du mois de mai que la situation s'améliore. Élisabeth a trouvé un travail intéressant qui consiste à concevoir des objets pour des vitrines. Elle est d'autant plus heureuse qu'il s'agit d'art, art commercial, certes, mais art tout de même. Aux environs de Noël 1954, elle travaille toujours dans ce même *studio* à concevoir des étalages et parle de l'équipe dont elle fait partie avec enthousiasme. En 1955, enfin, elle espère un contrat avec la Sabena pour décorer six vitrines.

On constate avec grand plaisir que durant son séjour new-yorkais Élisabeth travaille également pour elle-même et cela dès le mois de mars (*J'ai commencé ma première sculpture aujourd'hui*). Elle annonce à son amie une exposition belge en septembre 1954, exposition à laquelle elle a l'intention de participer en présentant *une sculpture polychrome en papier mâché*. Cette annonce est d'ailleurs l'occasion d'une belle analyse comparative entre sculpture classique et papiers mâchés, qui mérite d'être donnée intégralement :

« Ce travail en papier permet beaucoup plus de liberté. On peut terminer une énorme sculpture en un seul jour et se laisser aller à son emballage. Car je pense que tu as déjà ressenti cela avec la peinture et même en écrivant : la première impression, l'impulsion finit par être tuée par la durée. Tout n'est vrai que dans l'instant. Quand une œuvre dure trop longtemps elle perd de sa sève, de sa vigueur. »

En février 54 elle a aussi la joie de réaliser un travail – il faut vivre ! – qui doit lui rapporter 75 000 frs belges. Une seconde affaire est en bonne voie pour 50 000 frs.

Réduire la parole d'Élisabeth De Wée à ces considérations très intéressantes sur son travail artistique, serait pourtant limité. Ce qui frappe le plus à la lecture de ces lettres new-yorkaises, ce qui impressionne et parfois même effraye, c'est, pendant de longs mois, la peinture continuellement reprise et réaffirmée d'un grand désordre et mal-être affectifs. On admire certes la qualité de l'autoanalyse, mais on souffre aussi avec l'épistolière.

La crise que vit Élisabeth durant ces deux années et surtout durant la première, explose quelques jours après son mariage : elle est seule – Jean est à Massillon pour son travail –, dans un pays étranger, séparée de ses amis, et réveillée d'un long rêve qu'elle a cru à tort libérateur.

Les mots qu'elle emploie de page en page dans sa longue lettre du 25 février 1954 à son amie font peur : *Maintenant que vous êtes tous loin, je ne tiens plus le coup. Vous m'êtes beaucoup plus nécessaires que le soleil, que tout, je ne peux même pas dire que vous me manquez, ce n'est pas cela. Je vous cherche partout. Ou encore : Je me demande si tout en moi n'est pas pourri, il ne faut pas oublier que je suis seule à savoir certaines choses et je ne les comprends pas. Il ne s'agit pas de remords, il s'agit de la peur d'être fou.*

Un peu plus loin elle exprime fortement ce qui est son drame permanent : vouloir tout et son contraire, être incapable de trancher ou, si décision il y a eu, regretter immédiatement la décision opposée. Mieux même, choisir de ne jamais trancher :

« Je meurs de ne pouvoir tenir la terre entière entre mes bras. [...] Je crois que c'est une maladie, je crois que d'autres en sont atteints, c'est la maladie d'une révolte contre l'impossibilité de ne pas être tout à la fois.

Je pourrais réussir dans beaucoup de voies mais je n'en choisis aucune. Je veux un peu de tout et rien absolument. Je veux et j'ai peur d'avoir, car avoir c'est

perdre. Mourir d'envie c'est le seul stimulant. Rêver et ne rien obtenir. Pitié pour les rassasiés. »

Cette difficulté à décider, à choisir, est particulièrement frappante lorsqu'il est question d'un éventuel retour en Belgique. De lettre en lettre, ou quasiment, Élisabeth oscille entre rester et partir, et songe même – pourquoi pas – à une troisième solution.

Élisabeth a certainement en elle une grande instabilité affective, envers de sa richesse artistique. Nul doute pourtant qu'à New York cette instabilité n'ait été favorisée par des problèmes de santé (elle est tombée et son pneumothorax en a souffert au point de devoir être éliminé) et aussi surtout par des problèmes de boisson (*je bois pour me réchauffer*) et même de drogue, problèmes qu'elle confesse, l'un comme l'autre, à sa correspondante en lui demandant d'être discrète.

Aucune lettre de Micheline Cohen ne figure dans les pages new-yorkaises. Elle est cependant loin d'être absente tant Élisabeth s'intéresse à sa *douce petite* dans ses lettres. Elle pose mainte question sur les aventures sentimentales de son amie et lui prodigue ses conseils, elle l'interroge sur son activité artistique – Micheline a mis sur pied une exposition personnelle –, elle l'encourage à venir la voir, elle lui témoigne de mille façons son affection constante.

« Parle-moi de toi, de ta vie. Je souhaite beaucoup te revoir avant qu'il ne soit trop tard.

Bonsoir petite, fais de beaux rêves oranges, peins des avions puisque j'en rêve, sois aussi dure que le soleil et aussi douce que l'eau pour la joie de tous et parfois la tienne. »

Dans la première quinzaine d'avril 1955, Élisabeth De Wée revient en Europe, mais pas encore à Bruxelles. Une cinquantaine de lettres se rapportent aux cinq années qui suivent, parmi lesquelles, cette fois, une dizaine de lettres de Micheline.

Cette partie de la correspondance est assez difficile à suivre. Élisabeth, qui s'adresse à une amie déjà partiellement informée, ne précise pas toujours son propos. D'où une certaine impression de confusion qui persiste malgré les relectures, d'où la nécessité de s'en tenir à l'essentiel.

Jean, le mari d'Élisabeth, est revenu lui aussi de New York, mais les deux époux sont séparés. Élisabeth, qui est donc seule, préfère éviter de retourner chez ses parents :

« Je ne veux pas retourner habiter chez mes parents, cela va créer des problèmes et des disputes, mais je ne veux pas retrouver leur atmosphère qui m'incite aux pires folies par réactions enfantines peut-être, mais non moins réelles. »

La jeune femme apparaît particulièrement perturbée. Est-ce cette difficulté à vivre qui l'amène à beaucoup se déplacer ces années-là ? Sans doute. En avril 1955 elle est à Paris, en novembre en Suisse avec ses parents, puis au Caire, ville où, rappelons-le, elle a vécu durant son enfance. En avril 56 elle retourne à New York, puis séjourne en Italie et de nouveau en Égypte. En 1957, enfin, on la trouve au Mexique. Les années suivantes, pendant lesquelles elle réside assez souvent en Belgique, sont un peu plus calmes.

Après plusieurs mois de séparation Jean et Élisabeth ont repris la vie commune, mais, semble-t-il, rien n'est gagné. En 1956 un voyage est programmé qu'Élisabeth

qualifie de *calvaire*. Le mari *doux et bon* de New York a bien changé. Dans une lettre de juillet 1958 on devine même qu'il s'est mis à frapper Élisabeth – *je me suis fait une fois de plus casser la figure* –, ce que confirme, toujours en 1958, l'aveu d'un œil au beurre noir. D'après les propres mots de la jeune femme, Jean la croit *parfaitement anormale* et veut [la] *faire soigner, il ira même jusqu'au conseil de famille*.

Un accord – accord fragile ? – semble cependant conclu en 1959 : *J'ai obtenu*, écrit Élisabeth, *des libertés comme les « serfs » au Moyen Âge, droit de voyager, de dormir, de manger ailleurs, sans yeux au beurre noir et sans explications*.

Dans ces mêmes années, très exactement en avril 1958, un grave différend éclate entre Élisabeth et Micheline, si grave que les deux amies sont au bord de la rupture. C'est Micheline qui, pour une raison peu claire, en veut terriblement à son amie et refuse désormais de la voir. Élisabeth en prend acte : *Depuis que je sais que même m'apercevoir de loin te fait horreur, j'évite les endroits où je peux te trouver*. Elle va même jusqu'à endosser la totale responsabilité du conflit, témoignant ar là de cette attention aux autres que l'on observe chez elle en mainte circonstance : *Je tiens à te dire que mon attitude m'est aussi pénible qu'à toi. Jusqu'ici je n'en ai pas été maître. Je vois tellement bien que c'est moi qui ai tort*.

Le conflit est violent, mais heureusement il est bref. Les deux amies se réconcilient très vite et leur lien, de leur propre aveu, sort même de l'épreuve renforcé.

Élisabeth nous est apparue dans les années précédentes très fragile et d'une sensibilité exacerbée. Les choses ne s'améliorent pas vraiment et ceci d'autant plus que la jeune femme continue à boire plus que de raison. Elle est très facilement déprimée et, plus grave, se déprécie continuellement. *Je vois trop mes défauts pour les supporter, pour admettre que quelqu'un les supporte*. Malgré tout et très heureusement, elle continue à travailler ou, comme elle le dit joliment, à *bustifier*, mais aussi à peindre : *Ai terminé les portraits chez ta sœur. [...] 2 têtes en Janus, les jumeaux d'Aspremont Lynden, une réussite, quelques commandes en vue dont... Paola*.

Mieux même elle organise une exposition qui a lieu en 1959. Élisabeth appartient par sa famille à un milieu privilégié. Elle bénéficie de ce fait d'un public de qualité, ce qui tout à la fois l'honore et la paralyse. Comme souvent elle se sous-estime :

« Je suis désolée de n'avoir rien de très fameux pour mon exposition car c'est une chance formidable : la reine Élisabeth, la princesse de Rethy et les ministres viendront. Il aurait fallu taper le grand coup, au lieu de cela mes misérables bustes feront piètre figure. Enfin le sort en est jeté. »

Élisabeth De Wée s'est maintenant fait une petite place dans le milieu artistique belge. Malheureusement ses travaux ne lui rapportent guère, ce dont elle se plaint quelquefois.

Micheline Cohen, elle, se partage entre Paris et la Côte d'Azur. Pour les années 1960 et 1961, cinq lettres d'elle ont été conservées, adressées affectueusement à *Ma Babette*. On devine, avoué à demi-mot dans ces lettres, comme un retour de flamme entre les deux amies qui se sont récemment revues :

« Triste de t'avoir quittée, nous reprenons si facilement nos bonnes et nos mauvaises habitudes, qu'il est difficile de s'en passer.

Je commence à trouver la vie sans goût, c'est que tu me manques, ni les conquêtes éphémères, ni le sable ni la mer ne peuvent m'enlever ce manque. »

Après d'assez nombreuses aventures sentimentales, Micheline semble s'être un peu rangée. Elle a eu en 1958 une petite fille, Sandra, avec un certain Serge. Elle poursuit son travail artistique et a, elle aussi, mis sur pied une exposition qui a été présentée en juillet 1960 sur la Côte d'Azur, sans doute à Saint-Tropez. *Évidemment*, ajoute-t-elle, *le problème est d'avoir du monde !*

C'est ici que se place entre Pâques 1962 et septembre 1971, un grand blanc de dix ans dans la correspondance. Un ensemble de lettres s'est-il perdu ? Les deux amies ont-elles rompu provisoirement le contact ? Ont-elles vécu trop proches pour s'écrire ? Nous n'en savons rien.

À partir de septembre 1971, l'échange reprend jusqu'en 1980. Cinq lettres de Micheline, une bonne douzaine de lettres et quelques cartes postales d'Élisabeth sont conservées. La situation a changé. Élisabeth est désormais en couple avec l'actrice Marie-Ange Dutheil, ce que Micheline n'ignore pas, qui adresse plusieurs de ses lettres aux deux amies. De son côté Élisabeth a remplacé *Douce amie* par *Chère Micheline*. Ceci précisé, le ton reste affectueux et parfois même très affectueux sous la plume d'Élisabeth : *Écris-moi. J'ai besoin de penser que tu n'es pas perdue. Parfois j'ai très peur car je comptais sur toi pour toute ma vie et je te vois maintenant si lointaine [...]*.

Souhaitant même à son amie esseulée de *sorti[r] tout frais, tout neuf de [son] jeu de cartes [...] l'homme-de-[sa]-vie*, elle ose, sous sa signature, *Babeth*¹⁴, cette formule audacieuse : *l'autre homme de ta vie*.

Élisabeth De Wée a 40 ans en 1970. Elle voyage moins, mais s'offre tout de même avec Marie-Ange différents voyages, en Hollande, en Égypte, en Grèce, voyages qui sont l'occasion d'adresser à Micheline des cartes postales. Elle s'investit toujours beaucoup dans son travail artistique. Un projet lui tient particulièrement à cœur en 1973 : la conception d'un décor et de costumes pour les représentations de *Phèdre* à Forest National, spectacle où Marie-Ange Dutheil tient le rôle-titre. Mais elle se réjouit aussi beaucoup de réalisations ou de projets plus personnels : des panneaux en septembre 74, des portraits en mai 77, d'autres commandes en février 79. Une exposition de bustes est programmée. *Au programme la reine Farida, Edgar Faure, Régine, le coiffeur Alexandre et bien d'autres*. Protectrice, presque maternelle, elle continue encore à beaucoup conseiller Micheline dans sa vie personnelle, qu'il s'agisse de ses rapports avec sa fille, Sandra, devenue adulte, de ses problèmes de cœur ou de ses problèmes d'argent.

Pour Micheline en effet la vie n'est pas toujours calme. Au début des années septante, pourtant, tout va bien. Elle vit avec son compagnon, Gérard, et sa fille. Le couple aménage sur la Côte d'Azur un moulin. Gérard reçoit différentes propositions pour ses mannequins ; Micheline peint. Mais à partir de 1978 les choses se gâtent. Le couple bat de l'aile et finalement se sépare ; il faut vendre le moulin.

Durant cette dizaine d'années Élisabeth et Micheline s'approchent doucement de la cinquantaine. Des amis tombent malades ou meurent, une connaissance se suicide. Impossible d'échapper à la mélancolie. *Ici chacun vieillit*, écrit Élisabeth et, un peu plus tard : *Beaucoup de tristes nouvelles ces jours-ci*.

¹⁴ Il faut noter que dans son journal, Maurice De Wée orthographe, à la française, le diminutif du prénom de sa fille : *Babette*, alors qu'Élisabeth l'orthographe à l'anglaise : *Babeth*.

Ici s'achève cette correspondance entre Élisabeth De Wée et Micheline Cohen. Élisabeth De Wée vivra encore six ans (elle meurt en 1986). En ce qui concerne Micheline l'ignorance est totale. Les deux amies ont-elles encore échangé des messages, on ne le sait pas davantage.

Restent ces belles et nombreuses lettres qui nous introduisent au mystère de deux êtres, de deux personnalités. Sur Micheline Cohen, mais plus encore sur Élisabeth De Wée, si attachante, on voudrait en savoir davantage, on voudrait aussi que l'artiste ne soit pas totalement oubliée. Qui sait ? Peut-être un jour quelqu'un, séduit par son travail, réunira-t-il ses œuvres, aujourd'hui dispersées.

Michèle Maitron Jodogne

P.S. Élisabeth De Wée à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles

Monsieur Georges Mayer, Prof. Hre, Directeur du Centre de recherche sur l'enseignement des Beaux-Arts de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, nous a aimablement fourni, après recherches dans les archives de l'École, les renseignements suivants sur Élisabeth De Wée et nous l'en remercions :

« De Wée Élisabeth, Marie, Suzanne, née le 8 novembre 1930 (Le Caire) a été inscrite en date du 6 octobre 1947. Elle a reçu le numéro 24176. De nationalité belge elle demeurait à Ixelles, Rue Saint-Boniface, 24.

Voici son cursus dans l'école :

1947-48 : Modelage d'après nature (cours du jour).

1948-49 : Modelage d'après nature (cours du jour).

Elle est classée 1^{re} au concours des Prix ; elle obtient cette année-là un premier prix avec grande distinction.

1948-49 : Composition (modelage). Premier prix avec distinction.

Elle obtient également le prix Doutrelon-Detry.

1948-49 : Elle obtient le Grand Prix de Maîtrise de la Ville de Bruxelles. »

Le récit de vie du diplomate Raymond Du Moulin

Notre groupe de lecture a entrepris, en 2017, la relecture de l'autobiographie de Raymond Du Moulin à partir de la transcription intégrale du manuscrit effectuée par Louis Vannieuwenborgh. Raymond avait pu relire le début de son texte, avant son décès, en décembre 2016. Nous publions ici la suite des échos des différents cahiers qui complètent ceux qui sont déjà parus dans nos bulletins n° 7 et 8. Nous clôturons ainsi la relecture des mémoires de Raymond Du Moulin.

Du Moulin, Raymond, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*, 2008
[MLPA 00147/0001-2]

Cahier 1. Prologue. Mes Grands-parents maternels et paternels

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahier 2. 1924-1942

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahier 3. 1942-1949

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahiers 4 et 5. Lima, 1950 ; Bruxelles-Mexico 1953-1954

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahiers 6 et 7. Bogota, 1954-1957

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahier 8. Le Mozambique, 1958-1960

Écho de lecture

À son retour de Bogota, Raymond Du Moulin est nommé consul général au Mozambique, alors sous domination portugaise. Cette nomination l'étonne (il craignait d'être réaffecté à Bruxelles), mais lui fait grand plaisir. Connaître un pays sous régime colonial et de surcroît en Afrique, l'intéresse. Pour avoir un point de comparaison, il a l'heureuse idée de faire un détour de quelques jours par le Congo belge, détour qui lui laisse une impression positive.

Raymond Du Moulin va rester deux ans au Mozambique, de 1958 à 1960, et ce séjour n'est finalement vraiment heureux ni sur le plan professionnel ni sur le plan personnel.

C'est avec des mots très durs que le consul général juge la manière dont les Portugais se comportent vis-à-vis de la population indigène. Il parle de *ségrégation rigoureuse, d'indigènes qui croupissent dans le dénuement, d'une trompeuse façade de non-discrimination raciale*.

Son travail n'est pas captivant et il ne parvient pas à améliorer les débouchés des produits belges sur le marché mozambicain. Un passage à la Foire commerciale de

Johannesburg pour rencontrer des exportateurs belges se solde également par un échec.

Le climat, accablant durant la saison estivale, ne facilite pas les choses. Quant aux Portugais que Raymond Du Moulin côtoie, il les juge *intravertis, d'humeur triste*. C'est d'ailleurs l'occasion pour lui, traçant leur portrait, d'un assez long développement sur la *saudade*, ce sentiment de mélancolie, nostalgie et espoir, cultivé à l'extrême par les expatriés portugais.

À Lourenço Marquès, la capitale, Raymond Du Moulin, d'ordinaire si prompt à nouer de belles relations, se fait peu d'amis, si l'on excepte un *excellent* collègue suisse dont il apprendra malheureusement la mort peu après.

Un événement très douloureux achève de donner à ce séjour au Mozambique une coloration assez sombre : Simone, la femme de Raymond, enceinte, tombe malade et accouche quelques mois plus tard d'une petite fille mort-née. *Nous surmonterons difficilement notre peine*, avoue Raymond.

Rappelé en Belgique – le séjour au Mozambique est terminé – Raymond Du Moulin fait escale à Élisabethville où il doit participer à une Conférence diplomatique de trois jours. Celle-ci réunit les ambassadeurs et consuls généraux de Belgique en poste en Afrique. Elle a pour tâche d'étudier le processus quasi général de décolonisation et, plus particulièrement, la décolonisation du Congo belge, imminente, et dont certains, trop naïfs, ne mesurent pas l'ampleur possible. La première journée de la Conférence est consacrée au Congo ; les deux suivantes permettent une comparaison intéressante entre plusieurs pays d'Afrique : ceux désormais souverains, ceux en situation de pré-indépendance, ceux destinés à rester sous domination blanche.

Raymond Du Moulin, fort de son expérience au Mozambique, n'hésite pas à contester, concernant ce pays, certaines affirmations trop optimistes.

Raymond Du Moulin revient en Belgique par Athènes et Rome, puis, peu après, s'autorise avec sa femme un *vagabondage* en Provence et en Suisse. Autant d'étapes nécessaires pour contrebalancer les deux années passées au Mozambique, véritable *désert culturel*.

« Prévention et répression contribuent à faire du Mozambique une vaste zone de silence, un territoire quasiment immobile.

Rigoureusement nationaliste et conservateur, le régime portugais, dirigé par le dictateur Salazar, considère que le progrès social et le développement économique sont de nature à ébranler un système colonial qu'il veut immuable. »

Michèle Maitron Jodogne

Cahier 9. Bruxelles 1960-1962 ; Paris 1962-1965

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahier 10. Bruxelles-Stockholm, 1965-1970

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahier 11. Stockholm, 1970-1974

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahiers 12 et 13. New York, 1974-1979

Écho de lecture

Ces deux cahiers du séjour de Raymond Du Moulin à New York sont de style différent.

Le premier cahier, le numéro 12, décrit son affectation en tant que haut fonctionnaire au consulat général à New York. Il dénote un caractère descriptif et informatif sur ses responsabilités, ses préoccupations professionnelles et sur les rencontres privilégiées.

Le second cahier, le numéro 13, nous livre sa perception globale de la ville de *New York*, du tempérament de ses habitants. Il fait état de ses problèmes personnels, familiaux et professionnels dans un style plus familier et plus direct.

L'auteur justifie le choix de cette charge de chef de poste à New York pour permettre à sa fille, Véronique, de poursuivre ses études en français. Quant à son fils Henry, *il s'engagera dans des études universitaires en Belgique.*

Le diplomate se réjouit à la perspective de son installation dans la grande ville. Un grand prestige est lié à cette fonction. Il s'agit *de l'un des plus gros postes consulaires de Belgique qui couvre tout le Nord-Est des États-Unis, soit 60 millions d'habitants*, de Baltimore à la frontière canadienne, en passant par la Nouvelle Angleterre jusqu'à la région du Centre Atlantique.

Il décrit les principales caractéristiques des villes qui entrent dans ses compétences, visiblement séduit par leur découverte. L'on notera qu'à Pittsburg, *ville industrielle que les grandes fortunes de l'acier et des affaires ont dotée d'une Université dominée par une Cathédrale du savoir*, il est invité à assister à la remise de l'*Andrew Mellon Prize*, attribué pour la première fois au peintre et graveur belge Alechinsky.

De retour à New York, il apprécie les bureaux du consulat, logés dans un immeuble du *Rockefeller Center* qu'il décrit comme *une merveille architecturale.*

Vient ensuite la description de l'activité professionnelle dans les quatre sections du consulat général et celle des difficultés liées à cette charge. Il se doit de rendre des services à quelque 5 000 expatriés.

De l'accumulation des fonctions qui lui sont confiées – il remplace un directeur absent et coordonne le personnel –, il ne se plaint pas. Il insiste, en revanche, sur la pénibilité des relations avec ses pairs et ses collaborateurs.

Le chancelier, qu'il connaît de missions antérieures, se décharge sur lui de la gestion d'un personnel problématique. Raymond Du Moulin le décrit comme suit : *une relative cordialité cache un égocentrisme hypertrophié. [...] Il est très calculateur et son comportement obéit à sa préoccupation d'obtenir un avantage pour sa réputation et sa carrière.* Il cite des exemples précis.

De son personnel, il constate : *je me serai senti harcelé par tant de circonstances dans lesquelles mes interlocuteurs ne se montraient pas sous leur meilleur jour, par tant de médisance, de jalousie, de mesquinerie.* Un chancelier lui *a pourri la vie pendant près de trois ans !*

Heureusement, il est remplacé par le chancelier qu'il a connu à Stockholm et avec lequel il a de bonnes relations. Heureusement aussi, son assistante l'aide *par la qualité de son travail et par un soutien moral très précieux*.

Raymond Du Moulin supervise aussi les activités de la chambre de commerce et participe régulièrement à des déjeuners, conférences, réceptions et rencontres.

Assurant la direction des relations culturelles *ad interim*, il organise, avec une collaboratrice compétente, des expositions (Rubens, Magritte, Ensor), des spectacles (Maurice Béjart), et des concerts, ce qui lui permet d'être intégré *dans la foisonnante vie culturelle new-yorkaise*.

Malheureusement, il rencontre des difficultés dans ses échanges avec un diplomate, chargé des investissements américains et canadiens en Belgique, qui dépend administrativement du consul général.

Dans la deuxième partie de son récit, il se réjouit, néanmoins, de son cadre de vie. Son appartement situé sur la *5th Avenue*, donne sur *Central Park* et le *Metropolitan Museum*. Il y vit avec sa femme, Simone, et sa fille ; son fils les rejoindra plus tard pour poursuivre des études dans une école d'art. Sa vie privée est assombrie par le fait que sa femme est atteinte d'une maladie nerveuse et consulte de nombreux psychiatres.

Raymond Du Moulin évoque New York dans un style enflammé ; ville paradoxale, de contrastes, névrosée où *le plus grand luxe côtoie la déchéance la plus sordide en une opposition plus choquante encore que dans les pays du tiers monde*. New York est par essence une ville de *winners and losers*. Il n'y fait pas bon, si l'on appartient à la seconde catégorie. Elle est aussi une *fun city, une ville de plaisirs de toute sorte et un intense foyer de création artistique*. La gratification viendra de son immersion dans la vie culturelle de la grande ville, de la fréquentation de *Soho*, de la bohème de *Greenwich Village* et de l'initiation par son fils à l'art contemporain. *Le souvenir de tant de moments privilégiés – compensateurs d'heures difficiles dans ma vie professionnelle – m'exalte encore !*

Deux pages ensuite sont consacrées à sa rencontre avec le couple princier, Paola et Albert, alors qu'ils venaient aux États-Unis en *voyage privé*. Raymond entretient avec Albert *des conversations libres et détendues*. Il l'accompagne dans ses achats et assiste en sa compagnie à une représentation théâtrale, le soir. Il rapporte que *revenu en Belgique, le prince lui adresse une lettre de remerciement pour « son aide non seulement efficace mais attentionnée » grâce à laquelle « tous les problèmes semblaient faciles et même agréables à résoudre »*.

La famille royale, qui est revenue aux États-Unis avec ses enfants, lui propose de les accompagner pour un survol de Manhattan en hélicoptère. Ils découvrent du ciel progressivement tous les quartiers de la ville, avant de contourner la statue de la liberté dans un *périple aérien inoubliable*. Il clôt ainsi le récit de sa mission à New York par un long travelling d'adieu symbolique en compagnie des princes royaux.

Il n'omettra pas d'évoquer, pour terminer le récit du séjour newyorkais, le départ de son appartement et les intrigues en tout genre menées pour avoir accès à la reprise du bail... Il conclut :

« S'il ne m'a pas paru possible d'aimer New York, j'aurai pourtant trouvé de nombreuses raisons d'admirer cette ville d'exception.

J'aurai même ressenti un certain bonheur d'y vivre ! »

Claudine Vandewoude

Cahier 14. Istanbul (première partie), 1979-1983

Écho de lecture

D'instinct l'auteur a le pressentiment d'être engagé dans une période difficile en raison de sa nomination comme consul général à Istanbul, alors que la mauvaise santé de sa mère âgée lui avait fait espérer une fonction plus proche, en Europe.

Son arrivée à Istanbul, à la fin de 1979, le déconcerte, mais la résidence somptueuse le console d'une certaine manière. D'autre part les deux domestiques indiens et catholiques attachés à ce poste sont coûteux, du fait qu'ils ont le droit de retourner régulièrement dans leurs familles, à ses frais.

Le personnel qu'il gère est hétérogène ; il comprend diverses nationalités et autant de religions mais le diplomate *en aura obtenu l'homogénéisation fonctionnelle sans grandes difficultés.*

Raymond Du Moulin est bien accueilli et apprécié dans la haute société traditionnelle d'Istanbul car il la comprend dans ses nuances. En effet, dans ce *milieu qui n'est aucunement nobiliaire puisque l'aristocratie héréditaire n'existait pas dans l'empire ottoman*, il perçoit la crainte d'être jugé par un étranger depuis que la Turquie a perdu son statut de grande puissance.

L'apparition d'une classe de nouveaux riches, des industriels et des banquiers, contribue à faire sortir le pays du sous-développement mais la misère est encore grande. C'est ce que le diplomate découvre en se liant au Rotary. À travers les activités de bienfaisance dans les bidonvilles, il constatera également la *gêne de ses amis rotariens en le voyant confronté à une si grande misère.*

Raymond conservera toujours, jusque dans les années de sa retraite qu'il vit partiellement à Paris, ces amitiés nouées à Istanbul dans le cadre du Rotary.

Durant cette affectation en Turquie, Raymond a non seulement dû laisser sa mère à Bruxelles mais aussi ses deux enfants entrés à l'ULB. En y faisant allusion, il en profite pour consacrer deux paragraphes à la généalogie des chats familiaux : Caramel, Pitou, deux Sophie, Myosotis, et Coquinette, qui, des années après sa mort, *se promène encore dans [sa] cervelle comme le beau chat de Baudelaire « se promène ainsi qu'en son appartement » dans la cervelle du poète.*

José Dosogne

Cahier 15. Istanbul, 1979-1983 (suite) ; Bruxelles 1983-1985

Écho de lecture

Istanbul, 1979-1983 (suite)

Dès son installation à Istanbul, Raymond Du Moulin développe une activité culturelle intensive, liée à ses fonctions professionnelles. Celle-ci répond autant à ses intérêts

personnels, par exemple l'histoire de l'architecture, qu'au désir de découvrir les richesses de la culture orientale qui l'entoure. Tout au long de sa carrière, il se soucie de la qualité des contacts humains que son métier lui offre. Il les cultive comme un jardin. Ils prennent, à l'occasion, le caractère de solides amitiés.

Parce qu'il est profondément croyant, la visite du pape, quelques semaines après son arrivée, le touchera : *[Cette visite] fut un temps fort de mon séjour à Istanbul... Je me suis trouvé en présence de la personnalité la plus extraordinaire que j'aie rencontrée.*

Il souligne également son grand intérêt pour le rapprochement des églises catholique et orthodoxe : *je m'attacherai à recueillir des informations sur les travaux de la commission théologique mixte mise en place à l'occasion de la visite du pape.*

Conférences, visites de centres culturels, lectures ou projections concernant la vie culturelle en Belgique se succèdent, cependant il n'est pas courant qu'un consul soit mis en présence d'un bouleversement politique d'envergure comme ce coup d'État à Ankara, qui survient quelques mois après son arrivée, en septembre 1980. Raymond se trouve en Belgique à ce moment pour accueillir à Gand une délégation commerciale turque qui en sera empêchée. *La Turquie se trouvait dans une situation analogue à « un homme malade ». La direction du pays allait à la dérive [...] l'autorité de l'État s'effritait de jour en jour.*

Raymond Du Moulin souligne explicitement son inconfort : *si le « sauvetage de la démocratie » par l'armée était encore une fois inévitable [...], une intervention militaire dans la vie politique était fort regrettable.*

Méthodes policières contestables, procès politiques de dirigeants syndicaux : *je serai très attentif à la répression mise en œuvre par le régime militaire.*

Le rôle de Raymond Du Moulin se limite cependant à rester un indispensable point de contact, sur place, pour renseigner sur la situation : *Lorsque les personnalités politiques belges viendront s'enquérir du sort des droits de l'homme et du fonctionnement de la justice en Turquie, je pourrai donc apporter à leur information une appréciable contribution.*

À la suite de ce coup d'État, la France ayant coupé toutes relations avec la Turquie, une valise diplomatique joue un rôle « culturel » à l'occasion d'un colloque international d'histoire de l'architecture ; les thèses de deux professeurs, empêchés, peuvent être acheminées grâce à celle-ci.

Raymond nous livre quelques réflexions sur son entourage familial en rapportant les courts séjours de ses enfants, Véronique et Henry :

« Ils seront naturellement très intéressés par Istanbul lors des séjours [...]. Véronique pour sa part sera très sensible au délabrement [...] que l'on trouve partout [...] au milieu de monuments prestigieux telle la mosquée de Soliman le Magnifique, ou la mosquée bleue du sultan Ahmed. »

Tandis que son fils Henry poursuit son service militaire en Allemagne, sa fille Véronique décide de se destiner à des études de traductrice. Le décès de la mère de son épouse survient en 1981 et Raymond rejoint celle-ci à Bruxelles, *pour partager avec elle l'une des épreuves les plus cruelles que l'on puisse connaître.*

Raymond Du Moulin quitte ses fonctions à Istanbul à l'automne 1983 pour rentrer à Bruxelles et conclut ainsi :

« Durant les quatre années passées à Istanbul, j'aurai trouvé fascinant d'inventorier l'appartenance asiatique de la Turquie en allant à la rencontre des vestiges de nombreuses civilisations qui se sont nourries de la Terre de l'Asie Mineure. »

Bruxelles 1983-1985

La conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, avec la participation des États-Unis et du Canada, amorcée en 1972, se déroule de nouveau à Stockholm.

Affecté à la direction générale de la politique belge, Raymond collabore à l'élaboration de négociations importantes : droits de l'homme, recherche scientifique, coopération méditerranéenne, règlement pacifique de différends. Il retrouve un milieu qu'il connaît bien : *Après dix ans de séparation, je retrouverai mes meilleurs amis. Je serai très sensible à d'aussi heureuses retrouvailles procurant un vif plaisir réciproque.*

Amorcées en 1984, les négociations se terminent en septembre 1986. Au cours du déroulement de cette Conférence, Raymond pointe le comportement obstructionniste des délégués soviétiques : *la même application à culpabiliser les Occidentaux, une conception de la négociation comme un affrontement et non comme une association dans la recherche de résultats satisfaisants.*

Sa vie de famille a ses arcs-en-ciel. En 1984, leur fils Henry, artiste plasticien établi à New York, et sa compagne Susan, leur offrent une petite fille : Popy. Les voilà devenus grands-parents. Et ses nuages gris. La même année, Raymond, très attaché à sa mère, vit dans un déchirement partagé avec elle, le fait qu'elle doive quitter sa résidence ...où elle se plaisait tellement pour entrer dans une maison de repos.

Colette Meunier

Cahier 16. Jérusalem, 1985-1987

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 8.

Cahier 17 et 18. Après la retraite 1987-2008

Écho de lecture paru dans notre bulletin n° 7.

Les archives personnelles : un potentiel de sources disponibles

Les lettres¹⁵ du premier voyage en Amérique latine de François Houtart, en 1954

Par-delà l'Atlantique

Deux récits de voyage en Amérique latine de notre fonds du patrimoine autobiographique belge inédit, les mémoires d'Alfred de Bruçq¹⁶ au dix-neuvième siècle et l'autobiographie épistolaire de François Houtart¹⁷ dans la seconde moitié du vingtième siècle, ont été présentés lors d'un atelier international de deux jours à l'université de Louvain (Leuven) pour documenter les relations multidimensionnelles entre les Pays-Bas et l'Amérique latine du XIX^e siècle à nos jours. Cette rencontre d'avril 2019, *Encuentro 2019*¹⁸, était organisée au Centre de Documentation et de Recherche sur la Religion (KADOC-KU Leuven), dans le cadre d'une étude interdisciplinaire ayant pour thème les histoires et les sources partagées.

Pluralité des registres de l'autobiographie dans les archives familiales et personnelles

L'intérêt de collections comme celles de l'APA est de conserver les archives familiales et les archives personnelles dans la totalité et la variété des fonds qui nous arrivent. Ainsi, les papiers de François Houtart nous permettent de distinguer trois registres de discours autobiographiques : les lettres d'Amérique latine, adressées à ses amis – *Chers amis* – qui constituent un véritable journal de voyage, les journaux personnels jusque l'année 1952 (celui écrit à Chicago en 1953-1954 et que François Houtart mentionne dans son autobiographie n'a pas encore été retrouvé), les lettres qui lui sont adressées et qui constituent comme des Mémoires extérieurs¹⁹. À ces trois types d'énonciation

¹⁵ Voir la liste du corpus de lettres en fin de texte.

¹⁶ *Brefs épisodes de ma vie*, les quatre cahiers manuscrits des mémoires d'Édouard Alfred de Bruçq (1833-1909), écrits en 1907, retracent son départ avec son père, en 1843, à l'âge de dix ans, pour le Guatemala, dans la colonie de Santo Tomas. Il voyage à bord du trois-mâts *La Dyle*. Son récit se poursuit avec son long séjour comme expatrié au Guatemala jusqu'en 1880 (après que l'expédition de *La Compagnie de l'Union*, société privée qui avait obtenu la protection et le soutien personnel du roi Léopold I^{er}, a échoué). Il a traversé douze fois l'Atlantique. Notre bulletin n° 7 rend compte de ce récit. Notre collectif de travail APA a transcrit la totalité de ce récit qui est donc prêt pour une édition éventuelle.

¹⁷ François Houtart (1925-2017) a donné ses archives personnelles à l'APA-AML par livraisons successives de 2012 à son décès (cf. les différents comptes rendus dans nos bulletins de liaison 3, 4, 5, 6, 7, 8). Ces archives contiennent principalement du courrier et des photos. Un pré classement les a réparties en 65 boîtes. Elles sont en cours d'inventaire. Seule la boîte 25 est terminée [MLPA 00249/0025 et sous-cotes].

¹⁸ *Encuentro 2019. The Low Countries and Latin America from the 19th Century until Present. Interdisciplinary Perspectives on Shared Histories and Sources*. KADOC-KU Leuven, du 8 au 10 avril 2019. Rencontre organisée par Kim Christiaens (KADOC-KU Leuven, Documentation and Research Center on Religion, Culture and Society), Rafael Pedemonte (History Department, Ghent University) et Joren Janssens (Modernity and Society, KU Leuven).

¹⁹ Pour reprendre l'expression utilisée par Marianne Pierson-Piérard qui parodie les *Mémoires intérieurs* de François Mauriac. Elle intitule ainsi le recueil de lettres, adressées à son père Louis Piérard, qu'elle publie. Elle regrette que son père n'ait pas eu le temps d'écrire ses mémoires et souhaite que cette

de l'autobiographie dont l'écriture est contemporaine des événements, vient s'ajouter une quatrième, l'autobiographie éditée par Carlos Tablada Pérez²⁰ à partir d'interviews qu'il a faites de François Houtart qui a relu les épreuves de leur transcription. Bien qu'intitulé *Biographie*, ce texte est donc une autobiographie, il est totalement écrit à la première personne et ce *je* est François Houtart.

Comparer ce que l'auteur raconte dans cette version publiée, à ses récits contemporains des faits relatés, permet de les compléter par des informations fournies par les confidences de ce que la mémoire a conservé ou transformé. Par exemple, nous savons par les lettres²¹ elles-mêmes que François Houtart écrivait à un collectif de destinataires, *Chers amis*, incluant ses parents. Il utilisait les carbones pour multiplier les copies : dans sa lettre du Guatemala du 1^{er} mars 1954, il annonce à la Mère supérieure des Auxiliatrices de Mexico *qu'il ajoutera un carbone, pour elle*. Les autres destinataires restent cachés, mais on apprend dans son autobiographie postérieure qu'il envoyait également une copie au cardinal Suenens²².

Ce journal de bord soigneusement tenu et complété, que cette correspondance constitue, est donc également une espèce de rapport que le prêtre en voyage d'étude destine à celui qui lui a permis, en intercédant auprès du cardinal Joseph Van Roey, de prolonger de 6 mois le séjour fait aux États-Unis pour sa spécialisation en sociologie. Les lettres composant ce récit de voyage commencent au Mexique, envoyées de Mexico les 20 et 21 février 1954, et se terminent à Paris le 17 août 1954.

Ce voyage est motivé par un premier séjour à Cuba, effectué en 1953 pour assister au deuxième Congrès de la Young Christian Workers (YCW), la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC), durant lequel il a été confronté à la grande misère de la population exploitée par le système économique de type colonialiste. Parmi les moyens possibles à mettre en œuvre pour lutter contre l'injustice sociale, François Houtart accorde sa confiance à deux outils d'analyse qui forgent ses espoirs et ses convictions : la méthodologie de la JOC (*voir-juger-agir*) et la sociologie, cette nouvelle orientation scientifique des sciences humaines, qui le conduit à la sociologie des religions et plus spécifiquement, à ce moment de ses recherches consacrées à l'étude des paroisses, au domaine de l'urbanisme. Lors de son premier voyage à Cuba, François Houtart a noué des contacts avec des militants de la JOC qu'il utilisera dans son voyage de 1954, premier noyau d'un réseau international qu'il ne cessera d'étoffer.

En m'interrogeant pour savoir si François Houtart avait utilisé ses propres sources (les archives personnelles qu'il a versées au patrimoine de l'autobiographie) pour la rédaction de son autobiographie, j'ai pu constater qu'il n'avait pas relu toutes ses lettres. On peut le déduire de l'anecdote du train au Nicaragua qu'il raconte avec les modifications habituelles que la mémoire imprime aux souvenirs.

Dans la version de la lettre de Guatemala du 2 mars 1954, à la rubrique Nicaragua, il raconte :

correspondance de ses amis écrivains et de ses compagnons de l'internationale socialiste puisse partiellement en tenir lieu. Marianne Pierson-Piérard, *Trois cent trente-deux lettres à Louis Piérard. Précédées de « Mémoires extérieurs »*, Paris, Les lettres modernes, Minard, 1971.

²⁰ Carlos Tablada Pérez, *The Decline of Certainties. Founding Struggles anew. The Biography of François Houtart*, co-published by Ruth Casa Editorial and Global University for Sustainability, 2018.

²¹ François Houtart (fonds produit par François Houtart), *Lettres du premier voyage en Amérique latine*, manuscrit, 1954 [MLPA 00249/0003/003]. Toutes les lettres citées sont extraites de ce corpus.

²² in Tablada *op. cit.*, p. 58-59.

« Comme j'avais connu à La Havane, au congrès de la JOC (Young Christian Workers) l'an passé l'évêque de León, Mgr Oviedo, je désirais aller le saluer le plus vite possible. León se trouve à environ quatre-vingts km à l'est de Managua. Il y a un train entre les deux villes. Vers 4 h le train doit partir. Il est 5 h et il se met en branle. C'est le plus extraordinaire train que j'aie jamais vu. En troisième classe on s'assied sur le plancher. Le plus hétéroclite mélange de personnes et de choses s'y trouve rassemblé. Le trajet dure 4 heures et demie. Finalement le train s'ébranle. Après 10 minutes, arrêt. Voilà qu'il fait marche arrière. Nous apprenons qu'un homme vient d'être accidenté. Il a heurté de la tête un poteau le long de la voie. Sachant cela, je m'informe. Le train s'est arrêté. Je descends rapidement. Le pauvre homme est assez jeune. On le transporte vers une petite case appartenant aux chemins de fer. Je l'accompagne. Quand il est couché sans conscience sur le plancher, je me penche, lui dis quelques mots et puis lui donne l'absolution. Pendant ce temps, le machiniste a remis le train en marche et en sortant de la cabane je le vois s'en aller. Je prends mes jambes à mon cou. Heureusement que je suis en clergyman et pas en soutane. Je saute à travers les voies. Les paysans avec leurs nombreux enfants sont sur le pas de la porte et j'ai un grand succès. Tout le monde m'encourage. Finalement des passagers du train m'ont aperçu. Ils crient et réussissent à faire arrêter le train. Je saute dans le fourgon et m'assieds, trempé de sueur, sur une cruche à lait. À la gare suivante, je rejoins mon compartiment. »

La version de l'autobiographie est un peu différente :

« I then went on to Managua in Nicaragua. I wanted to go at once to León, to see the Bishop, a YCW adviser, as he was due to leave the country shortly. I got on a very ancient milk train which very soon came to a halt, just after we had left the city suburbs behind. When we passengers tried to find out what had happened we heard that a man had fallen from the train and was lying on the road. I got off the train to see how he was. I ran towards him ; he was not dead but drunk, with a wound that happily was not very serious. I remained with him for a few minutes and soon the train left with my luggage on board. I started to run while the passengers called out to encourage me. Happily, the train was moving so slowly that I could reach it. I jumped on to the last carriage and I realized I was on top of the milk bottles. »²³

J'ai relevé également, dans l'autobiographie postérieure, des modifications de discours significatives, concernant le métadiscours politique ; les observations du jeune voyageur de vingt-neuf ans sont relatées à travers la grille de lecture du sociologue

²³ *Op. cit.* p. 62-63. « J'ai ensuite poursuivi jusqu'à Managua au Nicaragua. Je voulais me rendre immédiatement à León pour voir l'évêque, un conseiller de la JOC, qui devait bientôt quitter le pays. Je suis monté dans un très ancien train à lait qui s'est très vite arrêté, juste après que nous ayons quitté la banlieue de la ville. Lorsque nous avons essayé de savoir ce qui était arrivé, nous avons appris qu'un homme était tombé du train et gisait sur la route. Je suis descendu du train pour voir comment il allait. J'ai couru vers lui ; il n'était pas mort mais ivre, avec une blessure par bonheur peu grave. Je suis resté avec lui quelques minutes quand soudain le train est parti en emportant mes bagages à son bord. J'ai commencé à courir alors que les passagers criaient pour m'encourager. Heureusement, le train roulait si lentement que j'ai pu l'atteindre. J'ai sauté dans la dernière voiture et j'ai réalisé que j'étais au-dessus des bouteilles de lait. »

devenu marxiste. Dans l'autobiographie, le lexique marxiste vient nommer, grâce à l'utilisation des formules consacrées, ce qui est simplement décrit dans les lettres : *l'athéisme historique du socialisme et du communisme*²⁴, *république bananière*²⁵ à propos du Honduras, la religion *opium du peuple*²⁶. Au vu de ces variations discursives, il est intéressant d'observer comment le champ sémantique du communisme évolue et se construit dans cette première correspondance de François Houtart sur l'Amérique latine.

La construction du champ sémantique du communisme dans les lettres du premier voyage en Amérique latine de François Houtart, en 1954

Dans les lettres, le communisme apparaît au départ comme une voie à ne pas suivre car ce modèle politique nie la religion. À l'époque du premier voyage en Amérique latine, parallèlement au travail d'enquête sociologique d'analyse des paroisses que François Houtart a entrepris à Bruxelles et ensuite, en 1952-1953, à Chicago, espérant ainsi apporter une réponse et un remède à la régression de la pratique religieuse des catholiques, et qu'il continuera dans d'autres villes d'Amérique latine, il travaille à la création d'un vaste réseau de lutte contre l'injustice sociale en visitant et en aidant à renforcer les structures de la JOC ou à les implanter. Lors du voyage de retour, dans le courrier envoyé de Dakar²⁷, son intention s'est clarifiée : *la JOC doit contribuer à organiser la classe ouvrière pour ne pas la laisser aux seules mains de la CGT et des communistes*. Il est à la recherche d'une troisième voie en quelque sorte.

Deux lettres du corpus que j'ai appelé les *mémoires extérieurs* et datant d'avant son départ aux USA, qui lui sont envoyées par deux anciens du foyer des jeunes travailleurs délinquants dont il a eu la charge, Georges Schoeters²⁸ et Vélimir Sunéi²⁹, donnent une idée des conversations qu'il avait avec eux. Le communisme est considéré comme une dictature, l'opposé de leur idéal sociétal. Vélimir, dans un camp de travail en Yougoslavie en 1950, demande que son témoignage soit communiqué aux travailleurs d'Occident pour leur faire savoir qu'il ne faut pas s'orienter dans cette voie. Le voyage que François Houtart a effectué à Berlin-Est en 1951 complète le contenu de ce premier référent du communisme : propagande à Berlin-Est, travail obligatoire en Yougoslavie, monde divisé en deux blocs Est et Ouest.

Le deuxième référent du communisme se construit, par antinomie, lors du premier voyage à Cuba pour la JOC en 1953, avant la révolution. Au cours de ce premier

²⁴ P. 73.

²⁵ P. 73.

²⁶ P. 78.

²⁷ *Dakar*, 9 août 1954, « Chers Tous », entête JOCF, Juventude Operaria catolica Feminina, 8 pages.

²⁸ François Houtart a rencontré Georges Schoeters (1930-1994), fondateur du FLQ (Front de Libération du Québec), lorsqu'il était hébergé au foyer des jeunes (enfants du juge et jeunes travailleurs) dont il était aumônier. Ils ont entretenu une correspondance jusqu'au décès de Georges Schoeters, en 1994, qui est répertoriée dans le fonds François Houtart.

²⁹ Vélimir Sunéi est un autre enfant du foyer dont François Houtart s'est occupé. Nous ne possédons qu'une seule lettre de lui de 1950, accompagnée d'une photo montrant le camp de travail de Zagreb où il se trouve. Elle est signée Vélimir. C'est grâce au fait que François Houtart avait conservé tous ses carnets d'adresses dans ses archives que nous savons qu'il s'agit de Vélimir Sunéi, habitant Kraljericka Ulica, 7/1-Tresnjewlsa Zagreb-FNR Jugoslavja.

contact avec l'île, François Houtart stigmatise la misère et la société duale. Il reparlera, dans le récit d'un second voyage en 1960, après la révolution, de ce premier constat concernant la souffrance du peuple cubain écrasé par le régime totalitaire de Batista, fondé sur l'économie capitaliste. Dans des échanges épistolaires avec Georges Schoeters, datant de cette époque, la notion de révolution se précise. Georges Schoeters rapporte qu'il a collaboré avec Fidel Castro et discute avec son correspondant des premiers temps de la révolution cubaine. Tous deux arrivent à la conclusion que la révolution cubaine n'est pas communiste. Ce deuxième référent dissocie donc révolution et communisme. Une révolution sociale, égalitaire, non communiste est possible.

Dans l'avion qui le conduit du Mexique au Guatemala, François Houtart déduit de la discussion qu'il a avec un envoyé officiel du gouvernement guatémaltèque – qui fait un signe de croix au décollage – que c'est la propagande américaine qui taxe ce pays de communiste parce qu'une loi de réforme agraire entend nationaliser les terres non cultivées, ce qui entraverait l'exploitation des grandes compagnies américaines majoritaires comme *United Fruit Company*. Après ses premiers moments dans la ville de Guatemala, qui lui montre un niveau de vie plus élevé qu'au Mexique, il conclut : *si cela est un pays communiste, alors je n'y comprends rien. Il y a en tout cas un monde de différence avec ce que j'ai vu à Berlin-Est il y a 3 ans!* Revenant sur cet épisode dans son autobiographie³⁰, il précise que le président en question était Jacobo Arbenz et qu'il trouvait intéressant d'avoir conversé avec un communiste qui faisait le signe de croix !

En Bolivie, le 3 avril³¹, il émet la même critique de *la propagande américaine qui semble plus grande que celle de Moscou*. La Bolivie passe aussi pour communiste à cause de la nationalisation des mines d'étain, d'ailleurs appuyée par les évêques qui optent pour cette tactique afin de contrer le communisme des syndicats. Ce troisième référent indique donc une troisième voie : celle de la lutte dans le cadre catholique pour occuper un espace d'encadrement de la classe ouvrière.

Le champ sémantique du communisme passe progressivement, à travers l'analyse faite par François Houtart des situations d'injustice en Amérique latine, d'un antagonisme entre un catholicisme et un communisme, athée, dictatorial, à un communisme antagoniste du capitalisme et de l'exploitation de la classe ouvrière. Ce référent [ce qui est désigné comme communiste en Amérique latine, par les États-Unis : le Guatemala et la Bolivie] est acceptable comme espace de résistance sociétal face au capitalisme dominant. Deux signifiés sont dès lors accessibles à sa foi chrétienne : l'action sociale a une dimension politique, l'action sociale a une dimension internationale. La construction de l'organisation de la JOC, telle que François Houtart la conçoit, la pratique et la défend, s'apparente à un autre référent non-dit (une internationale socialiste) mais faisant partie sans doute de l'héritage culturel de la JOC qui est issue de la construction de la deuxième internationale socialiste avant la Première Guerre mondiale.

Le réseau des relations de François Houtart, nouées au sein de la JOC internationale lors de ce voyage, peut être reconstruit car il cite tous ses contacts et les personnes qui l'accueillent. Il n'a dormi qu'une seule nuit à l'hôtel durant ce voyage. Il aura visité

³⁰ P. 61.

³¹ *La Paz*, 3 avril 1954, « Chers Tous », entête JOC Juventud Obrerria Catolica San Jose de Costa Rica, 1 page.

tous les pays sauf le Venezuela et le Paraguay. L'autobiographie postérieure situe la première rencontre avec Camilo Torres³² en Colombie. À Bogota, le père Paradis que François Houtart avait connu à Montréal lui demande de donner une conférence au séminaire à la fin de laquelle un étudiant vient lui parler, qui était Camilo Torres. La lettre mentionne la conférence, le père Paradis et les étudiants mais ne cite pas le nom de Camilo Torres. Ce dernier viendra faire ses études de sociologie à Louvain dès 1954. Les notes de voyage en Amérique latine en 1960 le signalent. Le premier juillet 1960, l'abbé Perez et l'abbé Torres sont venus l'attendre à l'aéroport de Bogota mais l'avion avait 6 heures de retard.

Cet aperçu ne rend compte que d'une toute petite partie de ce qui concerne les rapports avec l'Amérique latine dans les archives personnelles de François Houtart. Sa conception du communisme ne cessera d'évoluer jusqu'au moment où il se revendiquera marxiste et enseignera la sociologie en se référant à la méta-analyse marxiste du capitalisme.

Francine Meurice

Corpus de lettres :

Houtart, François, *Lettres du premier voyage en Amérique latine, 1954, [MLPA 00249/0003/003]*

Guatemala, 1er mars 1954, Chère Mère Supérieure, 1 page.

Guatemala, 2 mars 1954, Chers tous, 7 pages.

Médellin, 15 mars 1954, Chers Tous, entête « JOC Juventud Obreria Catolica San Jose de Costa Rica », 4 pages.

Lima, 29 mars 1954, Chers Tous, entête « JOC Juventud Obreria Catolica San Jose de Costa Rica », 2 pages. Incomplet.

Bogota, 22 mars 1954, Chère Mère supérieure, 1 demi-page ; note autographe.

La Paz, 3 avril 1954, Chers Tous ; entête « JOC Juventud Obreria Catolica San Jose de Costa Rica », 1 page.

Santiago, 5 avril 1954, Chers Tous ; entête « JOC Juventud Obreria Catolica San Jose de Costa Rica », 5 pages.

Santiago, 10 avril 1954, Chers Tous ; 9 pages. + mot à « Mère Supérieure ».

Buenos-Aires, 17 mai 1954, Chers Tous, 6 pages, 4 feuillets.

Buenos-Aires, 14 juillet 1954, Chers Tous, 4 pages, 4 feuillets.

Montevideo, 28 juillet 1954, Chers Tous, entête « Universidad de Buenos Aires, Facultad de Arquitectura y Urbanismo », 2 pages.

Sao Paulo, 30 juillet 1954, Chers Tous, entête « JOCF, Juventude Operaria catolica Feminina », 2 pages.

Sao Paulo, 2 août 1954, Chers Tous, entête « JOCF, Juventude Operaria catolica Feminina », 3 pages.

Dakar, 9 août 1954, Chers Tous, entête « JOCF, Juventude Operaria catolica Feminina », 8 pages.

Paris, 17 août 1954, Chers Tous, entête « Aerolineas Argentina », 4 pages.

Malines, 20 novembre 1954, Ma révérende Mère. 1 page.

³² Un des fondateurs de la théologie de la libération comme François Houtart.

L'écriture autobiographique au long cours

Le diaire poétique de Jean Chasse

Chasse, Jean, *Un rêve brisé, dix autres retrouvés intacts ou presque ...*, 12 p., 2019 [MLPA 00402/0007]

Écho de lecture

Jean Chasse, ce peintre, ce sculpteur, cet écrivain, nous livre sans faux-fuyant son monde intérieur qui invite et contraint au voyage. Il peint et sculpte la langue française, dont il est amoureux, usant de mots appropriés et justes ou, en en créant d'autres, selon son imaginaire ou sa fantaisie, joyeux ou sombres. Jouant de l'humour, du rêve, des fantasmes, de l'érotisme, il œuvre dans un espace que bornent l'amour et la tristesse, l'orage et l'inaccessible sérénité tant souhaitée, loin des marionnettes ennuyeuses et conformistes que sont certains humains.

Éternel voyageur à la pesante valise lourde de doutes, de questionnements existentiels, d'autocritique, de rêves, de noirs cafards, il en sort des visions surréalistes peut-être plus réelles que la réalité. Tantôt gouaches sombres ou éclatantes, tantôt aquarelles, elles vont de la vie, perpétuelle mouvance, à la mort assurée.

Seul refuge et baume pour l'auteur, la création artistique :

« Mon cœur vogue dans les étoiles et j'ai du vague à l'âme. [...] »

J'ai souvent envie de voler au diable vauvert, de le peindre sur la muraille, ma tête sous le robinet ».

Myriam De Weerd

Les thèmes récurrents

La Guerre 1940-1945.

Carnets d'un prisonnier politique

Gewelt, Jacques (dit Robert), *Souvenirs de mes prisons*, 3 cahiers, 1941-1942 [MLPA 00485]

Écho de lecture

Le 24 septembre 1941, à 9 h, Robert Gewalt est arrêté par les Allemands à son bureau bruxellois. Il est incarcéré à la prison de Saint-Gilles le même jour, à 14 h, en tant que prisonnier politique, après un interrogatoire à la Geheime Feldpolizei, rue Traversière.

Dans *Souvenirs de mes prisons*, il raconte minutieusement sa détention à Saint-Gilles puis à la prison de Moabit de la Lehrterstrasse à Berlin jusqu'en novembre 1942, date à laquelle le récit s'interrompt brutalement sans mentionner sa condamnation à mort. Nous savons par les dépositaires des trois cahiers d'écolier manuscrits (la famille Ruhl, les amis des Gewalt) que Robert Gewalt a été fusillé en 1942. Nous ignorons comment le texte est arrivé jusqu'à eux, dans sa version actuelle, une transcription manuscrite à deux mains, inégale dans sa fidélité.

Le témoignage de Robert Gewalt n'est pas un journal à proprement parler. Il relate les événements sous un titre thématique avec un décalage de quelques jours. Le récit est conscient de sa narrativité, en témoigne l'utilisation de prolepses par le scripteur (par exemple : écrivant en octobre 1941 qu'il a convenu avec l'Aumonier militaire allemand³³ qu'il *communierait à l'occasion de la Messe des morts, le 1^{er} novembre prochain*, il ajoute – *C'est ce qui fut fait* –) et des analepses (par exemple : en mai 1942, il note *qu'il a dit dans un précédent récit que l'annonce de son départ en Allemagne avait jeté la consternation parmi les 15 occupants, depuis le matin seulement, de la Schmiede [la forge] 2*).

Une note d'intention liminaire, dont on ignore si elle est de l'auteur, indique qu'il s'agit de notes pour un projet ultérieur, sans souci de la correction de la langue.

La guerre ne devrait plus être au XX^e siècle, c'est l'amer constat que Robert Gewalt inscrit au seuil de son récit. C'est qu'il en a déjà vécu des drames humains et côtoyé la mort.

Une longue lettre autobiographique qu'il adresse à sa femme, Louise, pour *faire le point* sur les petites mésententes que leur couple a connues et pour s'excuser de son manque de tendresse, fait allusion à son enfance et à sa jeunesse difficiles. Militaire dès 16 ans pour échapper à la pauvreté, il fut embarqué dans la Première Guerre mondiale comme le furent d'autres jeunes témoins³⁴ dont les textes figurent dans notre fonds d'archives. Il doit donc être né en 1898. Il dit avoir été démobilisé à 20 ans, avoir travaillé et s'être marié en 1921.

Cette auto-confiance, car rien n'indique que ce courrier ait été envoyé, vient après l'annonce du décès de sa fille aînée, Janine, Ninette, le 30 septembre 1941. La suite du récit rapporte qu'elle avait subi deux opérations graves et se trouvait à l'hôpital au moment de son arrestation. Sa grande douleur, son impossibilité de consoler sa femme et son fils Louis, son absence imposée à l'enterrement de Ninette, lui font ressentir encore davantage l'arbitraire de son incarcération. C'est en pensée alors qu'il s'échappe pour les rejoindre et l'écriture lui permet de franchir le mur de la prison et de décrire la scène du cimetière.

Son vécu durant la Première Guerre, qu'il continue d'appeler *la der des ders*, son deuil de père de 44 ans, son expérience professionnelle de petit patron d'une firme de chauffage, l'*Excelsior*, expliquent sans doute sa manière de se comporter face à l'adversité.

Prisonnier politique, il reste maître de lui face aux souffrances de l'emprisonnement et lors des interrogatoires. Il se tait sur les actes de résistance auxquels il a participé et pour lesquels il a été arrêté, au point d'en laisser tout ignorer au lecteur alors que quand il s'agit de ses codétenus, il révèle les noms³⁵, les réseaux, les motifs de condamnation.

³³ D'autres récits évoquent un aumônier allemand bienveillant comme celui dont parle Gewalt, un certain Krensberg. Peut-être est-ce la même personne ?

³⁴ Par exemple Léopold Vincent et Félicien Trussart.

³⁵ Il serait utile d'en établir un répertoire. Plusieurs noms se retrouvent dans d'autres récits comme celui de l'abbé Charles Maurois, *Mes prisons et Dachau*, publié à Namur en 1946 chez Jacques Gadenne : le père blanc, communiste de la guerre d'Espagne, Garbarini ; l'abbé Pierlot (frère du premier ministre) ; le colonel Daumerie et le groupe de Roubaix, la filière des évasions, l'affaire Roger Libion, l'affaire Constant Martiny. Maurois fait allusion au chanoine Pierlot qu'a connu Gewalt et qui a été condamné à mort. Les aumôniers font parvenir les cahiers de notes.

Ancien combattant de 1914-1918, il est patriote avec sobriété dans les signes intenses de solidarité qu'il montre à ses compagnons condamnés à mort, au moment de leur départ ; il ne révèle et n'affiche pas de patriotisme guerrier : il considère plutôt cette nouvelle guerre comme un recul de civilisation.

Chef d'entreprise, il organise la vie commune dans la cellule. Les tâches sont réparties et le temps des longues heures de la journée est divisé en périodes d'étude, de lecture, d'écriture. Il partage la nourriture des colis reçus de son épouse. À Berlin, il demandera de travailler et devra vider les seaux hygiéniques, nettoyer les couloirs et distribuer les colis. Il visite ainsi toute la prison et constate qu'elle est construite en étoile comme celle de Saint-Gilles. Il prend note de l'espace architectural, des noms des prisonniers qu'il compte, par nationalités, lors des promenades, afin de repérer le départ de ceux qui sont condamnés à mort.

Père de famille, confronté à un régime de famine – il a perdu 20 kilos en un an...–, il souffre au-delà de sa propre souffrance pour les jeunes détenus et les entoure de sa bienveillance.

Citoyen de l'État de droit, il ne peut se résoudre à un tel arbitraire dans la gestion des procès : les accusés n'ont pas droit à un avocat, les motifs d'accusation paraissent tellement injustes ou disproportionnés, tels ce *tout jeune homme de 18-19 ans arrêté en plein cinéma pour paroles outrageantes envers une autorité militaire allemande passant aux actualités*³⁶ ou cet autre *Jean Chrétien Baud*³⁷ de *La Haye, étudiant de 23 ans, fils du Baron Baud, arrêté pour avoir voulu gagner l'Angleterre et de là les Indes néerlandaises pour un poste de fonctionnaire gouvernemental.*

Le lecteur entre dans le récit de Robert Gewelt comme dans une tragédie dont il connaît la fin inéluctable : la condamnation à mort. Il éprouve une grande compassion quand il comprend, avec lui, comment le système fasciste se resserre, de plus en plus, en lui ôtant, un à un, tous les droits à l'*habeas corpus*. La douleur existentielle est à son maximum, quand, au cours des interrogatoires, il a l'impression que son ami, Paul Lescornez, auquel il est confronté, pense qu'il l'a trahi et l'a dénoncé. La machine de la torture mentale des systèmes fondés sur la délation est enclenchée. Par la suite, son ami réussira à lui témoigner son amitié et à le détromper.

À l'ultime page du troisième cahier, la souffrance de la faim est devenue telle que l'écrivain que cet homme est devenu réussit à s'évader par l'écriture, à la limite de ses forces et comme dans un délire :

« Les impressions et sensations causées par la faim sont des plus curieuses.

Ainsi, ceux qui parvenaient à dormir, rêvaient de nourritures variées, surtout de plats chauds en abondance, tandis que ceux qui ne dormaient pas rêvaient des bonnes choses réelles, mais dans le passé qu'ils avaient mangées aux heures bénies de la paix. Et cela durait des heures et des heures, et lorsque le sommeil venait, l'on passait à l'autre série de rêves.

Et ces rêves étaient tellement obsédants, que parfois en me réveillant, je me trouvais de la bave à la bouche. Comme un chien enragé.

Et j'en arrivais à classer les gens, les femmes surtout, par leur plat ou confection favorite. Et au premier rang, mon cordon bleu matrimonial, avec ses tartes au riz et autres moelleuses, ses soufflés au fromage, etc.

³⁶ *Cahier 2*, p. 35-36.

³⁷ 1919 (Arnhem, Pays-Bas) -1944 (Sonnenburg, Allemagne).

Et je revoyais notre habitation de Stockel, cette vieille bâtisse que nous trouvions bien grande et qui vue de loin semblait être le *home* idéal.

Je revoyais, par extension, sa salle à manger, son salon, sa grande cuisine blanche. Le grand jardin avec ses arbres fruitiers, ses parterres de fleurs. Que c'était beau le grand parasol aux couleurs vives, les tables d'acier au milieu de la pelouse verte, les fauteuils d'osier, et la cour [fin du récit] »

Après la lecture de ces derniers mots, le lecteur reste seul dans la cellule de Robert Gewalt comme s'il avait lu sur sa table les cahiers abandonnés là par le prisonnier politique, au moment de partir pour son exécution.

Francine Meurice

Le Congo pendant et après l'indépendance

Témoignage des premiers jours de l'indépendance

Kenoff, Odette et Vandewoude, Claudine (interview de), *Récit de l'évacuation d'Élisabethville en 1960*, 2018, 5 p. [MLPA 00396]

Ce récit relate les derniers jours avant l'évacuation des 9 et 10 juillet 1960, le trajet en avion vers Bruxelles et les échos des troubles qui ont suivi la déclaration de l'indépendance du 30 juin 1960. Ces propos ont été recueillis une première fois par Claudine Vandewoude. Lors des corrections, Odette Kenoff lui a remis sa version manuscrite. L'écho fait référence aux deux versions. Madame Kenoff-Bulpa a suivi son mari à Élisabethville en 1954, où il avait été engagé comme enseignant à l'école Saint-Boniface. Elle avait à l'époque 21 ans et lui, 23. En 1960, leur petite fille avait deux ans.

Écho de lecture

Alors que ce récit est recueilli 58 ans après le déroulement des faits, madame Odette Kenoff évoque les événements avec émotion et avec une grande précision. Afin que le lecteur puisse visualiser les faits, elle a joint à son témoignage un plan d'Élisabethville où sont localisés en couleur les lieux dont elle parle : les écoles du centre-ville, le passage à niveau, la mission et le camp militaire.

Le texte rend compte du déroulement des faits, un à un, tels qu'ils ont été conservés dans sa mémoire, et décrit le tragique des situations vécues. Il témoigne d'un phénomène brutal de décolonisation : l'exposition soudaine d'une famille à l'inconnu, au danger et à l'horreur.

Le récit mentionne la visite, le 9 juillet 1960, d'un voisin grec, expatrié, leur signalant que le consulat grec avait donné la consigne aux hommes d'évacuer les familles vers la Rhodésie et de revenir seuls ensuite. Ce voisin invite le couple et leur petite fille à les suivre car la rébellion risque de gagner Élisabethville. En effet, ils vivent en banlieue. Ces derniers refusent malgré un sentiment d'abandon et décident d'attendre les directives du Gouvernement belge. L'avenir leur donnera raison. Peu après, un ami bénédictin, inquiet, les emmène au centre-ville, il évite de passer devant le camp militaire.

Odette Kenoff donne alors des précisions sur les différents codes d'alerte : la sirène de l'Union Minière a résonné à une heure inhabituelle ; des zones de rassemblement ont été prévues en cas de danger. L'ensemble des ressortissants belges se sont massés dans les écoles situées au centre de la ville. Elle insiste sur le sentiment d'isolement et d'abandon des familles. Celles-ci, déployées à même le sol dans les classes, vont vivre dans des conditions d'incertitude, de peur (multiplication de tirs dans la nuit) et de dénuement. Elle donne des détails concrets : elle n'a trouvé qu'un demi-verre d'eau pour sa petite fille et pas de vivres, le couple n'ayant pu emporter qu'un sac de voyage. Ils sont allongés dans la salle de gymnastique de l'institut Saint-François de Sales. Le rêve colonial s'effondre, le basculement est complet.

Elle évoque le comportement héroïque d'un boulanger grec qui, le matin, a pris le risque de gagner son atelier en ville et d'y préparer du pain. Il a réussi à distribuer une tranche par personne.

Durant cette attente en confinement dans l'école, ils apprennent la révolte du camp militaire et l'arrivée des paras belges. Ils reçoivent la visite du père qui les a amenés la veille. Celui-ci, couvert de sang, raconte qu'en retournant à la mission qui jouxte le chemin de fer, *il s'est aperçu que les barrières du chemin de fer étaient fermées, chose inhabituelle par rapport aux horaires des trains. De l'autre côté, neuf voitures attendaient. Il s'est dirigé vers l'une d'elles, un homme était tué au volant, une carte des rebelles était déposée sur lui. Il en allait de même pour les huit autres.* Le retour de Rhodésie, sans protection armée, a rendu les maris victimes des rebelles.

Existait-il une stratégie de désinformation ? La radio ne mentionnait pas l'agitation à Élisabethville. Le matin, les familles apprirent la révolte du camp militaire de la Force publique proche et l'intervention des paras belges à Kamina. Elles furent informées également que le centre-ville était protégé par des barbelés et cerné par les paras.

L'évacuation put alors s'organiser systématiquement, encadrée par les militaires. Odette Kenoff, renseignée sur la liste des personnes prioritaires, partira avec son enfant en laissant son mari sur place.

Le témoignage énumère ensuite les étapes de l'évacuation, le parcours en bus jusqu'à l'aérodrome avec sa fille, le trajet en avion avec les passagers assis sur des courroies qui longeaient le fuselage, l'arrivée dans le camp militaire de Kamina – malgré l'ordre donné de retourner à E'ville – grâce à la désobéissance du commandant.

Odette Kenoff décrit l'atmosphère du camp de Kamina : le va-et-vient des camions et des avions, l'épuisement, les crises de nerfs, les rescapés en provenance des autres régions, l'accueil en nombre sur des matelas de fortune dans les maisons des militaires. Détail touchant : un moment, elle déplore de n'avoir plus de langes pour Béatrice, son bébé. Une voiture s'arrête et un militaire en dépose deux sur ses genoux.

Le 12 juillet, enfin, le responsable de l'accueil les informe qu'il reste deux places dans un Boeing en partance pour Bruxelles, elle y aura accès avec son amie après un premier refoulement. Dans le Boeing de 300 places, les enfants sont assis sur les accoudoirs. En escale à Léopoldville, d'autres candidats au voyage seront repoussés. Une femme à bord est sur le point d'accoucher, une infirmière providentielle l'accompagnera jusqu'à la fin du voyage. Une ambulance l'attendra à leur arrivée en Belgique.

Le 13 juillet, à 2h30 du matin, l'avion est à Zaventem. Les enfants sont réunis à part, afin de permettre aux parents de régler leurs papiers, certains d'entre eux n'ont pas eu la possibilité de les emporter. Après les formalités, elle retrouve son enfant seul, dans un dortoir vide. À la sortie, personne ne l'attend. Un monsieur providentiel lui propose de la ramener chez elle, rue Neuve. Elle sera rejointe par son mari 15 jours plus tard.

Les conditions de survie inconfortables, pour une jeune femme avec sa petite fille encore bébé, durant toute cette période troublée, sont bien décrites. Ce récit donne à voir le rôle de l'intuition, de l'audace et de la compassion dans des situations de crise face aux *aleas* du destin. Il souligne la désinformation d'une population en l'absence de télécommunications et le flou ou les velléités qui entouraient les décisions prises par l'État belge. Celui-ci, en réagissant tardivement mais de manière stratégique, a évité le bain de sang à la population belge d'E'ville, ce qui ne fut pas le cas des autres expatriés n'ayant pas bénéficié, eux, d'une couverture militaire.

L'on peut s'interroger sur le manque d'anticipation dans de pareilles situations et sur le manque de coordination entre les représentants de divers pays pour développer une stratégie collective d'évacuation de leurs ressortissants en cas de crise.

Nadine De Kock et Claudine Vandewoude

Souvenirs d'un missionnaire Mill Hill au Congo de 1960 à 1999. Les nouvelles autobiographiques de Frans Kwik

Présentation

Frans Kwik a été missionnaire scheutiste au Congo-Zaïre durant 39 ans, de 1960 à 1999. Il est né en 1931, dans une famille de dix enfants, à Roermond aux Pays-Bas. Dès 1943, il s'est inscrit au petit séminaire de Tilburg, puis il a étudié la philosophie à Roosendaal et ensuite la théologie à Mill Hill. Appartenant à la branche néerlandaise de la Société des missionnaires de Saint-Joseph, plus connue sous le nom de Missionnaires de Mill Hill, dont le siège se trouve à Londres, il a été ordonné prêtre en 1956.

Il a enseigné pendant trois ans au petit séminaire de Lochwinnoch en Écosse avant d'être nommé au Congo. Pour se préparer à sa nouvelle carrière, il a effectué des études coloniales à Bruxelles et Anvers. Arrivé en République Démocratique du Congo en 1960, il a enseigné pendant un peu plus de trois ans à l'École de pédagogie de Bokakata.

L'insécurité et l'anarchie l'ont contraint, comme tous les autres missionnaires de sa congrégation, à s'enfuir du pays en 1964. Quelques mois plus tard, la situation s'étant apaisée, il est revenu pour se consacrer à la grande paroisse de Basankusu dans la province de l'Équateur, au nord-ouest de la RDC.

En 1972, M^{gr} van Kester l'a nommé secrétaire de l'évêché, une fonction qu'il a continué à assumer lorsque M^{gr} Ignace Matondo devint le premier évêque congolais du diocèse en 1975. En 1982, il a été nommé curé et vicaire général de la cathédrale de Basankusu. Sous l'impulsion du Concile Vatican II, M^{gr} Matondo lança la création de communautés chrétiennes de base. Frans Kwik a mis toute sa créativité

et son énergie au service de ce projet qui visait à faire bénéficier la population d'une église bien à elle, une église qui ne serait pas celle des Blancs. Selon ses dires, ce fut la plus belle période de sa vie.

En 1988, il a été transféré à Mampoko en qualité de curé de la paroisse et après avoir passé une année sabbatique à l'Université Loyola de Chicago en 1991-1992, il a dirigé pendant six ans, en tant que doyen, le centre pastoral de Djolu qu'il dut quitter subitement en 1999 sous la menace des rebelles.

Rentré définitivement aux Pays-Bas, Frans Kwik a été nommé recteur de la *St. Jozefsbuis*. En 2003, il s'est retiré dans la maison *Vrijland* de Mill Hill à Oosterbeek où il a organisé un large éventail d'activités pour les pensionnaires, tout en rédigeant leur bulletin de liaison.

Il s'est aussi mis à écrire ses souvenirs. Il a relaté son travail de missionnaire et ses rencontres dans ce qu'il appelait en français ses *nouvelles*, c'est-à-dire une multitude de courts récits pleins d'humanité, d'émotion et d'humour, ciselés jusque dans leurs moindres détails.

Un premier recueil intitulé *Dieudonné*, qui comporte cinquante anecdotes, fut accueilli plus que favorablement comme un ouvrage captivant, passant en revue les joies, les réussites, les échecs, les peines et les frustrations, le tout sous le signe d'une foi profonde et dans le respect des traditions locales. Cet ouvrage a déjà fait l'objet d'un écho de lecture dans notre revue n° 4, parue durant le premier trimestre de 2014.

Le premier recueil de ses nouvelles, *Matthieu. Korte missieverhalen (Histoires courtes concernant la mission)* a fait l'objet d'un écho de lecture dans notre bulletin numéro 8.

Le père François, comme l'appelaient ses ouailles, ou encore *Sángo* en lingala ou *Fafá* en lomongo, s'est éteint à Oosterbeek en juin 2013.

Claude Buchkremer

Écho de lecture

Kwik, Frans, *Een kerstdiner van zonnebloemen (Un dîner de Noël de tournesols). Kerstbelevenissen van een missionaris in Congo (Le vécu d'un missionnaire au Congo à Noël)*, autoédition, 43 p., 2011 [MLPA 00296/0003]

Écho de lecture

Dans la maison de repos *Vrijland* où Frans Kwik séjourne, on a coutume de réunir les missionnaires retraités durant tout un après-midi avant Noël. Chaque participant est invité à lire un poème ou une histoire, à chanter un cantique ou à interpréter une saynète en rapport avec la fête toute proche. Frans Kwik a pris l'habitude de lire chaque année une histoire courte dans laquelle il raconte une situation qu'il a vécue au Congo le jour de Noël, juste avant ou juste après. On y découvre comment les habitants de la forêt tropicale fêtent la naissance du Christ et on comprend qu'un missionnaire ne s'ennuie jamais et que chaque jour lui apporte son lot de surprises. Le recueil qui regroupe dix-sept de ces anecdotes, de deux pages chacune, est illustré de dessins de la main de l'auteur.

La fête de Noël est la plus importante pour les Africains car ils considèrent qu'en faisant naître l'enfant Jésus, le bon Dieu nous offre de partager notre sort et donne un sens à notre vie. Un dîner est offert à cette occasion aux pauvres du quartier. Le père François y rencontre une mère qui lui confie que son mari l'a quittée à la naissance de leur fille handicapée.

« *Mais elle est mon bonheur*, dit la maman. J'aperçois des ridules au coin de ses yeux. On dirait des rayons de soleil. Mère et fille se regardent en riant. À présent, elles ressemblent à des tournesols. »

Il est notamment question de l'obligation, pour chaque mari, d'apporter la preuve irréfutable de l'affection qu'il éprouve pour son épouse en lui offrant six mètres d'une étoffe aux couleurs chatoyantes. La dame pourra ainsi se confectionner une nouvelle tenue dans laquelle elle viendra se montrer à la messe le jour de Noël.

Dans les pays où poussent les bananes, il n'y a pas de secrets ! C'est la raison pour laquelle il n'y a pas lieu de séparer, comme en Europe, les enfants des parents pendant la messe. Ils doivent tout entendre. Une seule et même célébration suivant le rite congolais et tout le monde est content.

Le président Mobutu prône le retour à la spécificité du peuple : plus de costumes occidentaux, plus d'écoles confessionnelles, plus de prénoms chrétiens, plus de croix dans les lieux publics, plus de messe de Noël. Le père François organise quand même une messe à 6 heures du soir les 24 et 25 décembre et il fait sonner les cloches très longtemps. Les paroissiens et même des non-pratiquants viennent en masse.

À l'occasion de la fête de la Sainte-Famille, les couples mariés depuis plus de vingt-cinq ans reçoivent un *diplôme du Pape* pendant la messe. Une femme que son mari traite comme un chien refuse de venir afin que toute la ville le sache. En démontrant que ce n'est pas l'homme mais l'amour qui est le *maître* du mariage, le père François réussit à réconcilier le couple dont les enfants se demandent s'il ne leur a pas fait boire un philtre d'amour.

François est souvent confronté à des questions délicates qu'il arrive à élucider avec tact et humour. Comment expliquer, aux habitants de la forêt tropicale, le rôle que jouent l'âne et le bœuf dans la crèche, alors qu'il n'y a pas d'âne sous les tropiques ? Le mystère de la naissance de Jésus, fils unique, est difficile à comprendre pour une population africaine qui attache beaucoup d'importance à la fertilité. Et que penser du rôle de Joseph ? Et Jésus vient-il aussi pour les concubines ?

Ce recueil se termine par deux contes de Noël africains, une source importante d'inspiration pour la tradition orale qui assure la transmission des valeurs aux nouvelles générations.

Claude Buchkremer

Extrait (traduit du néerlandais par Claude Buchkremer)

« Je lui verse un verre de whisky. Il trinque à ma paroisse et moi à ses épouses et ses enfants. "Puis-je te demander quelque chose ?", me dit-il, l'air pensif, "Que fait Dieu de toutes ses journées ?". La question me prend au dépourvu. Je l'ai invité pour lui demander quelque chose et le voilà qui se met à me poser des questions. "Je ne suis pas le porte-parole officiel de Dieu" lui dis-je en me forçant à hausser les épaules, "je n'ai pas accès au domaine privé de Dieu". Il

poursuit : “ Que peut-Il bien faire de toute la sainte journée ? Veux-tu aussi rester perpétuellement dans l’ignorance ? On sait tellement peu de choses de Ses faits et gestes. Regarde, pourquoi ma grand-mère peut-elle vivre très longtemps et pourquoi mon fils de sept ans doit-il mourir dans un accident ? Pourquoi mon frère, qui n’a pas encore quarante ans, a-t-il eu un infarctus et pourquoi pas Mobutu ? Il me semble que si Dieu avait fait en sorte qu’une attaque d’apoplexie frappe Mobutu, il aurait épargné bien des tourments au Congo. Non, tout est loin d’être parfait pour les bons, et les mauvais se portent généralement à merveille ”. »

Frans Kwik

Kwik, Frans, *Ontmoetingen in het regenwoud van Afrika (Rencontres dans la forêt tropicale africaine). Belevissen van een missionaris in Congo (Le vécu d’un missionnaire au Congo)*, autoédition, 44 p., 2012 [MLPA 00296/0004]

Écho de lecture

Ce dernier volume des souvenirs africains de Frans Kwik est dédié à M^{gr} Ignace Matondo qui lui a appris que *la célébration de la liturgie peut être une fête*. Il s’agit ici plus précisément de la manière dont les habitants de la forêt tropicale vivent la fête de Pâques. On y voit à quel point les Occidentaux sont loin d’eux, de leur culture, de leur mode de pensée et comment le père François place la compréhension et le respect mutuels au centre de ses rencontres personnelles. La doctrine chrétienne prévoit que seuls les adultes reçoivent une croix de cendres sur le front le mercredi des cendres. La sagesse populaire amène cependant le missionnaire à en faire de même pour les petits enfants car *cela ne peut de toute façon pas leur faire de tort*.

Un nouvel évêque africain imagine de remplacer la procession autour de l’église le dimanche des Rameaux par un cortège massif de citoyens qui portent, en dansant, de grandes branches de palmiers. Venus des dix quartiers de la ville, ils convergent vers la cathédrale. Le succès est tel que la rue est transformée en une forêt de palmiers en mouvement *au point d’en rendre jaloux les apôtres du temps de Jésus*. Soudain, c’est la débandade, le chaos. Tout le monde se met à courir en direction de la cathédrale. Les branches de palmier servent de fouets. Les coups pleuvent. Lorsque Monseigneur pénètre dans la cathédrale, il regarde la foule en effervescence et attend. Après dix minutes, chacun a trouvé une petite place. Monseigneur s’avance. La messe peut commencer.

Pour son homélie de Pâques, l’évêque parle pendant trois-quarts d’heure de la chenille qui se transforme en papillon. C’est poétique ! Après la messe, le père François entend une femme qui a apprécié la merveilleuse description du papillon. Une autre lui répond : « Donne-moi la chenille. Au moins celle-là on peut la manger. Le papillon, il ne fait que virevolter un peu partout ! »

Dans un village éloigné, pour aller chercher de l’eau à la source, les femmes doivent parcourir un chemin périlleux en enjambant une multitude d’arbres tombés. Le père François convainc leurs maris de dégager le chemin et est ensuite invité par les épouses à un somptueux repas. À de nombreuses occasions, il réussit aussi à organiser des cours et des réunions dans les villages pour réconcilier les couples et les villageois qui, pour la plupart, acceptent de coopérer.

Il est confronté à quelques larcins, à des attitudes étranges de la police qui considère un de ses collègues comme un espion parce qu'il possède un enregistreur, à l'obstination d'un secrétaire de l'État civil qui lui réclame une amende parce qu'il n'aurait pas renouvelé son inscription dans le Registre de la population.

Dans un dernier chapitre intitulé « Les morts et les vivants », Frans Kwik explique qu'il s'est rendu dans un village reculé pour enregistrer une épopée qui relate l'origine de la tribu qui y vit et celle de son héros, Lianza, un récit de plus de vingt heures qui est raconté et chanté pendant trois soirées consécutives.

Bien qu'il conseille modestement à son lecteur de prendre de temps à autre une petite dose de ses histoires courtes pour mieux les savourer, une lecture plus intensive nous offre une vue d'ensemble très attachante d'une carrière de missionnaire dont la mission fut bien comprise, au service de son église et à l'écoute de la population. Les pages se tournent presque toutes seules, tellement on est curieux de lire l'anecdote suivante, et ce d'autant plus que l'on sait d'avance que l'empathie et l'humour de l'auteur viennent toujours à bout du choc des cultures...

Claude Buchkremer

Chronique des autobiographies éditées

Autoéditions

Giovanni, Fiorella, *L'Oriental. Un roman du temps présent*, autoédition, France Libris, 2018 [MLPA 00484]

Écho de lecture

Avec *L'Oriental*, Fiorella Giovanni signe un petit récit autobiographique qu'elle appelle en note liminale : *Un roman autobiographique. Une rencontre du temps actuel. Origines et cultures mélangées. Âges différents*. Le pacte autobiographique est signé.

Pour le propos, il s'agit d'une amitié particulière qu'elle désire raconter depuis son origine, le 5 février 2015, jusqu'à sa clôture, en janvier 2016.

Après deux mois d'hospitalisation et deux mois de rééducation, la narratrice doit se rendre à la clinique de jour pour une perfusion mensuelle et fait appel à un taxi. C'est avec le jeune chauffeur maghrébin de ce taxi qu'elle commence alors des voyages dans la région parisienne : Corbeil, Auvers-sur-Oise, les bords de la Seine.

Le récit s'écrit à la troisième personne et n'est pas linéaire. Fiorella Giovanni a trouvé le ton et la manière de dire la rencontre qui la bouleverse. Car c'est une rencontre difficile qui noue une intimité au-delà des frontières des âges, des cultures, des sexes.

L'auteure de la nouvelle *L'Oriental*, dans les allers et retours qu'elle fait entre le récit actuel et les souvenirs d'elle-même qu'elle retrouve pour s'expliquer ses sentiments, révèle un féminisme rarement aussi simplement et explicitement énoncé. Elle réussit,

par sa narration non chronologique, à montrer l'impossibilité de faire coïncider l'image de la femme qu'elle est et celle que lui renvoie l'autre, l'homme, le jeune homme, le maghrébin musulman. Et pourtant tout son désir va vers la coïncidence, puisqu'elle explore la culture de l'islam par des lectures, des conférences, des expositions dont elle insère les traces dans son texte.

La relation entre les deux personnages est comme suspendue à cette quête de non-fracture et s'épanouit malgré tout grâce à la beauté des paysages traversés ensemble ; mais elle ne peut faire aucune concession à l'absence de transparence dans leur amour. Sa condition de femme libre, durement conquise, ne l'y autorise pas. Alors que, lui, dira simplement en conclusion quand elle le forcera à se dévoiler : *Vous avez tout gâché.*

José Dosogne et Francine Meurice

Gilson, Pascale, *Et si les étoiles étaient plus proches. Demandez au ciel, (Tome I)*, Ed. Copy Média, 2015, 152 p., [MLPA 00488]

Écho de lecture

Ce récit autobiographique, inspiré entre autres par les traditions indiennes, le thaï, l'ostéopathie, la télépathie animale et la médecine traditionnelle chinoise, est le premier tome d'une série ; deux autres en effet suivront : *Tituanaco* et *La Puissance du Chaman*.

Pascale Gilson nous décrit son parcours et les valeurs qui soutiennent sa démarche : *le Corps, l'Esprit, la Nature, et ce qui nous relie au Cosmos*. En particulier ce qu'elle appelle l'intuition instinctive : *elle sera à jamais le principal guide de ma vie.*

Elle naît le 18 avril 1961, son enfance bénéficie d'un entourage aimant, elle reçoit de sa mère une éducation axée sur une hygiène du bonheur, sur la confiance dans ses propres énergies et, en tant que femme, sur la nécessité de définir sa propre place dans la société :

« [ma mère] étant pratiquante du yoga, adepte de médecines douces, j'ai baigné dans un univers où j'ai toujours cru au pouvoir de la pensée sur notre corps et surtout l'impact de la mienne sur l'ensemble de ma personnalité. »

Après avoir tâté du milieu publicitaire, comme graphiste, séquence de sa vie qu'elle ne fait qu'effleurer, elle reconnaît qu'elle doit suivre une autre voie : *J'ai exercé ce métier quelques années puis, de toute évidence, j'étais faite pour autre chose.*

L'auteure se dirige alors vers l'étude des maîtres à penser tibétains, suit une formation avec le docteur américain Eric Pearl : « La reconnexion ou comment trouver son chemin de vie ».

« Il y a en nous une force qui nous habite il faut à tout prix la respecter. [...] ma raison de vivre avait pris place, le Corps, l'Âme et l'Esprit. Les réunir tous trois dans un seul point lumineux. Tel fut le Nouveau Départ de ma Vie Personnelle. »

Les décryptages de son enfance, de ses sensations prémonitoires, l'analyse de ses cauchemars récurrents, de ses transmissions de pensées, lui font découvrir la manifestation d'une sensibilité assez particulière dont elle se sent investie.

Nous sommes en présence de l'appropriation d'un potentiel très personnel ; Pascale Gilson nous expose avec sincérité ce témoignage d'une tranche de sa vie. Elle exerce son métier de consultante en thérapie énergétique depuis 20 ans.

Colette Meunier

Autobiographies éditées par les archives de l'autobiographie

NDA (Nederlands Dagboek Archief), les Archives Néerlandaises du Journal (personnel) d'Amsterdam

Bijlsma-de Vries, Houkje, *Schön ist die Jugendzeit*. [Souvenirs du temps où j'étais servante], 1933-1939, Nederlands Dagboek Archief, 2018, 33 p. [MLPA 00487].

Écho de lecture

En octobre 2018 s'est tenue à Vienne une rencontre internationale des associations recueillant des écrits intimes, l'ÉDAC. La nôtre était représentée par Francine Meurice et José Dosogne. Des discussions fructueuses firent le bonheur de tous ces passionnés d'écrits personnels. C'est ainsi que le *Nederlands Dagboek Archief* (NDA) exposa à Francine et José qu'il récoltait les écrits de *Live writing from below*, c'est-à-dire les textes rédigés par des personnes socialement affaiblies. Les membres du NDA non seulement lisent et archivent ces écrits, mais, chaque année, une recension plus développée est joliment éditée et diffusée. C'est ainsi que le NDA nous a offert la dernière brochure parue, *Schön ist die Jugendzeit*, rédigée par Houkje Bijlsma-de Vries. Après sa lecture j'ai trouvé tout naturel d'en faire un écho. Le NDA constatera ainsi tout notre intérêt pour les souvenirs de Houkje Bijlsma.

Le texte est rédigé en néerlandais et non en frison, la langue maternelle de Houkje. Le frison est la seconde langue officielle en Frise. Elle diffère du néerlandais à tel point que la connaissance de cette langue n'est d'aucune utilité pour comprendre le frison. Les citations en frison, traduites par Houkje, sont éloquentes à cet égard.

Les souvenirs de Houkje sont commentés en postface par son fils, Jan Bijlsma, membre du NDA. Il nous informe sur les hauts et les bas de la vie du père et du grand-père de Houkje. Son père tenait l'instruction en haute estime. C'est grâce à lui qu'Houkje évita l'école ménagère et suivit dans l'enseignement secondaire une préparation à l'enseignement technique. Les souvenirs de sa fille témoignent d'un avenir brisé par la crise économique de 1929 et par le chômage.

Houkje naquit le 4 décembre 1918, à Warga. Elle décéda à 90 ans.

1929 : la crise économique frappe le monde. Les Pays-Bas ne sont pas épargnés. En Frise, le père de la jeune Houkje, 9 ans, n'a plus d'emploi, sa famille n'a aucune

ressource. La crise s'éternise. En 1933, à 14 ans, ses parents la retirent de l'école et, pour gagner quelques florins, la placent comme servante dans la famille Wiersma.

Sa vie change totalement. Elle travaille six jours par semaine de 8 h à midi, et le vendredi toute la journée. D'écolière, elle devient brutalement ménagère : éplucher les pommes de terre, cirer les chaussures, faire la vaisselle, le lit, passer l'aspirateur, ôter les poussières, lessiver, étendre le linge sur le gazon, etc.

Ses employeurs, croyants réformés, sont de braves gens. La petite Houkje partage avec eux la pause-café de 10 h, accompagnée d'une petite douceur ; le vendredi elle mange à leur table. Si Houkje les qualifie de *gentils*, ils ne partagent pas moins tous les préjugés de la petite bourgeoisie : ils affichent inconsciemment un mépris profond pour ceux qui les servent. Ils n'hésitent pas à tester l'honnêteté de leur petite servante en laissant traîner de l'argent. Mal la payer leur semble aller de soi.

Après être restée deux années chez les Wiersma, Houkje, qui était payée 2,50 florins par semaine, demanda un demi-florin d'augmentation. Les Wiersma refusèrent, préférant engager une autre servante à 2,50 florins...

Elle se plaça ensuite chez les Willemsen où elle obtint 3 florins. Ils avaient connu des jours meilleurs, le mari contrôlait les pauvres et signalait les abus à la commune. Houkje nota qu'on y parlait le néerlandais et non le frison. Le couple mangeait dans une pièce et leur servante dans la cuisine. La vieille mère du mari logeait dans une chambrette à l'étage. Son fils lui apportait à heure fixe une tasse de café qu'elle buvait, seule. L'atmosphère était pesante. Une éclaircie survint quand le couple partit en vacances. Houkje et la vieille dame respirèrent, soulagées. Houkje prit plaisir à gâter la grand-mère, elle se sentait indépendante, utile. Elle lui faisait ses petits plats préférés qu'elles dégustaient toutes les deux dans la salle principale. Sa vieille amie l'envoyait chez le pâtissier...

Au retour du couple, Houkje quitta cet emploi, au regret de la vieille dame. Plus tard, elle reçut un faire-part de décès et Houkje se remémora la triste fin de sa gentille complice.

Engagée par un couple d'anciens paysans, les Miedema, qui possédaient encore quelques vaches, elle obtint 3 florins dont elle gardait 70 cents pour ses dépenses. Son père, toujours sans travail, vit son aide financière diminuée de 2,30 florins puisqu'il avait une fille qui travaillait...

Elle s'occupait d'abord de l'écurie où elle se fit un ami en donnant un sucre au cheval. Le voir l'attendre en passant la tête au-dessus de son box l'attendrissait. Ensuite elle lavait les bidons de lait, puis c'était la corvée de l'épluchage des pommes de terre pour cinq personnes. Le couple avait deux ouvriers agricoles. La femme cuisinait, faisait le café. Pour les ouvriers, elle utilisait une marque de moindre qualité... Afin d'actionner une vieille lessiveuse sans moteur Houkje devait tourner, au prix d'une grande fatigue, le tambour à la manivelle.

Ses parents avaient renoncé à leur abonnement au journal local, le même que celui de ses employeurs. Après l'avoir lu, ils le découpaient soigneusement pour en faire du papier de toilette. Houkje demanda la permission d'emporter le journal à la maison pour le rendre le lendemain. Sa demande fut accordée mais sa patronne lui demanda, en échange du journal, un travail de ravaudage.

Houkje resta deux années chez les Miedema. Bien plus tard, elle croisa son ancienne patronne qui lui dit, sur un ton contrit : *Tu as quand même beaucoup travaillé pour peu d'argent.*

Le père de Houkje la fit engager, pour cinq mois, chez les Galama, un couple de riches paysans. Elle devait y loger mais recevait quatre florins qu'elle pouvait garder pour s'acheter vêtements et chaussures.

Ils vivaient dans une vieille ferme, sans électricité ni eau courante. Ils s'éclairaient à la lampe à pétrole. Le lit de leur servante se trouvait dans la cuisine où une simple porte la séparait de l'étable contenant 40 vaches laitières. Elle se levait à 5 h du matin. Le lait avait déjà été récolté. Elle s'activait à nettoyer la machine à traire le lait. Ensuite, dehors, dans le froid, elle s'occupait des bidons de lait de 40 litres de la veille. La patronne, qui travaillait aussi durement que son personnel, avait préparé le déjeuner pour tout le monde. La vaisselle se faisait sur la table et l'eau sale était jetée dehors dans un trou. Trois ouvriers épluchaient les pommes de terre. La patronne cuisinait bien et surabondamment. L'ambiance était bonne ; les conversations roulaient uniquement sur le travail de la ferme. À 16 h, Houkje pouvait s'asseoir et lire en tricotant. À 18 h, la patronne empilait sur la table de grosses tartines bien fourrées. Deux heures après, le thé, et à 21 h, tout le monde au lit.

En nettoyant le vieux poêle, Houkje se fit une coupure qui s'infecta, son doigt grossit et la douleur, si vive, la tenait éveillée la nuit. Elle en parla à sa patronne qui lui conseilla de tremper son doigt dans une eau avec un produit de sa façon. La blessure empira. Intervint alors Auke Baarda, un ouvrier, qui avait été sacristain jusqu'au décès de sa femme. Il avertit les parents de la jeune fille et sa mère l'emmena chez un médecin. Celui-ci se mit à jurer en voyant l'état du doigt : elle frisait l'empoisonnement du sang. Il incisa le doigt, ce fut un soulagement pour Houkje, il la soigna et lui prescrivit une semaine de congé. Il envoya sa note d'honoraires aux employeurs de sa jeune patiente. Houkje fut reconnaissante toute sa vie à Auke Baarda.

Elle s'engagea ensuite chez *frou* (Madame, en frison) Bokma, une veuve. Le père de Houkje avait retrouvé du travail, elle pouvait donc conserver ses gages, 4 florins par semaine. Le matin, Madame Bokma tenait à ce qu'elles déjeunent ensemble. À 10 h, c'était une tasse de café pendant qu'elles écoutaient les nouvelles à la radio. La maison était facile à entretenir. Houkje faisait les courses, sa patronne était exigeante sur la qualité des produits. Ensuite Houkje cuisinait de bons petits plats. Installées confortablement dans la grande salle à manger, elles dégustaient agréablement leur repas ensemble. Servante devenue dame de compagnie, elle crut passer de l'enfer au paradis.

C'est à cette époque qu'elle fit la connaissance de Johannes Bijlsma. En 1939, elle quitta la gentille veuve Bokma pour Madame Bijlsma, la mère de Johannes, veuve et gravement malade qui mourut l'année suivante. Les sentiments de Johannes et Houkje évoluèrent dans un sens qu'elle n'avait jamais imaginé dans ses rêves : ils se marièrent rapidement.

Houkje a rédigé son récit – le titre est ironique, en allemand seulement – tardivement, en 2005, à la demande de son fils, Jan. Elle termine son texte par un retour en arrière

sur l'époque où elle était servante. Le pire, se souvient-elle, n'était pas de travailler dur, c'était de subir les humiliations de ses employeurs. Mais elle se rappelle aussi les bons moments, nous confie-t-elle, les sorties à vélo avec ses amies, savourer une glace à 3 cents, suivre les cours de danse et aux pauses, s'offrir une petite douceur. Une unique fois, elles sont allées au cinéma, aux places les moins chères ! Elle termine par un serment : aucune de ses filles ne deviendra *tsjinstfaam* – en frison : servante.

Louis Vannieuwenborgh

Éditions Jourdan, Bruxelles

Van Acker, Frédérique, *Une famille belge au fil du temps. Rue Fontaine d'amour*, Bruxelles, Jourdan, 2014, préface de Paul Danblon, 295 p. [MLPA 00516].

Écho de lecture

Pourquoi Frédérique Van Acker a-t-elle voulu écrire l'histoire de sa famille en remontant aussi haut que les souvenirs transmis le lui permettaient, à la fin du XIX^e siècle ? Pour ses enfants et ses petits-enfants, déclare-t-elle, – pour la transmission donc. Pour l'histoire aussi, même si la narratrice qui est historienne ne le prétend pas, car l'autobiographie familiale est un format de mémorisation précieux à côté des musées, des archives, des monuments et des commémorations.

Mais le lecteur découvre un autre désir caché d'autobiographie, plus implicite, dans ce récit d'*Une famille belge au fil du temps*, celui de comprendre et de construire le père absent disparu à la toute fin de la Deuxième Guerre mondiale, huit jours avant la Libération de Bruxelles, et dont on lui a si peu parlé.

Frédérique Van Acker mène sa saga familiale en l'arrimant à ces deux caps : la transmission et l'enquête sur soi. À l'avant-plan figurent les trois femmes qui l'ont élevée, personnages forts et contrastés. Les hommes sont présents, mais comme des acteurs secondaires autour de ces trois héroïnes.

Son arrière-grand-mère maternelle, Angèle, est la mère bienveillante qui nourrit l'enfant de douceurs, de paroles et d'amusements. Entretenant une relation euphorique avec Frédérique, elle la conduit dans les rues de Bruxelles, au théâtre, manger des frites et lui raconte les histoires familiales.

Sa grand-mère maternelle, Olga, distante en apparence, est comme une mère-père parce qu'elle forge des conduites, initie à l'opéra et est un support financier.

Sa mère, Christiane, mère adorée même si parfois inaccessible, est comme figée dans la tragédie du jeune couple amoureux brisé par la guerre. Au moment de la disparition de son père en 1944, Frédérique n'avait qu'un an, elle va donc reconstruire son image à partir de cette scène initiale, mi-rêvée, mi-vécue d'un père rieur et aimant qui la soulève de terre haut dans ses bras. Elle va démêler ce qui relève de la légende familiale de ce qui pourrait être une vérité plus exacte, déduite de recherches et d'enquêtes historiques. La légende familiale est peu prolix : la mère, la jeune Christiane, était résistante au sein d'un groupe trotskiste où elle a rencontré le jeune communiste, trotskiste, résistant, d'origine juive, Samuel Kusners, dit Frédéric. Dans

la maison de la rue Fontaine d'amour, ils se sont aimés et ont fait de la résistance. En 1944, après une action qui a mal tourné, le jeune homme, combattant héroïque, a disparu, tué par les Allemands, suppose-t-on.

Pas de linéarité dans le déroulement de cette histoire familiale, mais une juxtaposition de courts et nombreux chapitres qui pourraient se lire séparément, – ils portent d'ailleurs un titre et répètent parfois les mêmes informations. Toujours les deux caps d'écriture : reraconter à son tour les histoires qui lui furent racontées et se questionner pour chercher le père. Puzzle, comme dans les souvenirs, et oralité, oralité de la phrase, oralité du récit, des voix qui s'énoncent en style indirect libre. On entend presque les sonorités de la voix d'Angèle, celle qui fut la conteuse de la petite enfance de Frédérique. On entend presque également la voix des petits-enfants lecteurs-destinataires, quand la narratrice devance leurs remarques de façon didactique en les informant sur l'évolution des états de la langue ou sur les contextes historiques.

La double visée de cette chronique, transmettre une histoire familiale tout en cherchant une autre vérité, la rapproche des autres récits autobiographiques belges de notre patrimoine – mêmes thématiques de la double origine des familles flamandes et wallonnes, de la pauvreté ou de la quête d'un meilleur emploi poussant à l'émigration vers la France ou vers le Congo belge, de la naissance de la bourgeoisie industrielle et de la mainmise de ces familles catholiques sur les individus (dont certains se libèrent comme Christiane), de la résistance et de l'exode durant la Seconde Guerre mondiale, de l'histoire de l'émigration juive (le père de Frédéric a fui la crise de 1929 en Lettonie), de la vitalité des attractions culturelles populaires à Bruxelles dans les années 1940 et 1950 (les nombreuses salles de cinéma, les cabarets chantants), du socialisme et du libre-examen dont la Maison du peuple d'Horta était le symbole. Elle s'en distingue en redimensionnant la figure du résistant.

Frédérique Van Acker, qui ne cache pas son appartenance à la franc-maçonnerie, cherche la lumière en enquêtant sur la disparition de son père. Si le musée juif de Riga et les articles de presse de la Bibliothèque royale de Bruxelles sur les attentats de la résistance ne lui révèlent pas grand-chose sur ce qui s'est réellement passé, ils lui permettent de conclure à la complexité de la figure du résistant. Elle a le courage de dire – ce qui n'entache nullement son amour pour son père – que ceux que les Allemands nommaient les terroristes, et qui étaient les héros de la résistance et de l'Armée secrète, étaient parfois aussi des délinquants ou des associés de petits bandits qui cherchaient à se faire de l'argent en partageant le butin lors des vols de timbres de ravitaillement pour le parti communiste. Cette partition audacieuse, ainsi effectuée au sein d'une transmission familiale entre un savoir de tradition et un savoir d'érudition, fait avancer la compréhension du monde.

Frédérique n'opère pas le même redressement par rapport à son ancêtre sourcier, Léon Adam, le père d'Angèle, parti de Pommerœul dans le Hainaut vers le Languedoc pour chercher des sources et faire fortune. Elle le garde dans sa réputation et son aura surnaturelle, *il avait un don particulier*, un métier *magique*, cherchant l'eau avec *sa baguette de coudrier*. Pourtant, dans le roman que je lisais en même temps que celui de *La Rue*

*Fontaine d'amour, La Femme aux cheveux roux*³⁸ d'Orhan Pamuk, le puisatier est radicalement laïcisé et décrit comme un expert en connaissances des sols, des végétaux et de leur observation liée à la présence d'un sous-sol humide.

Francine Meurice

Éditions de l'Amant Vert, Asquillies

Hanneuse, Gisèle, *Petits et grands départs : recueil de textes poétiques*, Asquillies, L'Amant Vert Éditions, 2016, 120 pages, [MLPA 00486].

Écho de lecture 1

Les textes poétiques sont précédés d'une page de remerciements de l'auteure et d'un préambule de Laurence Amaury ; ils sont suivis d'une biographie littéraire et de la table des matières.

Gisèle Hanneuse est née à Hornu, dans le Borinage, en 1952. Assistante sociale aujourd'hui retraitée, elle est la présidente du Cercle littéraire hainuyer *Clair de Luth* (fondé à Mons en 1987, publiant une revue littéraire trimestrielle thématique, *Aura*) et se consacre à l'écriture, pratiquée essentiellement en ateliers d'écriture. Outre des poèmes et des nouvelles, elle s'est lancée depuis peu avec bonheur dans l'écriture théâtrale.

Les textes poétiques de ce recueil sont très variés, même si *le départ* en est le leitmotiv. *L'imagination déborde et fait feu de tout bois*, dis-je dans mon préambule : si l'auteure est inspirée particulièrement par la nature et les œuvres d'art, elle se penche aussi avec passion sur tous les aspects de la vie et de l'humain, dit la hantise du temps qui passe, proclame le besoin de paix et d'amour, critique les aberrations du monde, fait part de ses doutes, de ses recherches, de ses révoltes. Une grande force émane de l'ensemble des textes, portée par des images inédites, des jeux de mots et un humour pétillant.

« Y en a qui ont la mémoire du ventre et le cœur aux affaires
[...]
Y en a qui ont la main qui peine et d'autres qui peignent
Y en a qui geignent sur leur peine et d'autres qui règnent »
(*Mémoire*, p. 56-59)

« Est-ce folie, est-ce raison que d'aimer la frite en toutes saisons ?
[...]
La frite ligotée qui n'en peut plus, qui fuit,
Qui s'embarque et se noie aux abords de Lampedusa... »
(*Est-ce folie ?*, p. 60-64)

³⁸ Gallimard, 2019 (traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy).

Le texte intitulé *Impétuosité* (p. 95-101), inspiré par un tableau de Nadine Fiévet, est un émouvant hommage à sa mère, Marie-Lou, née à Villerot, orpheline de mère à l'âge de six ans, et donc confiée à l'orphelinat de Boussu avant de tenir le ménage et d'élever ses frères. Puis vient la guerre et ses horreurs ; la Libération lui offre un mari, on pourrait penser que la roue tourne enfin, mais la vie lui réserve encore bien des épreuves... Un témoignage sur la condition des femmes en ce vingtième siècle bouleversé.

Quant à la dernière partie (*Biographie littéraire*, p. 105-117), elle n'est pas seulement un autoportrait, elle démontre, si besoin était, le foisonnement des cercles et ateliers, la diversité et la richesse des rencontres littéraires en Hainaut, province qui jadis fut dite *terre tenue de Dieu et du soleil*.

Laurence Amaury

Écho de lecture 2

La nouvelle « Impétuosité »

La découverte du tableau de Nadine Fiévet intitulé *Impétuosité*, dans des tons rouge et ocre, suscite chez l'écrivaine un hommage bouleversant à la mémoire de sa mère, Marie-Lou. En décrivant son destin, marqué par la souffrance, elle témoigne de la condition féminine au Borinage, au siècle dernier.

En scandant, dans un style enflammé, les épreuves successives traversées par celle-ci : la mort prématurée de sa propre mère, l'orphelinat, la guerre, les grossesses imprévues et successives, le labeur, la jalousie et la maladie du mari – toutes conditions de vie difficiles qui l'ont menée à la folie et à l'enfermement –, l'auteur se rapproche de la tragédie grecque.

Une analogie émerge entre la démarche du peintre et celle du poète. Le titre du tableau répété vingt-trois fois dans le texte renforce le style incantatoire.

Les phrases sont jetées sur le papier comme autant de traits de peinture, la couleur rouge génère des images liées au sang, à la spécificité féminine, à la douleur, à l'enfantement, aux déchirures et aux cicatrices morales et physiques.

Le tableau et le texte interagissent comme un exorcisme, à la mémoire de cette figure majeure du passé et de son combat, toujours vivants au sein de l'auteur.

La maison d'édition *L'Amant Vert*, localisée à Asquillies, se donne pour mission d'encourager les productions des auteurs littéraires de la région.

Claudine Vandewoude

Amaury, Laurence [pseudonyme de Jeannine Abrassart], *Un verbe dans sa Joconde*, Asquillies, L'Amant Vert Éditions, 2019, 279 pages, [MLPA 00517].

Écho de lecture

Dans son roman, *Un verbe dans sa Joconde*, la narratrice décide, sur le conseil de son médecin, de se cloîtrer chez elle durant quinze jours afin de soigner son genou douloureux. Cette *claustrothérapie* inattendue lui permet de se consacrer totalement à l'écriture. Son appartement devient alors son partenaire de quarantaine. Elle le visite minutieusement, de pièce en pièce et le décrit pour son lecteur avec qui elle dialogue comme le ferait un guide de musée. C'est qu'il contient des centaines d'objets d'art spontané, cet espace de vie, qui vont livrer leurs anecdotes. Le livre advient peu à peu au cours de cette errance intimiste et se mue en récit de vie et en art de vivre.

Si on ne connaît pas l'auteure, on y apprend que ses deux univers de prédilection sont la littérature et la musique et on se demande comment un lecteur qui ne serait jamais entré dans l'appartement de Laurence imaginerait les lieux...

Ce récit, bien que la quatrième de couverture le qualifie de *livre transgenre*, appartient totalement au genre de l'autobiographie. Il a toutes les caractéristiques des récits autobiographiques, qu'ils soient inédits ou édités. Le pacte autobiographique est explicitement noué à plusieurs reprises : *J'ai juste écrit une sorte de roman qui est aussi une histoire vraie à léguer plus tard à mes enfants et à mes petites-filles* (p. 242) ; *ce récit est donc, en un sens, une autobiographie fantaisiste et surtout tronquée* (p. 265) ; *C'est aussi un témoignage et un testament* (p. 266).

Ce partage entre ce qui est dit et ce qui est volontairement tu – l'auteure a choisi de n'évoquer que les souvenirs heureux de son parcours – est une des caractéristiques majeures de l'autobiographie ; cette réflexion est souvent clairement exprimée par les autobiographes, comme ici. Ce qui n'est pas le cas des diaristes. L'auteur d'un journal personnel laisse entendre qu'il dit tout, qu'il ne cache rien, même si ce n'est pas le cas. Deux pièces de l'appartement, deux lieux visités évoquent cette problématique : « La tourelle secrète » et « Une chambre à rêver assis ».

L'auteure parle de la première et des passages rapides ou des séjours qu'elle y fait, avec audace, *La tourelle secrète, vous l'aurez deviné désigne les toilettes* (p. 101). En appelant à elle tout son savoir de bibliothécaire ayant fait une recherche sur l'histoire des toilettes, elle remarque que la littérature pour enfant est souvent taciturne à ce sujet, excepté dans le roman de Madeleine Gélinet, *Huit jours dans un grenier*.

Il n'en va pas de même de la chambre et du lit, où l'on lit, rêve et dort assis. La confidence est évincée, mais se dit autrement par les livres évoqués, bien sûr. Le secret de l'intime circule comme en sous-narration du récit principal, notamment dans la description de ce petit carnet, trésor cher aux autobiographes, – un mince calepin où un inconnu écrivait des poèmes de 1914 à 1918 sans qu'aucune allusion soit faite à la guerre.

Dans ce roman de Laurence Amaury, la spatialisation du récit remplace la chronologie coutumière du récit autobiographique. Les épisodes autobiographiques sont livrés au

cours de la déambulation dans l'appartement, de la rencontre des objets et de leur provenance.

La spatialisation permet aussi les digressions provoquées par les objets rencontrés : les savoirs de la bibliothécaire, déjà évoqués, développent des thématiques, les nombreuses listes de livres logés dans les étagères omniprésentes élaborées suivant un thème comme celui des animaux accompagnant les petits héros des livres de jeunesse ou, obéissant à une clé non dite, comme celle de l'ordre alphabétique, pour les romans de femmes. L'une de ces digressions élabore tout un traité sur les différentes manières de faire la vaisselle, avant l'ère du lave-vaisselle, qui est un traité féministe en soi car il restaure l'histoire oubliée des paroles et des expériences des femmes.

Parfois les digressions ne sont que rêverie descriptive sur l'objet, comme pour cette assiette bleue au paysage hivernal, où les protagonistes s'animent pour esquisser un embryon de récit. Un enseignant pourrait trouver plusieurs petits dispositifs comme celui-là à proposer en atelier d'écriture à ses élèves.

La digression majeure, qui fait également partie intégrante du témoignage autobiographique, est nourrie de la volonté permanente de l'auteure de transmettre une philosophie de savoir-vivre face aux grands défis que les jeunes auront à relever ; elle développe un militantisme doux, fondé sur l'équilibre, le pacifisme, la lutte contre le consumérisme, l'écologie, la tolérance, la justice, l'égalité sociale et l'humour. Il est rappelé gentiment aux sectaires végans que le végétarisme a existé depuis l'antiquité et que les adeptes étaient plaisamment nommés *Pythagoréens* ou *légumistes* jusqu'au XIX^e siècle.

Souvent le récit autobiographique fait émerger une culture régionale, et c'est le cas ici pour la ville de Mons. Par exemple le beffroi est dans la maison, naturellement reflété dans la cuisine, phare parmi les phares. Il y aussi la présence des auteurs montois, dont l'auteure a entrepris une énorme recension exhaustive qu'elle consigne dans ses *Lettres lumeçonnes*³⁹.

Cette autobiographie a aussi un ancrage architectural régional et politique qui fait penser au Grand-Hornu en évoquant l'utopie de la cité Marius.

Ce récit, tissé d'innombrables références est la radiographie d'un univers culturel personnel qui désire se transmettre sans aucune prétention. Celle de l'appartement glucksmannien (p.199) est particulièrement attachante, cette *datcha translucide dont la vaste superficie est ponctuée d'objets et de meubles hétéroclites, immense atelier vitré, scindé en différentes pièces à l'aide de cloisons faites de meubles et de paravents*. Tel était le logement du Nouveau philosophe André Glucksmann au faubourg Saint-Antoine à Paris. Il joue le rôle de modèle fantasmé de l'appartement de Laurence.

Francine Meurice

³⁹ Jeannine Abrassart, *Les Lettres lumeçonnes*, Biobibliographie montoise : répertoire alphabétique des auteurs nés, résidant ou ayant vécu à Mons, [MLPA 00515]. Il s'agit d'un dictionnaire inédit des écrivaines et écrivains montois du moyen âge à nos jours, documenté et mis régulièrement à jour. Outre les notices biographiques et les citations d'extraits, cet ouvrage évoque également les courants littéraires, les cercles littéraires et la vie littéraire montoise. L'auteur en a offert un exemplaire aux AML.

Liste des documents traités dans ce numéro

1. Amaury, Laurence [pseudonyme de Jeannine Abrassart], *Un verbe dans sa Joconde*, Asquillies, L'Amant Vert Éditions, 2019.
 2. Bijlsma - de Vries, Houkje, *Schön ist die Jugendzeit*. [*Souvenirs du temps où j'étais servante*], 1933-1939, Nederlands Dagboek Archief, 2018.
 3. Chasse, Jean, *Un rêve brisé, dix autres retrouvés intacts ou presque ...*, 2019.
 4. De Wée, Élisabeth, Cohen, Micheline, Lendel, Huguette (édit.), *Douce petite. Correspondance 1949-1980*, Transcription de 2016.
 5. De Wée, Maurice, *Journal*, 1924-1959.
 6. Du Moulin, Raymond, *Récit de ma vie. Souvenirs d'un diplomate*, 2008.
 7. Hanneuse, Gisèle, *Petits et grands départs : recueil de textes poétiques*, Asquillies, L'Amant Vert Éditions, 2016.
 8. Houtart, François, *Lettres du premier voyage en Amérique latine*, 1954.
 9. Gewalt, Jacques (dit Robert), *Souvenirs de mes prisons*, 3 cahiers, 1941-1942.
 10. Gilson, Pascale, *Et si les étoiles étaient plus proches. Demandez au ciel*, (Tome I), Ed. Copy Média, 2015.
 11. Kenoff, Odette et Vandewoude, Claudine (interview de), *Récit de l'évacuation d'Élisabethville en 1960*, 2018.
 12. Kwik, Frans, *Een kerstdiner van zonnebloemen (Un dîner de Noël de tournesols). Kerstbelevissen van een missionaris in Congo (Le vécu d'un missionnaire au Congo à Noël)*, 2011.
 13. Kwik, Frans, *Ontmoetingen in het regenwoud van Afrika (Rencontres dans la forêt tropicale africaine). Belevissen van een missionaris in Congo (Le vécu d'un missionnaire au Congo)*, 2012.
 14. Van Acker, Frédérique, *Une famille belge au fil du temps. Rue Fontaine d'amour*, Bruxelles, Jourdan, 2014, préface de Paul Danblon.
-

Table des matières

Présentation du numéro	1
Hommages à Myriam De Weerd, née en 1946 et décédée le 16 mai 2019	4
Publications de l'APA-AML	10
Participation à des colloques	10
Comment rendre visibles les contenus des archives familiales ?	11
Les archives familiales de la famille De Wée	11
Le journal de Maurice De Wée	11
L'intérêt de révéler le contenu d'une archive familiale	11
Présentation des premières années du journal de 1924 à 1937	11
1924 à 1927	13
1928	13
1929	15
1930	18
1931	20
1932	21
1933	23
1934	25
1935	26
1936	28
1937	30
1938-1943	31
1944	31
1945	33
1946	35
1947	37
1948	39
1949	41
1950	43
1951, 1952, 1953, 1954	44
1955, 1956, 1957, 1958 et fin du journal en 1959	47
1958	51
1959	52
La correspondance d'Élisabeth De Wée	54
Récit d'une transcription	54
Trente ans de correspondance entre deux jeunes femmes artistes de 1949 à 1980	55
Le récit de vie du diplomate Raymond Du Moulin	62
Cahier 1. Prologue. Mes Grands-parents maternels et paternels	62
Cahier 2. 1924-1942	62
Cahier 3. 1942-1949	62
Cahiers 4 et 5. Lima, 1950 ; Bruxelles-Mexico 1953-1954	62
Cahiers 6 et 7. Bogota, 1954-1957	62
Cahier 8. Le Mozambique, 1958-1960	62
Cahier 9. Bruxelles 1960-1962 ; Paris 1962-1965	63
Cahier 10. Bruxelles-Stockholm, 1965-1970	63
Cahier 11. Stockholm, 1970-1974	64
Cahiers 12 et 13. New York, 1974-1979	64

Cahier 14. Istanbul (première partie), 1979-1983 _____	66
Cahier 15. Istanbul, 1979-1983 (suite) ; Bruxelles 1983-1985 _____	66
Cahier 16. Jérusalem, 1985-1987 _____	68
Cahier 17 et 18. Après la retraite 1987-2008 _____	68
Les archives personnelles : un potentiel de sources disponibles _____	69
Les lettres du premier voyage en Amérique latine de François Houtart, en 1954 _____	69
Par-delà l'Atlantique _____	69
Pluralité des registres de l'autobiographie dans les archives familiales et personnelles _____	69
La construction du champ sémantique du communisme dans les lettres du premier voyage en Amérique latine de François Houtart, en 1954 _____	72
L'écriture autobiographique au long cours _____	75
Le diaire poétique de Jean Chasse _____	75
Les thèmes récurrents _____	75
La Guerre 1940-1945. _____	75
Carnets d'un prisonnier politique _____	75
Le Congo pendant et après l'indépendance _____	78
Témoignage des premiers jours de l'indépendance _____	78
Souvenirs d'un missionnaire Mill Hill au Congo de 1960 à 1999. Les nouvelles autobiographiques de Frans Kwik _____	80
Chronique des autobiographies éditées _____	84
Autoéditions _____	84
Autobiographies éditées par les archives de l'autobiographie _____	86
NDA (Nederlands Dagboek Archief), les Archives Néerlandaises du Journal (personnel) d'Amsterdam _____	86
Éditions Jourdan, Bruxelles _____	89
Éditions de l'Amant Vert, Asquillies _____	91
Liste des documents traités dans ce numéro _____	95
Table des matières _____	96
Index _____	98

Index

A

Amaury, Laurence, 93, 95

B

Bijlsma-de Vries, Houkje, 86

C

Chasse, Jean, 2, 4, 5, 75, 95

Cohen, Micheline, 55, 95

D

De Wée, Élisabeth, 1, 55, 95

De Wée, Maurice, 13, 15, 18, 20, 21,
23, 25, 26, 28, 30, 51, 52, 95

Du Moulin, Raymond, 1, 2, 62, 63,
64, 66, 67, 68, 95

G

Gewelt, Jacques, 75, 95

Gilson, Pascale, 85, 95

Giovanni, Fiorella, 84

H

Hanneuse, Gisèle, 91, 95

Houtart, François, 2, 27, 69, 70, 72,
73, 74, 95

K

Kenoff, Odette, 3, 78, 79, 95

Kwik, Frans, 80, 81, 83, 95

V

Van Acker, Frédérique, 3, 89, 90, 95

Vandewoude, Claudine, 78



Photo : *Fiorella Giovanni*



Élisabeth De Wée

É. De Wée , Buste de Jean Cocteau jeune



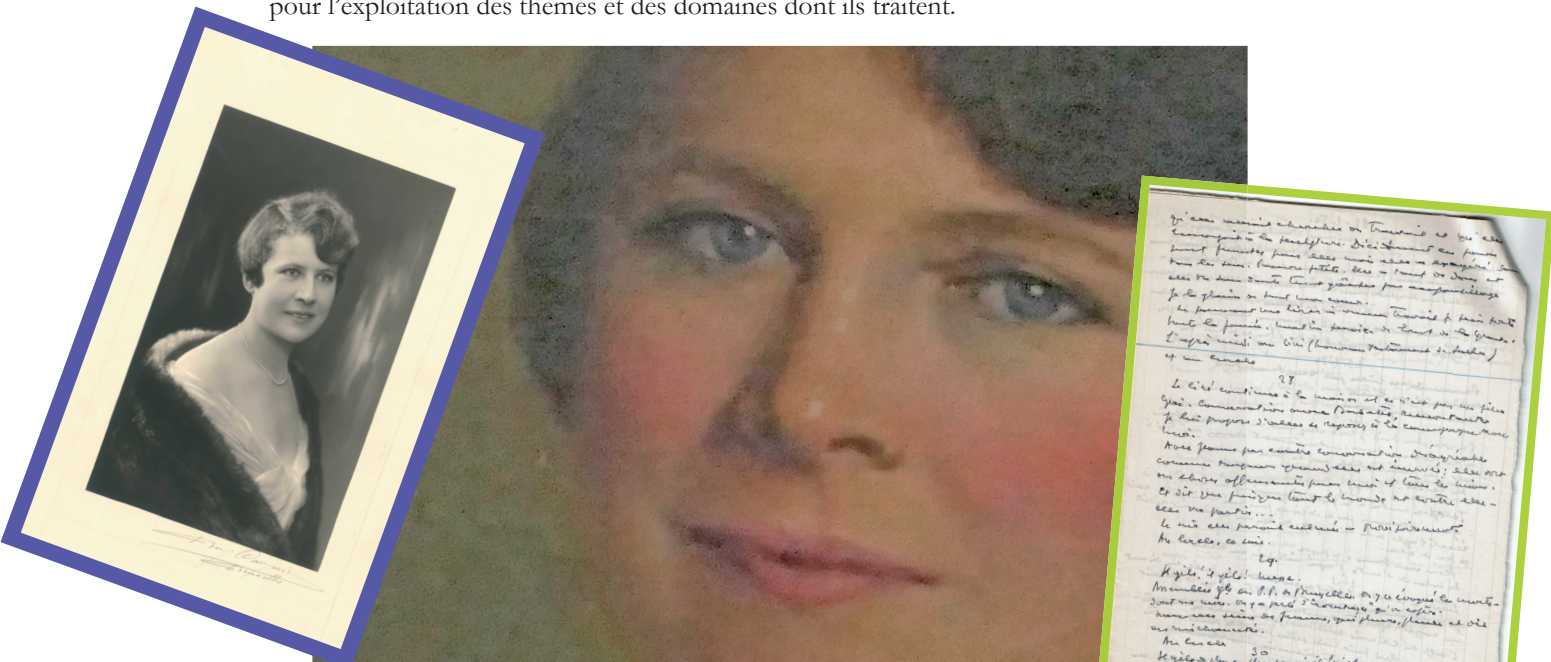
Micheline Cohen, Exposition au «Lavoir»
de Saint-Tropez pour ses 80 ans



Actualités du Patrimoine Autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue *Actualités du Patrimoine Autobiographique* a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des *échos de lecture*, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française (APA).

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en *je*, elle construit une lecture en *je*, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces *écrits du moi* et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.



Dans ce numéro :

Le contenu des archives familiales De Wée :

le journal de 1924 à 1959 de Maurice De Wée, haut magistrat belge en Égypte ; la correspondance de sa fille Élisabeth De Wée, sculptrice, avec Micheline Cohen, de 1949 à 1980.

Le contenu des archives personnelles :

les souvenirs de Raymond Du Moulin, diplomate ; le récit épistolaire du premier voyage en Amérique latine de François Houtart en 1954.

Les grandes thématiques récurrentes de l'autobiographie belge :

le Congo autour de l'indépendance dans les témoignages individuels ; la Seconde Guerre mondiale et ses prisonniers politiques.

Un diaire poétique :

Jean Chasse.

La chronique des autobiographies éditées notamment par la NDA

(Nederlands Dagboek Archief).